952

P. 990

SYNOPSIS
PRIMI TENTAMINIS
PRO
LITTERATURA SCIENTIISQUE
INSTAURANDIS
APUD LUSITANOS,

Ad Auctores Ephemeridum Pariſienſium conſcripta.

Per ANTONIUM TEIXEIRA-GAMBOA.

ULYSIPPONE,
Et Pariſiis,
Apud P. AL. LE PRIEUR, Regis Typographum,
& Bibliopolam in via San-Jacobea,
ſub ſigno Olivæ.

M. DCC. LXII.

ESSAI
SUR LES MOYENS DE RÉTABLIR *LES* *SCIENCES & les LETTRES* EN PORTUGAL,

Adreſſé à MM. les Auteurs du Journal des Sçavans.

Par ANTOINE TEIXEIRA-GAMBOA.

A LISBONNE;

Et ſe trouve à Paris,

Chez P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LXII.

AVERTISSEMENT.

IL parut en 1746, ſous le nom poſtiche de *Barbadino*, donné à un prétendu Capucin d'au-delà des Monts, un Ouvrage Portugais en 2 vol. *in*-4°. intitulé littéralement : *La véritable Maniere d'Etudier au grand avantage de l'Etat & de l'Egliſe, accommodée aux uſages & aux beſoins du Portugal.* Cet Ouvrage fut diverſement accueilli : tous les habiles gens le goûterent ; mais il attaquoit trop de préjugés pour ne pas eſſuyer de contradictions, le Capucin Barbadino fut principalement l'objet des railleries d'un Ecrivain Eſpagnol, dont le Journal Etranger, d'Avril 1760, a fait connoître une Satyre aſſez picquante ; on reconnut ſous ce traveſtiſſement la plume hardie & ſavante d'un Archidiacre d'Evora, du célé-

bre M. *Louis - Antoine Verney*, Auteur d'une Logique & d'une Métaphyſique excellentes, ainſi que d'un *Apparatus ad Philoſophiam & Theologiam*, le tout à l'uſage de la Jeuneſſe Portugaiſe. Les traits que le P. *Iſla*, *J.* a ſemés dans ſa burleſque Hiſtoire du Frere Gerondif ou Gerondio, n'ont point empêché la nouvelle Méthode d'être très-bien reçue en Eſpagne, puiſqu'en 1760 elle a été traduite en Langue Caſtillane par le Docteur *Joſeph Maymo y Ribès*, Avocat des Conſeils-Royaux, & imprimée à Madrid.

Ce ſont les vûes & les procédés de cette Méthode, c'eſt la ſubſtance même de l'Ouvrage que préſente l'analyſe latine *d'Antoine Teixeira-Gamboa*, nom probablement ſuppoſé, ſous lequel ſe cache encore M. *Verney*. On a crû qu'un pareil Ouvrage méritoit d'être connu en France, & qu'il pourroit avoir ſon utilité ; on l'a traduit en François

pour ceux que la ſeule vûe d'un texte Latin n'éloigne que trop ſouvent parmi nous de la lecture des bons Livres. Ils trouveront dans celui-ci un très-beau Plan d'Etudes avec beaucoup de bonne critique & de goût, & une connoiſſance étendue des meilleures ſources en tout genre.

ANTONIUS
TEIXEIRA-GAMBOA,

Viris doctiſſimis humaniſſimiſque, qui Ephemerides ſapientum conſcribunt;

S. P. D.

QUOD, ad vos, homo, ne nomine quidem notus, ex tam longinqua urbe, epiſtolas mittam; cauſa eſt ut vos, de iis quæ in noſtro regno eveniunt, certiorem faciam, veſtræque voluntati morem geram. Audivi enim nihil vobis gratius fieri poſſe, quam ſi de progreſſu ſtudiorum in remotioribus provinciis, deque libris & recentioribus ea de cauſa conditis, atque vulgatis, diligentiſſime doceremini, quo facilius ephemerides veſtras omni eruditionis ſupellectile exotica, ut ita dicam, & peregrina ornare poſſitis. Sed de cauſa ſatis, ad rem venio.

ANTOINE TEIXEIRA-GAMBOA,

Aux très-éclairés & très-honnêtes Auteurs du Journal des Sçavans, Salut.

JE ne vous ſuis point connu, pas même de nom, la diſtance des lieux la plus grande nous ſépare; & cependant je vous écris, perſuadé que je remplirai vos déſirs, en vous apprenant ce qui ſe paſſe dans ma patrie. Si la renommée ne m'a point trompé, rien n'eſt plus agréable pour vous que de vous voir informés du progrès que les Lettres font au-dehors, & des ouvrages qui y paroiſſent, & qui tendent à en procurer l'avancement. Rien en effet ne doit vous l'être plus, puiſqu'au moyen de cette correſpondance toute la littérature étrangere paſſe entre vos mains, & vient comme d'elle-même

Anno CIↃIↃCCXXXVI. *editus fuit Valentiæ in Hiſpania ab Antonio Balle, typotheta, liber duplici volumine in quarto, uti vocant, idque Luſitana lingua, hoc titulo:* Verdadeiro Metodo de eſtudar para ſer util à Republica, e à Igreja: proporcionnado ao eſtilo, e neceſidade de Portugal. *Quaſi dicas* Vera Methodus ſtudendi diſciplinis magno Reipublicæ & Civilis, & Eccleſiaſticæ commodo, ut Luſitanorum & conſuetudo, & neceſſitas poſtulare videtur. *Nullum auctoris nomen præfert opus, ſed ab Capuccino quodam Italo anonymo, qui Ulyſippone longum tempus fuiſſet, conſcriptum eſſe declarat. Tale autem eſt conſilium operis, & occaſio ſcribendi. Capuccinus noſter à doctore quodam Conimbricenſi rogatus, ut aperiret, quid ipſe judicaret de Luſitanorum docendi ratione, quoque modo domeſtica errata emendari poſſent, plures epiſtolas ad doctorem mittit, in quibus ſingulis de ſingulis diſciplinis diſputat. Has epiſtolas, neſcio quo modo, prædictus Balle nactus eſt, eaſque publico bono in lucem emiſit, muti-*

ſe placer dans votre Journal, & l'orner de ſa variété. Tel eſt le motif qui m'a fait prendre la plume : quant à ce que j'ai à vous apprendre, le voici.

En 1746, Antoine Balle, imprimeur, fit paroître à Valence en Eſpagne, un ouvrage en deux volumes in-4° écrit en langue Portugaiſe, & intitulé : *Verdadeiro Methodo de eſtud ar para ſer util à Republica, e à Igreja : proporcionado ao eſtilo e neceſſidade de Portugal*, c'eſt-à-dire, *la véritable maniere d'étudier au grand avantage de l'Etat & de la Religion, conformément à la néceſſité dont il eſt de réformer à cet égard la méthode ſuivie en Portugal.* L'ouvrage eſt ſans nom d'auteur, mais l'éditeur nous apprend qu'il a été compoſé par un Capucin Italien qui avoit demeuré fort long-temps à Liſbonne. Il nous apprend encore à quelle occaſion. Preſſé par un docteur de Coïmbre de s'ouvrir à lui ſur ce qu'il penſoit de la maniere d'enſeigner uſitée en Portugal, & ſur les moyens de corriger ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, notre Capucin lui écrivit pluſieurs Lettres, dans chacune deſquelles il étoit queſtion d'un objet d'étude particulier. Le haſard ayant fait tomber ces Lettres entre les mains

latis nonnullis periodis, quæ aliquid ſecreti habere viderentur, ne crabrones irritaret. Hæc ipſe Balle in præfatione præ ſe fert: aliaſque anecdotas epiſtolas apud ſe exſtare declarat, quæ fortaſſè tempore edentur. Totum itaque opus ſexdecim epiſtolis abſolvitur: quarum octo in primo, totidem in altero volumine continentur. De quibus breviter diſputabo.

I. In prima epiſtola, poſtea quam ſcribendi occaſionem, itemque leges, quibus commercium illud epiſtolicum inſtitui deberet, exponit; de Grammatica Luſitana *explicat. Ac primum oſtendit, quam neceſſaria ſit hominibus, qui ad aliquam excellentiam pervenire cupiunt, domeſticæ linguæ interior cognitio, quæ non quidem uſu & conſuetudine popularium, ſed Grammaticæ præceptis, ac meditatione comparari debet. Quod ipſum exemplo Græcorum & Romanorum conficit: tum etiam recentiorum, qui huic ſtudio ſe dederunt in cultiſſimis Europæ regionibus. Deinde exponit quo modo Grammatica hæc inſtitutio*

d'Antoine Balle, il ſe hâta de les donner au public, auquel il crut qu'elles pourroient être de quelque utilité, après cependant y avoir ſupprimé quelques articles, dans la crainte d'indiſpoſer ceux auxquels ils paroiſſoient avoir trait. L'éditeur, qui nous apprend tout cela dans ſa préface, dit encore avoir entre ſes mains quelques autres lettres qu'il donnera peut-être par la ſuite. Tout l'ouvrage conſiſte en ſeize lettres ; huit compoſent le premier volume, & huit le ſecond. Je vais faire connoître d'une maniere abrégée ce qu'elles contiennent.

I. Dans la premiere, l'auteur, après avoir expoſé le motif qui l'engage à écrire, & fixé les conditions auxquelles il ſe prête à ce commerce épiſtolaire, parle de la Grammaire Portugaiſe. Il montre d'abord combien il eſt néceſſaire pour tous ceux qui déſirent parvenir à une certaine perfection, d'avoir une connoiſſance approfondie de leur langue maternelle ; connoiſſance que ne donnent ni l'habitude de la parler, ni la fréquentation de ſes compatriotes, & qui ne peut s'acquérir que par l'application des préceptes de la Grammaire, & par une ſérieuſe méditation : ce qu'il prouve par l'exemple des

fieri debeat præſertim in ſcholis. Tum errores quoſdam, qui apud Luſitanos inveterarunt, enumerat, & confutat: ac Grammaticam Luſitanam P. Argote *de clericis regularibus ſancti Caietani, haud ita pridem editam, non nullis flagitiis inquinari demonſtrat, nec ad id, quod ſibi propoſuit auctor, eſſe accommodatam. Præterea de orthographia Luſitana plurimis verbis diſſerit: oſtendens, Luſitanos, qui ex domeſticorum orthographorum præſcripto non alio modo ſcribere deberent, quam loquuntur, plurima errata admiſiſſe, litteras addendo, quæ nullo modo pronunciari poſſunt: quod ille per ſingulas alphabeti litteras currendo efficit exemplorum copia, & contrarium uſum infirmat. Præterea de ratione ſecernendi vocabula, & periodos clare conformandi ſcite pertractat. Cumque ſibi perſuadeat Capuccinus, Luſitanam linguam arctis cancellis contineri, nec vocabulorum copia gaudere ad res ſingulas commode explicandas, docet & illud, qua ratione nova aliqua vocabula ex aliis Europæ linguis ſumi poſſunt, & ad Luſitani idiomatis analogiam accommodari, vel de novo fingi ad id ipſum explicandum. Tum de euphonia, ſeu de facili ac ſuavi appellandarum litterarum ratione ad-*

Grecs & des Romains, & par celui de ceux d'entre les modernes qui ſe ſont adonnés à cette étude dans les pays les plus policés de l'Europe. Il expoſe enſuite la maniere dont il faut procéder, ſur-tout dans les écoles, à l'enſeignement des principes grammaticaux. Il fait à ce ſujet l'énumération de pluſieurs erreurs qui ont pris racine chez les Portugais, prouve ce qu'elles ont de défectueux, & démontre en particulier que la Grammaire Portugaiſe du P. Argote, de l'ordre des clercs réguliers de S. Cajetan, quoiqu'aſſez nouvellement imprimée, n'eſt pas exempte de fautes, & qu'elle ne remplit point l'objet que ſon auteur s'eſt propoſé. Il dit incidemment beaucoup de choſes ſur l'ortographe Portugaiſe, & fait voir que les Portugais, bien loin de ſe conformer à la regle donnée par leurs auteurs, qui veulent que l'on écrive comme l'on parle, ont introduit dans leur maniere d'ortographier beaucoup de lettres qu'il eſt abſolument impoſſible de prononcer. Il en trouve des exemples relativement à toutes les lettres de l'alphabet, qu'il paſſe en revue pour en démontrer l'emploi vicieux dans les cas indiqués. Ce qu'il dit ſur le choix des mots, & ſur la clarté qui

dit nonnulla. In quibus ſingulis plurima Luſitanis ipſis doctioribus non animadverſa vir ſane eruditus per tractat. Deinde de ratione interpungendi vocabula, & periodos ſejungendi clariſſime diſſerit. Ad extremum ſummatim docet quot errata in Lexico Luſitano P. Bulteavii ſe offerant, quoque modo emendari poſſit, & ad meliorem ordinem reduci, ut uſui ſit iis, qui puram Luſitanorum linguam addiſcere cupiunt. Ita enim in eo omnia turbata ſunt, veteraque & obſoleta novis & uſitatis vocabulis admiſta, ut ægre tueatur Luſitani ſermonis caſtimoniam. Mitto ſuper vacanea multa, quæ in eo Lexico continentur: mitto ortographiam depravatam, & interdum ipſis Bulteavii principiis parum conſentaneam: mitto cetera, quæ omnino emendationem poſtulare videntur. Hæc prima.

doit regner dans l'arrangement des périodes, ne laiſſe rien à déſirer. Dans la perſuaſion où il eſt que la langue Portugaiſe ſe trouve reſſerrée dans des bornes étroites, & qu'elle manque d'un grand nombre de mots néceſſaires, il donne quelques inſtructions ſur la maniere dont il faut s'y prendre, ſoit pour naturaliſer, ſans violer les loix de l'analogie, des termes empruntés des autres langues de l'Europe, ſoit même pour en créer dans le cas d'une diſette générale. Il paſſe à l'*euphonie* ou à l'art qui doit regner dans l'emploi des différentes lettres, pour que la prononciation en ſoit douce & facile. Cet homme vraiment ſavant fait ſur toutes ces choſes nombre d'obſervations échappées aux Portugais même les plus inſtruits. Les regles qu'il faut obſerver dans la ponctuation & dans la ſéparation des différens membres de phraſe, viennent enſuite, & ſont expoſés avec la plus grande clarté. Cette lettre eſt enfin terminée par l'indication abrégée des fautes qui ſe trouvent dans le Dictionnaire Portugais du P. Bulteau, & par celle des moyens qu'il faut employer pour le corriger & pour lui donner une meilleure forme ; choſe indiſpenſable, ſi l'on veut

II. Venio ad ſecundam epiſtolam, quæ in Grammatica Latina *occupatur tota. Principio poſtquam longam, & moleſtam viam, qua Luſitani litteratores utuntur, ad imbuendos puellos Grammaticæ præceptionibus, exponit, doletque infelices pueros tot annos in ſcholis detineri non modo memoriter addiſcendis Alvari præceptis & ligata, & ſoluta oratione; ſed etiam domeſticorum doctorum longiſſimis expoſitionibus, quæ non pueri modo, ſed ne homines quidem hiſce litteris contriti ferre poſſint; ponit tamquam extra controverſiam,*

qu'il ſoit de quelque utilité pour ceux qui déſirent d'apprendre la langue Portugaiſe dans ſa pureté. Il regne en effet tant de confuſion dans ce Dictionnaire, les mots qui ont vieilli, & ceux qui ne ſont même plus d'aucun uſage, y ſont tellement entaſſés pêle-mêle avec les expreſſions nouvelles & uſitées, qu'il ne peut être regardé comme le vrai dépôt de la langue Portugaiſe; ſans parler de beaucoup de ſuperfluités qui s'y trouvent, de ſon ortographe vicieuſe & contradictoire aux propres principes du P. Bulteau, & de toutes les autres choſes qui en rendent la refonte néceſſaire. Tels ſont les objets dont il s'agit dans la premiere lettre.

II. La Grammaire Latine fait en entier le ſujet de la ſeconde lettre. L'auteur fait voir d'abord combien longue & combien rebutante eſt la route que tiennent les Profeſſeurs Portugais dans l'expoſition des préceptes de la Grammaire. Il plaint les enfans d'avoir à dévorer l'ennui de pluſieurs années employées à apprendre par cœur, tant en proſe qu'en vers, non-ſeulement les préceptes d'Alvarès, mais encore les propres commentaires de leurs maîtres; étude au dégoût de laquelle il eſt preſque im-

Grammaticam Latinam patrio ſermone declarari debere. Deinde rem à principio ducens, hiſtoriam Grammaticæ Latinæ præſertim à medio ſæculo XV. uſque in præſens enarrat: quidque in ea Auguſtinus Saturnius, *quid* Senior Scaliger, *quid* Franciſcus Sanctius, *quid* Voſſius, *quid* Scioppius, *quid* Lancelotus, *ceterique in ea mutarint, quantumque lumen præceptis adhibuerint falſas regulas tollendo, atque ad brevem numerum Syntaxis regulas revocando breviter, dilucideque exponit. Tum Grammaticam omnem in quatuor partes diſpertiens*, Etymologiam, Syntaxin, Ortographiam, & Proſodiam, *in ſingulis viam complanat, qua ad finem propoſitum nullo negotio, & quam minimo temporis diſpendio perveniri poſſit: idque ex* Sanctii & Scioppii *diſciplina: ubi & quid in Alvaro laudari, quid reprehendi debeat, ſine gratia, & ſimultate, uti Philoſophum decet, demonſtrat. In quo acerrimum ingenium Capuccinus præ ſe fert.*

poſſible que des enfans puiſſent réſiſter, puiſque les perſonnes mêmes les plus familiariſées avec ces matieres ont bien de la peine à s'en défendre. C'eſt de la langue maternelle qu'il faut ſe ſervir pour donner l'explication de la Grammaire Latine : la choſe, de la maniere dont il en parle, ne lui paroît ſouffrir aucune difficulté. Il prend enſuite ſon objet dans l'origine, & trace l'hiſtoire de la Grammaire Latine, ſurtout depuis le milieu du quinzieme ſiécle juſqu'à nous. Auguſtin Saturnius, le vieux Scaliger, François Sanctius, Voſſius, Scioppius & Lancelot y ont fait beaucoup de changemens; il rend à chacun d'eux ce qui lui eſt dû, & montre combien de clarté ces différens perſonnages ont répandu ſur cette matiere, en faiſant diſparoître de fauſſes régles, & en réduiſant celles de la Syntaxe à un petit nombre : &, lui-même, il s'explique avec beaucoup de clarté, quoique d'une façon conciſe. Après cette narration il partage toute la Grammaire en quatre parties, qui ſont l'Etymologie, la Syntaxe, l'Ortographe, & la Proſodie. La route qu'il faut ſuivre dans l'étude de chacune de ces parties eſt tracée, & l'on voit que cette route

III. Jam tertia epiſtola de Latina lingua *agit. Nam cum ex Quinctiliani teſtimonio Capuccinus admoneret*, aliud eſſe Grammatice, aliud Latine loqui, *totam hanc epiſtolam deſtinat tradendi præceptis, quibus purus & caſtus ſermo, & elegans, & ſuavis, & perſpicuus, & ſuis partibus apte colligatus, & numeris quibuſdam adſtrictus, æquabiliterque fluens comparari poſſit. Et, ut rem ordine ducat, primo ponit, eos qui bene Latine loquendi gloriam occupantur, in hoc eſſe totos debere, ut auctores, qui Auguſtæo ævo prius locuti ſunt, dies noctesque legant uſque donec politiſſimi ævi, & veræ eloquentiæ guſtum habeant. Quod ut facilius adſequantur, adoleſcentes ipſos monet, ut & meditate*

eſt la plus faite pour parvenir en peu de temps, & ſans beaucoup d'application, au but que l'on ſe propoſe. La méthode qu'il adopte eſt celle de Sanctius & de Scioppius, & il en prend occaſion de remarquer ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux dans celle d'Alvarès. Il ne regne ni flaterie ni envie dans la façon dont il s'explique, n'ayant d'autre ton que celui qui convient à un Philoſophe, & montrant partout un merveilleux diſcernement.

III. Il s'agit dans la troiſieme lettre de la langue Latine ; *Car*, ſelon la remarque de Quintilien, rapportée par notre Capucin, *autre choſe eſt de ſçavoir la Grammaire Latine, & autre choſe de parler Latin.* Il ne s'occupe donc ici qu'à donner des préceptes, au moyen deſquels on puiſſe, relativement à l'idiome Latin, acquérir de la pureté, de l'élégance, de la douceur, de la clarté dans l'expreſſion, la liaiſon convenable dans les différentes parties du diſcours, du nombre dans les périodes & de l'unité dans le ſtyle. Et pour procéder méthodiquement, le premier principe qu'il poſe eſt la néceſſité dont il eſt, pour ceux qui aſpirent à la gloire de bien parler la langue

libros legant, & auctorum delectum habeant, nec poetas cum oratoribus, & hiſtoricis miſceant. Quo in loco conſuetudinem Luſitanorum reprehendit, qui libros longe diſſimiles eodem tempore pueris interpretantur, aureos, argenteos, æneos, poetas, hiſtoricos; nec docent qua ætate ſcripſerint, quantumque utilitatis ex ſingulorum lectione capi poſſit. Tum puerorum memoriam tam differentibus ſtylis, tamque in condita eruditione fatigant, ut vix, aut nullo modo ab his ſe poſſint flagitiis liberare, & aliquid fundere purum ac emendatum: quod non nullis exemplis confirmat. Deinde & illud reprehendit, quod præceptores Luſitani auditores ſuos cogant Latina lingua, quam nondum callent, multa ſcribere, & edere. Quem ipſe errorem ſcite caſtigat: viamque tradit qua pueri in componenda Latina oratione cum pretio exerceri poſſint. Itemque ſubaccuſat eos, qui puellos fundere verſus ineptiſſime cogunt, eoſque, ut faciant, duriter excipiunt: contenditque, ad intelligentiam Latinæ linguæ valde ineptum eſſe verſus componere.

His

Latine, de lire les auteurs qui ont écrit avant le ſiécle d'Auguſte, & de ne diſcontiuer cette lecture que lorſqu'ils ſe ſentiront avoir puiſé ſuffiſamment, dans les écrits de ce ſiécle poli, le goût de la véritable éloquence. Un des plus ſûrs moyens d'y parvenir conſiſte à méditer ſur ſes lectures, à mettre du choix dans les auteurs, & à ne point lire indiſtinctement & dans le même temps les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens. A cette occaſion notre auteur blâme la conduite des profeſſeurs Portugais, qui mettent tout à la fois ſous les yeux de leurs diſciples les ouvrages les moins reſſemblans, ſoit pour le ſtyle, ſoit pour les objets dont ils traitent. Auteurs de la baſſe, de la moyenne Latinité, & des beaux jours de la langue Latine; poëtes, hiſtoriens, ils leur mettent tout entre les mains; & ce qui eſt encore pis, ils ne les inſtruiſent ni du temps dans lequel ces auteurs ont écrit, ni de l'utilité particuliere que l'on peut retirer de la lecture de chacun d'eux. Que font-ils autre choſe par-là, ſi ce n'eſt de ſurcharger la mémoire de leurs diſciples de tant de ſtyles différens, & d'une érudition ſi mal digérée, qu'il eſt impoſſible qu'ils per-

His conſtitutis, declarat, ad recte intelligendos auctores, qui Latine ſcripſerunt, aliqua chronologiæ, geographiæ, mythologiæ atque Antiquitatis notitia tinctos eſſe debere tirones: quod non nullis locis Virgilii, Manilii, Plinii, Curtii, Flori, Lucani,

dent l'habitude de mauvais tours & de mauvaiſes locutions, ni qu'ils prennent jamais l'idée de ce qui s'appelle pureté & correction ? Notre Capucin rapporte là-deſſus quelques exemples. Il blâme encore la coutume des profeſſeurs Portugais, qui forcent leurs écoliers d'écrire & de compoſer en Latin, c'eſt-à-dire, dans une langue qu'ils ne ſavent point encore. Les raiſons qu'il donne contre ce procédé ſont ſolides, & l'on ne peut rien voir de plus judicieuſement imaginé que les moyens qu'il veut qu'on employe pour accoutumer avec ſuccès les enfans à s'exprimer en Latin. L'erreur de ceux qui exigent de leurs diſciples qu'ils faſſent des vers Latins, & qui les maltraitent s'ils n'en font pas, n'eſt pas moins groſſiere ſelon lui, & il ſoutient que cette compoſition de vers n'eſt propre en aucune maniere à leur donner l'intelligence de la langue dans laquelle ils les compoſent.

De ces obſervations, notre auteur paſſe à la néceſſité dont il eſt d'avoir, pour entendre parfaitement les auteurs Latins, quelque teinture de chronologie, de géographie, de mythologie, & de ce qui regarde l'antiquité; néceſſité

confirmat. Viam autem ad eas addiſcendas planam facilemque oſtendit. Auctoreſque nominat, quibus præceptores uti poſſint inſtituendis puellis : nempe Sophianum, Cluverium, Cellarium, P. Bertium, *pro antiqua geographia addiſcenda tironibus autem ſatis eſſe putat* Luitz & Ode, *qui epitomas Latine ſcripſerunt :* Dupleſſis & Buffier, *qui Gallice & Italice : itemque tabulas* Sanſonis & de l'Iſle. *Chronologia autem primum ex certis tabulis uti vocant, comparari debere dicit : profertque tabulas* Delphini, Lancelotti, *aliorumque, qui Uſſerium ſequuntur. Item* Muſantium, Caſſinium, *ceteros, qui Labbei rationes defendunt : quibus omnibus præfert* Lengletum du Freſnoy. *His addit epitomas* Petavii, Turſellini, Boſſuetii, Vallemontii : atque *ad hanc primam inſtitutionem nihil ultra opus eſſe contendit. Uſus & conſuetudines antiquorum Romanorum ex* Polybio, Dionyſio-Halicarnaſſenſi, Plutarcho, *itemque ex* Roſſino, & Cantelio : *ſed melius adhuc ex* Neuportio *ſatis cognoſci poſſe defendit : eum vero, qui plura cupit, remittit ad* Grævium. *Mythologiam ex* Sardio, Aubano, Van-dale, Barclaio, Pomeyo *deduci poſſe demonſtrat : itemque ex* Joveto, *aliiſque.*

qu'il prouve par quelques endroits de Virgile, de Manilius, de Pline, de Quinte-Curce, de Florus & de Lucain. La route qu'il trace pour acquérir ces connoiſſances, eſt facile; & il indique les auteurs que les maîtres doivent mettre entre les mains de leurs éléves. Ce ſont, pour la géographie ancienne, Sophianus, Cluvier, Cellarius & Berthius. Il regarde cependant, comme pouvant ſuffire pour les commençans, la lecture de Luitz & d'Ode, qui ont écrit des abrégés Latins; celle de Dupleſſis & de Buffier, qui ont écrit, l'un en Italien, l'autre en François; & l'uſage des cartes de Samſon & de de l'Iſle. Pour la chronologie, il veut que l'on ſe ſerve de tables, & il indique celles du Dauphin, de Lancelot & des autres auteurs qui ſuivent le ſyſtême d'Uſſerius, ainſi que celles de Muſantius, de Caſſini & des autres auteurs qui ſuivent le ſyſtême du P. Labbe. Il paroît cependant préférer à toutes les autres les tables de l'abbé Lenglet du Freſnoy. Il recommande encore la lecture des abrégés de Petau, de Turſellin, de Boſſuet, de Vallemont, & regarde ces différentes ſources, comme aſſez abondantes pour qu'on puiſſe y puiſer toutes les connoiſſances

Quibus breviter expoſitis, docet, qua ratione Latina lingua facilè poſſit addiſci. Ac primùm ex comicis petendam eſſe ait, veluti Plauto; *ſed præſertim ex* Terentio, *hoc nomine, quod res domeſticas, idque uſitato & quotidiano ſermone, mirificè exponunt: quod tironum ingenia mirabiliter adficere ſolet. His addi poſſe* Phædrum *putat ob facilitatem, tametſi munditia & elegantia longè infrà Terentium jaceat. Tum epiſtolas* Ciceronis *ad diverſos, ſed præſertim ad* Terentiam *uxorem*, & Tironem, *quibus ille negat fieri quidquam poſſe dulcius. Poſt hos*, Ceſar & Nepos *itemque* Paterculus. *Quo cum venerint, tun*

préliminaires dont on a beſoin. Quant aux uſages & aux coutumes des anciens Romains, c'eſt dans Polybe, Denys d'Halicarnaſſe & Plutarque, ainſi que dans Roſſin & Cantelius, qu'il faut s'en inſtruire. Il croit cependant que l'on peut encore mieux apprendre tout ce qu'il en faut ſavoir, dans Nieuport, renvoyant ceux qui voudront avoir une connoiſſance plus parfaite de l'antiquité à la collection de Grevius. Ceux qu'il indique pour la mythologie, ſont Sardius, Aubanus, Vandale, Barclai, Pomey, Jovetus & quelques autres.

Après cette courte expoſition, il donne la maniere d'apprendre facilement la langue Latine. Les auteurs comiques, Plaute, & ſur-tout Térence, doivent être lus les premiers. La raiſon qu'il en apporte, eſt convaincante. Ces Auteurs, dit-il, traitent de choſes qui ſe paſſent dans le commerce de la vie, & cela dans un ſtyle familier, & dont l'uſage devient journalier : on ſent que rien n'eſt plus fait pour captiver l'attention des enfans, que ces objets qui ſont à leur portée. A la lecture des comiques, peut être jointe celle de Phédre, dont l'intelligence eſt facile, quoiqu'il s'en faille de beaucoup

de ſcribendâ oratione Latinâ cogitandum eſt. Sed non niſi facilia argumenta, & brevia, & planè domeſtica primò proponenda ſunt, veluti epiſtola aliqua, quæ nullo labore cogitari, & ſcribi poteſt. Ubi multa ſcitè ac prudenter monet Capuccinus. Deindè ad Hiſtoricos veniendum, Livium, Salluſtium, Curtium: *quo quidem tempore orationes aliquæ Ciceronis explanari poſſunt, ut illæ ſunt pro* Archia, *pro* Lege Manilia, *pro* Marcello, *in* Catilinam *non nullæ. Hæc tamen non uno ſpiritu legenda eſſe ait, ſed interruptè, ne puerorum ingenia tanta mole doctrinarum obruantur. Tum monet præceptores, ut illuſtriora loca ſeligant, eaque clariſſimè exponant: jubeantque ut tirones interpretationem ſuam non memoriter recitent, ſed litteris conſignent, quo facilius & ſenſa ſua corrigant, & ex Latinis bonis bona Luſitana faciant: & ſic ſenſim pedetentimque bonæ interpretationis leges ediſcant. Hoc autem tempore myſteria omnia exquiſitæ Latinitatis pandi debent tironibus: nec modò caſtitas, ſed elegantia, & nexus, & collocatio, & numerus, & copia, & varietas declarari debent à præceptore docto, quique munus ſuum cum dignitate obire cupit. Hæc aliaque de diverſis auctorum editionibus*

que cet écrivain n'ait l'élégance & le poli de Térence. Il faut lire enſuite les épîtres de Ciceron, ſur-tout celles que cet orateur a écrites à ſa femme Térentia & à Tiron ſon affranchi : il n'eſt pas poſſible de rien trouver où il régne plus de douceur. Céſar, Cornelius-Nepos & Paterculus, viendront après. Quand ces auteurs ſeront bien connus, on peut alors ſonger à compoſer quelque choſe dans leur Langue : mais il ne faut d'abord exercer les enfans que ſur des ſujets faciles, courts, & dont l'objet leur ſoit familier : telle eſt la compoſition d'une lettre, dont la ſubſtance peut être écrite & imaginée ſans un grand effort d'attention. Les avis que donne là-deſſus notre Capucin, ſont pleins de ſageſſe, & laiſſent voir un homme éclairé. On paſſera enſuite à la lecture des hiſtoriens, de Tite-Live, de Salluſte, de Quinte-Curce, & l'on y pourra joindre l'explication de quelques diſcours de Ciceron ; de ceux, par exemple, qu'il a prononcés pour le poëte Archias, pour Marcellus, en faveur de la loi Manilia, & contre Catilina. Toutes ces choſes ne doivent pas être lues de ſuite, &, pour ainſi dire, d'une ſeule haleine ; il ſeroit à

Capuccinus breviter diſtinctæque perſequitur.

craindre que l'eſprit des enfans ne fût ſurchargé de tant d'objets d'étude différens ; & il faudra, au moyen d'intervalles, donner le temps aux différentes connoiſſances de s'arranger dans leur mémoire. Sur quoi il avertit les profeſſeurs de choiſir les endroits les plus remarquables, de les expliquer avec la plus grande clarté, & de ne point ſe contenter de faire répéter de vive voix à leurs diſciples l'explication qu'ils auront donnée, mais de les aſtreindre à la rapporter par écrit, afin qu'ils puiſſent prendre d'eux-mêmes le véritable ſens, s'accoutumer à écrire purement dans leur langue ce qui eſt purement écrit en Latin, & acquérir ainſi inſenſiblement, & par dégrés, la connoiſſance des qualités que doit néceſſairement avoir une bonne traduction. Il ſera temps alors d'initier les éléves dans tous les myſteres de la langue Latine, & de leur donner une idée nette des différentes choſes dont le concours eſt néceſſaire, pour que cet idiome ſe trouve parlé dans ſa perfection. Un maître qui poſſéde ſa matiere, & qui eſt jaloux de remplir d'une maniere convenable l'emploi qui lui eſt confié, ne doit pas ſeulement leur faire remarquer quel terme eſt plus pur

Ne tamen cuipiam moroſo videretur poetarum lectione tironibus interdicere, quamquam ad emendatè politèque ſcribendum neceſſarium eſſe non putat, tamen viam tradit, qua poſt Latinæ linguæ notitiam, eorum lectioni ſe dare poſſint poeſeos ſtudioſi. Primo itaque legendos eſſe ait Ovidi libros Metamorphoſeon, *&* Faſtorum, *qui Mythologiam exponant. Deindè ejuſdem* Epiſtolas, *quas ipſe cæteris ejuſdem ſcriptis anteponendas eſſe cenſet. Tum* Virgilium *&* Horatium *præſertim in* Odis: *quibus addi poteſt* Faliſcus, *&* Olympius, *&* Nemeſianus: *ac demùm* Statius, *&* Lucanus. *His ferè continetur quidquid in Antiquitate excellit laude Poeſeos. Qui verò*

qu'un autre ; il doit encore leur montrer en quoi conſiſte l'élégance ; quelles conjonctions lient les phraſes, de la maniere la plus analogue au génie de la Langue ; dans quel ordre les mots veulent être placés ; ce qui donne du nombre aux différens membres du diſcours, & enfin ce qui en conſtitue l'abondance & la variété. Notre Capucin fait encore quelques obſervations, d'une maniere courte, mais préciſe, ſur les modifications avec leſquelles il faut donner aux commençans la connoiſſance des différens auteurs.

Dans la crainte que quelque cenſeur de mauvaiſe humeur ne lui ſût mauvais gré d'interdire aux étudians la lecture des poëtes, il indique la conduite que ceux qui aiment la poéſie doivent tenir dans cette lecture, lorſqu'ils auront une parfaite connoiſſance de la langue Latine ; mais il répete encore, à ce ſujet, qu'il ne regarde nullement les poëtes, comme propres à donner la politeſſe & la correction du ſtyle. Les Métamorphoſes d'Ovide, & ſes livres des Faſtes, ſont les premiers ouvrages qu'il faut lire, à cauſe des inſtructions mythologiques qu'ils renferment. On lira enſuite ſes épîtres, auxquelles notre auteur donne la préférence

amoribus delectantur, habent Artem amandi, Catullum, Tibullum, Propertium, *quibus nihil mollius, delicatiuſque fingi & cogitari poteſt : tametſi pueris inſtituendis inopportuni videantur. Qui verò aliquid didaſcalicum cognoſcere cupiunt, legant* Lucretium, & Manilium, *quibus in hac parte nulli melius ſcripſerunt.*

Quo verò perfectiori Latinæ linguæ notitia imbuantur tirones, iis hoc loco diſtinctè refert, ex quibus auctoribus interiorem cognitionem comparare queant. Itaque primum Lexicorum conditores inſigniores nominat : deindè eos, qui de ætatibus, ac differentiis verborum, de vitiis ſermonis, de particulis linguæ Latinæ accuratiùs diſputarunt. Tum Phraſeologias *omnes arcendas eſſe monet : tantum* Manutium, & Paræum *prudentioribus, & qui aliquem progreſſum habent, concedit. Ad extremum de modo excolendi*

ſur tout le reſte. De-là l'on paſſera à la lecture de Virgile, d'Horace, & ſur-tout de ſes odes, de Faliſcus, de Nemeſianus, & l'on finira par celle de Stace & de Lucain. Voilà ce que l'antiquité offre de meilleur en fait de poéſie. Pour ceux qui prennent plaiſir aux écrits amoureux, ils pourront lire l'Art d'aimer, Catulle, Tibulle & Properce. On chercheroit vainement ailleurs plus de douceur & plus de délicateſſe, ſoit dans les penſées, ſoit dans l'expreſſion : ces écrits ne paroiſſent cependant point faits pour être mis entre les mains des enfans. Quant au genre didactique, Lucréce & Manilius offrent ce qu'il y a de mieux écrit dans leur Langue.

Notre Capucin indique ici les auteurs dont on peut faire uſage pour acquérir une connoiſſance plus approfondie de la langue Latine. Il nomme d'abord les Dictionnaires les plus renommés, & enſuite les écrivains qui ont traité de l'âge dans lequel les mots étoient en uſage, de leurs différences; des défauts du diſcours, & des particules propres à la langue Latine. Il conſeille d'écarter des mains des commençans tous les livres qui offrent des recueils de phraſes toutes faites; & il

memoriam, & præcepta ad uſum revocandi, Latineque in ſcholis loquendi, breviter doctèque pertractat: atque inter vias Luſitanorum quorumdam errata modeſtè caſtigat. Et his tertia epiſtola continetur.

IIII. Quarta epiſtola ad extollendum ſtudium linguæ Græcæ, & Hebraïcæ *conſcripta eſſe videtur. Ac primo de hoc conqueritur cum amico ſuo Capuccinus, tantam hac ætate occurrere ignorantiam linguæ Græcæ apud Luſitanos, ut etiam in univerſitatibus ſtudiorum, qui huic linguæ docendæ deſignati ſunt, vix in grammaticæ regulis balbutire ſciant: diſcipulos non habeant: immò verò riſui & ludibrio pateant, qui vel ſcholam ingredi conentur. Linguæ verò Hebraïcæ ne doctorem quidem habeant, quod in hac ſunt hæreſi, prædictarum linguarum notitiam nulli uſui eſſe, nec ex iis aliquid utilitatis cupi poſſe. Quod prejudicium quam ſit ineptum, quamque bonis ſtudiis perniciosſum, oſtendit Capuccinus, argumentis graviſſimis demonſtrans, utriuſque*

n'en excepte que Manuce & Paré ; encore n'en permet-il l'uſage qu'à ceux dont le jugement eſt formé, & qui ont déjà fait quelques progrès. Tels ſont les objets de cette troiſieme lettre, qu'il termine par quelques réflexions courtes, mais ſavantes, ſur la maniere de cultiver la mémoire, de réduire en uſage les préceptes, & de parler Latin dans les Claſſes, relevant ſur ſon chemin avec modération quelques erreurs dans leſquelles ſont les Portugais.

IV. Il paroît avoir en vûe, dans ſa quatrieme lettre, de prouver de quelle importance eſt l'étude des langues Grecque & Hébraïque. S'il faut en croire les plaintes qu'il fait à ſon ami, les Portugais ſont maintenant dans une telle ignorance de la langue Grecque, que ceux mêmes d'entr'eux, qui ſont chargés de l'enſeigner dans les univerſités, en connoiſſent à peine les premiers rudimens ; ils n'ont perſonne à qui l'enſeigner ; & l'on s'expoſe à devenir un ſujet de moquerie & de riſée, en mettant le pied dans leurs Claſſes. Pour ce qui eſt de la langue Hébraïque, on en chercheroit vainement chez eux un Profeſſeur ; ce qui vient de la fauſſe perſuaſion dans laquelle ils ſont, qu'il n'y a aucune utilité à retirer de ces deux lan-

que linguæ notitiam non modò neceſſariam eſſe ad intelligendos ſacrorum librorum fontes, & patres, & concilia, & hiſtoricos, ſed etiam ad refutandos judæos, & hæreticos, qui ex his locis argumenta promunt ad errores ſuos muniendos. Nec id ſolum, ſed etiam linguæ Græcæ ſtudium omninò eſſe accommodatum, ne dicam prorsùs neceſſarium, juris utriuſque anteceſſoribus ad diſciplinam eccleſiaſticam, & leges aliquas penitùs cognoſcendas interpretendaſque: tum medicis ad intelligendos medicinæ coryphæos, Hippocratem Areteum, Galenum, ceteroſque: tùm etiam ad facilius percipienda vocabula quibus anatomes diſciplina fluit. Addo & illud, iis etiam, qui in Latina lingua ad aliquam doctrinæ præſtantiam pervenire cupiunt: putat enim interiorem & reconditam Latinæ linguæ notitiam ſine notitiâ Græcæ adſequi non poſſe.

gues, & qu'elles ne ſont bonnes à rien. Notre Capucin démontre, par les raiſons les plus fortes, le peu de fondement de ce préjugé, & combien il eſt dommageable pour les ſciences. Il prouve, entr'autres choſes, que, ſans la connoiſſance de ces deux langues, on ne peut connoître les livres ſacrés dans leurs ſources, ni avoir l'intelligence des SS. peres, des conciles & des hiſtoriens ; en quoi l'on ſe prive des moyens les plus propres à réfuter les juifs & les hérétiques, qui tirent, de ces différens ouvrages, les autorités, à l'ombre deſquelles ils élevent leurs erreurs. Quant à la langue Grecque, en particulier, elle eſt très-utile, pour ne pas dire néceſſaire, aux Juriſconſultes, ſoit pour la connoiſſance de la diſcipline eccléſiaſtique, ſoit pour s'aſſurer de l'eſprit & du véritable ſens de quelques loix. Les médecins ne ſont pas moins tenus de la ſavoir. Comment, s'ils ignorent cette langue, pourront-ils entendre Hippocrate, Aretæus, Galien, & les autres auteurs, qu'on doit regarder comme les peres de la médecine. Comment pourront-ils ſe vanter de ſavoir l'anatomie, dont tous les termes ſont empruntés de cette langue, ſi, faute de connoître l'étymo-

Deinde de lingua Græca *addiſcendæ breviſſime præcipit. Ac primùm monet, ſatis eſſe tironibus initio nominum, & verborum declinationes & conjugationes nude ediſcere, quin ſe immiſceant dialectis & anomaliæ, quæ in aliud tempus reſervari poſſunt. Deinde reliquæ grammaticæ partes breviter luſtrandæ ſunt quo facilius tempore ſuo relegi poſſint; &, quid neceſſarium ſit inter legendum, notari: quod puero grammatica Latina jam tincto moleſtum non erit, præſertim ſi à præceptore & docto & diligenti ſit inſtitutus. Deindè Auctorem aliquem legere neceſſe eſt, qui conjunctam habeat verſionem Latinam, vel vernaculam: in eoque legendo conſiderare, an vocabulum* radix *ſit, an aliter, quod item Lexici beneficio cognoſcet. In his autem non niſi duos menſes inſumi opportere cenſet.*

logie, ils ſont dans une ignorance parfaite de l'eſpéce de définition de l'objet, qui eſt renfermée dans le mot qui l'énonce, relativement à ſa forme, à ſa ſituation ou à ſon uſage? Ceux même qui aſpirent à ſavoir parfaitement la langue Latine, doivent étudier la langue Grecque; car notre Capucin prétend qu'un grand nombre de ſes ſecrets ſont contenus dans cette derniere.

Il indique enſuite briévement la conduite qu'il faut tenir pour apprendre le Grec. Les commençans doivent ſe contenter d'apprendre à décliner & à conjuguer les noms & les verbes réguliers; la connoiſſance des différens dialectes & des anomaux, devant être renvoyée à un autre temps. Ils parcourront enſuite les autres parties de la grammaire, en vûe ſimplement de ſe trouver moins arrêtés, lorſqu'ils en feront une étude particuliere; ils auront ſur-tout l'attention de remarquer, dans le cours de cette lecture, tout ce qui leur paroîtra néceſſaire; opération qui n'aura rien de difficile pour un écolier déjà inſtruit de la grammaire Latine, s'il eſt conduit ſur-tout par un Maître habile & attentif. Il faudra tout de ſuite lire quelque Auteur, dont le texte ſoit

Deindè ad aliorum interpretationem veniendum eſt, quorum, qui ſoluta oratione ſcribunt, poetis anteponendi ſunt. Duplicem autem methodum proponit ad legendos auctores. Nam aliqui hunc ordinem ſervandum eſſe cenſent : ut primo legatur Polyenus, & Lucianus, & Characteres Theophraſti. *Tùm* Xenophon, & Herodotus, *ut Atticæ urbanitatis notitia comparetur. Ad hæc* Thucydides, Iſocrates, Demoſthenes, Plato. *Quibus intelligendis addi par eſſe putat* Ubbonem, Emium, *vel* Meurſium, *quo Antiquitatum Græcarum planior notitia habeatur. Alii è contrario cenſent, incipiendum eſſe ex* Evangelio Lucæ, *tùm legendos* Actus Apoſtolorum, Lucianum, Herodotum Xenophontem, Iſocratem, *poſtremo* Homerum, Plutarchum, & Demoſthenem. *Utramque dicendi viam laudat Capuccinus : ſed primam præfert, monens & illud, ut clariora loca hiſce initiis eligantur, obſcuriora omittantur.*

accompagné d'une verſion Latine, ou en langue vulgaire ; &, dans cette lecture, il faudra remarquer, ſur chaque mot, s'il eſt une racine, ou s'il n'en eſt point une: on pourra s'en aſſurer à l'aide d'un Lexicon. Tout cela, ſelon notre Capucin, doit être l'affaire de deux mois. On paſſera enſuite à la traduction d'autres auteurs, parmi leſquels on doit donner la préférence, ſur les poëtes, à ceux qui ont écrit en proſe. Quant à l'ordre dans lequel doivent venir les écrivains Grecs, relativement à un plan de lecture méthodique, les opinions ſont partagées ; & notre auteur en fait auſſi une double diſtribution. Les uns veulent qu'on liſe d'abord Polyen, Lucien & les caractères de Théophraſte, enſuite Xénophon & Hérodote, pour connoître l'urbanité attique: après quoi l'on finira par Thucydide, Iſocrate, Démoſthene & Platon. D'autres penſent, au contraire, qu'il faut commencer par lire l'Evangile de S. Luc, les Actes des Apôtres, Lucien, Hérodote, Xénophon, Iſocrate, & finir par la lecture d'Homére, de Plutarque & de Démoſthene. Quelle que ſoit la route que l'on tienne, comme la connoiſſance des antiquités des Grecs eſt néceſſaire pour

Quod ſi qui in poetarum lectione non nihil temporis inſumere cupiunt, admonendi ſunt, qui illi ſint, quibuſque virtutibus excellant præter ceteros. Ariſtophanes *certè ceteris eſſet præferendus, niſi tam eſſet obſcœnus Poſt hunc* Homerus & Heſiodus *faciliores in Heroicis videntur, Sed Homerum præcedere debet* Everhardus, Teithius, Antiquitates Homericæ, *qui illorum temporum hiſtoriam omnem doctiſſime enarrat. Hos ſequantur* Moſchus, Bion, Theocritus, *poetæ Bucolici, qui Dorica dialecto utuntur; iique ope Lexici Schreveliani interpretari facilè poſſunt. His jungi debent Tragici*, Euripides, & Sophocles. *In quibus legendis non modò conſiderandum eſt, quam bene ſcribant, ſed quam ad artis Poeticæ regulas accommodatè. Sed hæc non niſi iis, qui aliquos progreſſus habent, declarari poſſunt. Monet autem hoc loco Capuccinus, ut caveant præceptores conſcri-*

la parfaite intelligence des auteurs, il faudra lire en même-temps Ubbo, Emmius & Meurſius. Notre Capucin approuve l'une & l'autre diſtribution; il préfére cependant la premiere, & il avertit ſurtout de choiſir, dans les commencemens, les paſſages les plus clairs, & de paſſer ceux qui ſont trop obſcurs.

Il ne faut pas manquer d'inſtruire ceux qui voudroient lire les poëtes, du jugement qu'il en faut porter, & des qualités par où chacun d'eux eſt préférable aux autres. Ariſtophane l'emporteroit ſans contredit ſur tous, s'il étoit moins obſcéne. Après lui, Homére & Héſiode paroiſſent être de l'intelligence la plus facile parmi les poëtes héroïques; mais on doit faire précéder la lecture d'Homére par celle des Antiquités Homériques d'Everard Feithius, où ſe trouve tout ce qui a rapport à l'hiſtoire des temps, où ce poëte place ſes héros. Après Homére & Héſiode, viendront les poëtes bucoliques, Moſchus, Bion & Théocrite: ils ſe ſont ſervis du dialecte Dorique; mais, à l'aide du Lexicon de Schrevelius, on peut facilement les entendre. La lecture d'Euripide & de Sophocle peut marcher en même-temps. On doit, dans cette der-

bendis longis orationibus, nec obtundant puellos rebus non adeò neceſſariis: ſed tempus in rectè interpretandis auctoribus totum conſumant, quod unicè eſt neceſſarium.

Poſt hæc de Grammaticis inſtitutionibus diſputat: quarum paucas probat, ſi excipias Anteſignani *Clenardum. Inter cæteros præfert tradendi viam* Lanceloti, *ſeù* Portus-regii, *& multo magis adhuc amici ſui ſcripta, qui paucis pagellis mirifica brevitate, & facilitate grammaticam complexus eſt & Græcam, & Hebraicam: ſed edita nondum eſt. Ex Lexicis verò laudat* Scapulam, *quod plura doceat uno ictu oculi, magno tironum commodo.*

niere, s'attacher beaucoup moins à l'élégance du ſtyle, qu'à remarquer l'obſervance plus ou moins grande des régles de la poëtique; mais cette étude particuliere ne regarde que ceux qui ont déjà fait quelque progrès. Il ſeroit abſolument déplacé d'occuper de ces objets les commençans ; &, à cette occaſion, notre Capucin avertit les profeſſeurs, de ne point ſe permettre de longs commentaires, & de n'employer le temps qu'à expliquer clairement les auteurs, dont l'intelligence eſt l'objet principal.

Il paſſe de-là à l'examen des Grammaires. Toutes, ſelon lui, ſont défectueuſes, ſi l'on en excepte celle de Clenard. La préférence doit être donnée à la méthode de Lancelot ou de Port-royal; mais il met encore au-deſſus celle d'un de ſes amis, qui n'a point encore paru, dans laquelle, en très-peu de pages, tous les principes des langues Grecque & Hébraïque ſe trouvent raſſemblés, de maniere à être conçus avec la plus grande facilité. De tous les Dictionnaires, celui de Scapula lui paroît le plus utile, par rapport au grand nombre de choſes qu'on y trouve à chaque article, ce qui eſt fort commode pour les commençans.

Extremum eſt de linguâ Hebraica, *de quâ antequam præcipiat, enarrat quo tempore, quâque de cauſſâ puncta vocalia inventa fuere, & ad nos uſque pervenerint. Deindè declarat, tironem, qui compendiaria via intelligentiam Hebrææ linguæ nanſciſci vult, rebus non adeò neceſſariis detinendum non eſſe. Itaque primò cognoſcat oportet litteras, rationemque eas conjungendi. Deindè miſſas facere innumeras regulas de mutatione punctorum, & de accentibus, quæ ad ſcribendum non nihil, ad legendum verò neceſſaria non ſunt. Hinc nominum declinationes adiſcendæ ſunt, eorumque proprietates. Tùm conjugationes verborum, etiam* quieſcentium, & defectivorum. *Anomaliæ in aliud tempus commodius differuntur. Hæc de analogiâ: nam ſyntaxis, quod parum, aut nihil diſputationis habet, ſemihoræ ſpatio addiſci poteſt.*

Hinc legenda ſunt Biblia Pagnini, *à*

Il vient enfin à la langue Hébraïque ; &, avant d'en rien dire de particulier, il parle des points des Maſſorets, du temps où ils ont paru, de la maniere dont ils ſont parvenus juſqu'à nous, & du motif qui a préſidé à leur invention. Il avertit enſuite tous ceux qui veulent acquérir en peu de temps l'intelligence de la langue Hébraïque, de ne point s'arrêter à ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire. Qu'ils apprennent d'abord ſimplement à connoître leurs lettres, & la maniere de les aſſembler, ſans ſe ſurcharger la mémoire d'une infinité de régles ſur le changement des points & ſur les accens ; connoiſſances qui ne ſervent preſque point pour écrire, & qui ne ſont d'aucune utilité pour la lecture. On apprendra enſuite les déclinaiſons & leurs propriétés, ainſi que les conjugaiſons des verbes, même de ceux appellés verbes de repos & verbes défectifs, *verba quieſcentia & verba defectiva.* La connoiſſance des anomaux doit être renvoyée à un autre temps. Voilà quant à l'analogie ; car, pour la ſyntaxe, elle eſt d'un objet ſi peu étendu, que ſes régles peuvent être appriſes en une demie heure.

Il faut lire enſuite la Bible de Pagnin,

Montano *emendata, quod adnotationes ad marginem habeant tironibus* 1 *aldè ac-commodatas. Nam radices, aliaque profert hæc editio, quæ contextui plurimùm lucis adhibent. Eaque accuratè exponenda eſt ope Lexici Hebraico-Chaldaici* Buxtorfii. *Atque inter legendum idiotiſmi, variique modi loquendi hujus linguæ proprii animadverti poſſunt. Libri autem, qui primùm legi debent, ſunt* Hiſtorici, *ut Pentateuchus, & Judices, & Reges, & Paralipomenon, nam* Prophetici, *ac* Sapientiales *difficiliorem intellectum habent.*

Sed aliqua preparatio eſt neceſſaria, ut hi libri minori negotio intelligantur. Itaque monet legendum eſſe Fleurii librum, qui inſcribitur Mores Iſraëlitarum : *vel ampliorem alium, ut Bertramum de* Politiâ Judaicâ, *Sigonium, vel Cuneum de* Republicâ Hebræorum. *Quod ſi diligentius fecerint tirones, & ſingulis diebus verſiculos aliquos Bibliorum explanaverint, atque in rebus dubiis & obſcuris* Concordantias Græcas LXX. *Conradi Kircheri con-*

corrigée par Montan. Les notes que l'on y voit en marge, ſont fort utiles pour les commençans, les racines y ſont indiquées, & l'on y trouve beaucoup d'autres choſes qui ne ſervent pas peu à éclaircir le texte, à la parfaite intelligence duquel il faut s'efforcer de parvenir, à l'aide du Dictionnaire Hébraïco-Chaldaïque de Buxtorfius. Il ſera à propos de remarquer les Hébraïciſmes & les manieres de s'exprimer, particulieres à la langue ſacrée. Quant aux livres de la Bible, qui doivent être lus les premiers, ce ſont les livres hiſtoriques, tels que le Pentateuque, les livres des Juges, ceux des Rois, & les Paralipomenes; car, pour les livres Prophétiques & Sapientiaux, l'intelligence en eſt plus difficile.

La lecture des livres hiſtoriques même demande des connoiſſances préliminaires qui mettent à portée de ſaiſir le véritable ſens. Auſſi notre Capucin conſeille-t-il de lire l'ouvrage de Fleury, intitulé *Mœurs des Iſraëlites*, ou quelqu'autre plus étendu, tel que le *Gouvernement Hébraïque* de Bertramus, ou la *République des Hébreux* de Cunéus. Si les commençans obſervent ces préceptes, & expliquent chaque jour quelques verſets de la Bible, recourant,

ſuluerint, ſenſim ſine ſenſu ad interiora Hebraiſmi pervenient: quod item de Græcâ linguâ monitum vult. Hæc tirones, nam viri provecti, & qui ad res ſacras interpretandas animum appulerunt, majus aliquid & difficilius ſibi proponere debent, & efficere.

Sed antequam finiat, hortatur Luſitanos doctores, ut toto animo in has diſciplinas incumbant, exemplo Oleaſtri, Hectoris Pincti, Luizii, Macedonis, Vazii, Ferdinandi Soareſii, Ozorii, Conimbricenſium, aliorumque Luſitanorum, qui ſextodecimo ſæculo harum linguarum peritia nobiles habiti ſunt: quique & in exteris regnis diſciplinas ſummo cum plauſu tradiderunt, & eumdem guſtum in Luſitaniam importarunt, quod neſcio quo fato maturum habuit interitum. Nec id ſolùm, ſed etiam adoleſcentes hortatur, ut Gallicæ, & Italicæ linguæ notitiam comparent, ut non modò ſcriptores, qui ex Græco, & Latinò plurima peritè verterunt, legere poſſint, ſed eiiam opera, quæ nullo exemplo, his duabus linguis à viris doctrina præſtantibus conſcripta ſunt,

dans les endroits douteux ou obſcurs, aux concordances Grecques des Septante de Conrad Kircher, ils acquerront inſenſiblement une connoiſſance de la langue Hébraïque. On en peut dire autant de la langue Grecque. Au reſte, tout ceci n'eſt que pour les commençans ; car, pour les hommes faits, qui s'appliquent à l'interprétation des livres ſacrés, c'eſt un objet plus grand & plus difficile qu'ils doivent & ſe propoſer & remplir.

Notre Capucin exhorte, avant que de finir, les docteurs Portugais, à s'appliquer à cet objet d'étude, à l'exemple d'Oleaſter, d'Hector Pinctius, de Luitz, de Naudon, de Varius, de Ferdinand Soarez, d'Ozorius, tous ſortis de la ville de Coimbre, & à l'imitation de tant d'autres de leurs compatriotes qui, dans le ſeizieme ſiécle, ſe ſont rendus célébres par la connoiſſance des langues, au point de les enſeigner avec applaudiſſement dans les pays étrangers. Ils en avoient fait naître le goût dans leur patrie ; mais une eſpéce de fatalité l'a empêché de s'y ſoutenir. Il exhorte encore les jeunes gens à l'étude des langues Françoiſe & Italienne. Indépendamment d'un grand nombre de traductions bien faites d'ouvrages Grecs & Latins,

ſunt, & quorum nullæ extant verſiones Latinæ, pervolvere queant, ut & bonarum litterarum notitiam habeant, & graviores penitùs cognoſcant exiguo ſano labore.

V. In quintâ epiſtolâ de naturâ & uſu Rhetoricæ artis accuratiſſime diſſerit. Principio itaque exponit quid ſit rhetorica, quo modo & loco ecceperit, quâve ratione propagata fuerit. Deindè demonſtrat, quam malè à Luſitanis doctoribus tradatur: nam & Latinè eam pueris exponunt, & tot eas præjudicatis ſententiis, ac ineptiſſimis opinionibus imbuunt, ut non præceptorem rhetoricæ, ſed ineptiſſimum nugatorem, & loquaculum elapſi ſæculi audire credatis. Sententiis enim in verò ſimilibus, verbis inſolentibus, aut inverecundè tranſlatis; ſimiliter incipientibus & cadentibus, & hujus generis ineptiis eloquentiæ ambitum definiunt: quo quid ineptiùs excogitari poteſt? Quod ut meridianâ luce clariùs oſtendat, varium orationum ſacrarum genus examinat Capuccinus, atque adductis oratorum, qui apud

on trouve encore, écrits dans ces deux langues, quantité d'ouvrages originaux qui n'ont point encore été traduits dans la langue ſavante. C'eſt une double ſource, dans laquelle il eſt utile pour les jeunes gens de ſe mettre à portée de puiſer ; ils étendront par-là leurs connoiſſances littéraires ; & le chemin des ſciences les plus épineuſes ſe trouvera applani pour eux.

V. Dans ſa cinquieme lettre, il s'explique en termes très-ſoignés ſur la nature & ſur l'uſage de la rhétorique. Il expoſe d'abord en quoi conſiſte la rhétorique, & les circonſtances auxquelles elle doit ſon origine ; il parle du lieu où elle a pris naiſſance, & des moyens par leſquels cet art s'eſt étendu, & démontre enſuite tout ce qu'il y a de défectueux dans la maniere dont les Portugais l'enſeignent. C'eſt en Latin qu'ils en expliquent les préceptes aux enfans ; & il régne dans leurs leçons un ſi grand nombre de préjugés & d'opinions ridicules, que l'on croit moins entendre diſcourir un profeſſeur d'éloquence, que bavarder un diſeur de riens du ſiécle paſſé. C'eſt dans des penſées deſtituées de toute vraiſemblance, dans des expreſſions inuſitées, dans des métapho-

eos in pretio ſunt, locis nonnullis, quam in ſingulis ineptiant, planum facit. Tùm demùm oſtendit, eos inventionis, diſpoſitionis, & locutionis *rhetoricæ regulas omninò ignorare. Quod exemplorum copia eruditè demonſtrat.*

VI. Deindè in altera epiſtola, quæ ſexta ordine eſt, verum rhetoricæ artis uſum *exponit. Ac primò ponit tamquàm viris doctis exploratum,* Candidatum rhetorices Pomeii, & Ariadne rhetorum Juglaris, *& ejus generis libellos quibus Luſitani præceptores admodùm delectantur, ad imbuendos pueros veris rhetoricæ præceptionibus accommodatos non eſſe: nihil enim commodè, aut ferè nihil tradunt. Deindè & illud quaſi minimè dubium proponit, rhetoricam artem Luſitano ſermone tradi oportere. Quibus conſtitutis, rem ipſam preſſè aggrediens, docet, tantam tàmque incredi-*

res outrées, dans l'affectation de phraſes qui commencent & qui finiſſent de même, & autres pareilles puérilités, qu'ils placent l'eſſence de l'éloquence. Se peut-il un genre d'inſtruction plus futile? Pour prouver par le fait, notre Capucin examine les orateurs ſacrés les plus accrédités en Portugal, cite les endroits les plus applaudis de leurs ouvrages, & en fait voir tout le ridicule. Il montre enfin qu'ils n'ont pas même l'idée de la moindre régle ſur ce qui s'appelle invention, diſpoſition & élocutions oratoires, & il démontre ſavamment ce qu'il avance par un grand nombre d'exemples.

VI. Il fait connoître, dans ſa ſixieme lettre, le véritable objet de la rhétorique. Le *Candidat de la rhétorique de Pomey*, l'*Ariane des rhéteurs de Juglaris*, & d'autres ouvrages de cette eſpéce, ſont les guides chéris, ſur les pas deſquels les profeſſeurs Portugais ſont marcher leurs éléves : on ne peut cependant, dit notre Capucin, en choiſir, au jugement des perſonnes éclairées, de moins propres à conduire dans les ſentiers de la véritable éloquence. Rien, ou preſque rien, dans ces auteurs, ne ſe trouve dit d'une maniere convenable. Les principes de l'élo-

bilem eſſe fecunditatem idearum noſtrarum; ut nullo vocabulorum numero poſſit exhauriri. Adeòque neceſſarium fuiſſe ut tropis & figuris verborum uteremur, quæ & ſermonis faciant compendium, & rem ipſam clarius exponant, & humanam confabulationem jucundiorem reddant. Jàm verò cum adfectus animi non modò certis ſignis, quæ vel in viſu, vel reliquâ corporis parte eveniunt, aliis noti fiant, ſed etiam peculiari verborum genere utantur, multumque varient inter ſe; hæ autem figuræ tàm admirabilè, ac planè inexplicabili polleant efficientia ac vi, ut omninò ſimiles animi motus in iis, qui audiunt, excitent; oportet eum, qui aliis, quod ſibi propoſuit perſuadere vult, ſigna hæc omnia, & dicendi formas habere exploratas, quo faciliùs alios, quo velit, flectere poſſit. Neceſſaria igitur eſt notitia figurarum tùm verborum, tùm animi, ad aliquid perſuadendum. At non eſt neceſſaria notitia nominum, quibus eæ à rhetoribus ſignificari ſolent: ipſæ enim homini vel nihil de illis cogitanti, modò rem penitùs teneat, ſponte ſe offerunt. Illud autem eſt neceſſarium, rem planè cognoſcere, & quid locus, quid tempus, quid auditor ferat, penitùs conſiderare: nom enim res omnes eodem figurarum genere tractandæ

quence doivent d'abord être donnés en langue Portugaiſe ; c'eſt une choſe qui ne paroît ſouffrir aucune difficulté. De ces réflexions préliminaires, notre Capucin en vient à traiter lui-même le ſujet dont il eſt queſtion. L'abondance de nos idées, dit-il, eſt ſi grande & ſi incroyable, qu'il n'eſt aucun nombre de mots qui puiſſe ſuffire à les rendre, de ſorte qu'il a fallu néceſſairement ſe ſervir de tropes & de figures pour nous exprimer avec plus de conciſion, pour expoſer nos concepts avec plus de clarté, & pour jetter de l'agrément dans nos diſcours. Mais les affections de l'ame ſe manifeſtent de pluſieurs manieres : indépendamment d'un genre d'expreſſion déterminé, tel que celle du geſte & de la phyſionomie qui varient ſelon les différens mouvemens qui ſe paſſent en nous, le langage, proprement dit, nous fournit encore un genre d'expreſſion qui nous eſt particulier, expreſſion qui, par un effet admirable & abſolument inexplicable, fait participer ceux qui nous entendent, aux émotions que nous éprouvons. On ſent de quelle néceſſité indiſpenſable il eſt pour l'orateur, dont le but eſt de perſuader, de connoître ces différens genres d'expreſſions, au moyen deſ-

ſunt aut animi, autem verborum. Hæc qui teneat, & calleat, eum eloquentiæ myſteria omnia pene cognita habere manifeſtum eſt.

Deindè de triplici dicendi genere ſublimi, ſimplici, mediocri planè & accuratè diſputat: ubi Luſitanorum quorumdam flagitia tangit, & èxagitat, qui in contraria vitia incurrentes, frigidum, vel diſſolutum, vel ſiccum dicendi genus in deliciis habent, nec modùm tenent, nec decorem agnoſcunt. Ver-

quelles ſeules il peut entraîner les eſprits. Il faut donc, pour perſuader, avoir une parfaite connoiſſance de tout ce qui s'appelle figure, ſoit de mots, ſoit de paſſions; mais, pour les noms que les rhéteurs ont donnés à ces figures, on peut fort bien les ignorer; car elles viendront s'offrir d'elles-mêmes, & ſans qu'on y penſe, dès qu'on aura acquis le ſentiment réfléchi de leur uſage & de leur effet. Ce qu'il eſt important de connoître, c'eſt la nature de l'objet que l'on traite; il faut encore avoir égard au lieu & au temps où l'on parle, ainſi qu'à la diſpoſition d'eſprit des auditeurs; car on ne doit pas employer indiſtinctement, en toute rencontre, les mêmes tours oratoires, ni chercher à exciter les mêmes mouvemens. Celui qui aura une parfaite connoiſſance de ces différens objets, pourra ſe regarder comme initié dans preſque tous les myſtéres de l'éloquence.

Il traite enſuite, en termes clairs & pleins de juſteſſe, des trois genres oratoires, du genre ſublime, du genre ſimple & du genre modéré; ce qui lui fournit l'occaſion de relever les défauts de quelques Portugais qui, outrant tous les genres, penſent atteindre à la perfection

bo dicum, pedantiſmum, & ſcicentiſmum; *ut ità loquar, quæ vitia in Luſitania longè latèque funduntur, exponit & confutat, adductis Luſitanorum erratis, qui in aliquo numero ſunt. Præſertim vero acri judicio examinandam ſibi ſumit orationem quamdam in funere Emmanuelis Caetani Souza de clericis regularibus S. Caetani, à quodam Philippo Joſepho Gama, academiæ pro Luſitana hiſtoria ſcribenda alumno, conſcriptam, in eâque vitia omnia elapſi ſæculi ſeſe offerre non ſine ſale demonſtrat.*

Prætereà de ratione perſuadendi tractat; atque miſſis rhetoricorum præceptis, quæ ex libris vulgatis peti poſſe cenſet, id tantum adfert, quod ſibi ad bonorum auctorum lectionem accommodatum videantur. Primò itaque docet, pleraque, quæ in rhetoricis iſtis libris continentur, eſſe inutilia, ut illud eſt de locis communibus, de figurarum numero, ac nominibus, & hujuſmodi ſexcentis. Deindè admonet, præcipuum præceptum eſſe rem penitùs cognoſcere. Vult enim priùs

en compoſant des diſcours froids, ſecs & ſans liaiſon ; ils ne ſavent ni garder un juſte milieu, ni obſerver les convenances. Le ton pédanteſque & l'étalage d'une érudition déplacée ſont encore des défauts fort ordinaires aux orateurs Portugais ; notre Capucin en apporte pluſieurs exemples, pris dans ceux de leurs écrivains qui jouiſſent d'une certaine réputation. Il ſoumet, entr'autres, à l'examen d'une ſaine critique, une certaine oraiſon funébre d'Emmanuel Cajetan Souza, clerc régulier de S. Cajetan, & fait voir tout le mauvais goût du dernier ſiécle, répandu dans cet ouvrage compoſé par un certain Philippe-Joſeph Gama, membre de l'académie inſtituée pour écrire l'hiſtoire du Portugal.

De-là il paſſe à l'examen des moyens qu'il faut employer pour perſuader. Ces moyens ne ſe trouvent point dans les livres écrits ſur cette matiére ; & c'eſt dans les modéles que nous ont laiſſé les bons écrivains, qu'il faut les chercher. L'on doit donc d'abord, ſelon lui, mettre de côté tout ce que diſent les rhéteurs ſur les lieux communs, ſur le nombre des figures, ſur leurs noms, & ſur mille autres choſes de cette nature. Bien connoître ſon

habeat orator rem, de qua d cat, quam cogitet quibus verbis quidque dicat, aut quomodò; quod ſine bona logica, quæ rectè judicandi ſcientiam tradat, adſequi non poteſt. Tertium monitum eſt, ut ſibi perſuadeat orator, non niſi verum, aut veri ſimile illud eſſe, quod animum movet: adeòque oratoris eſſe verum quanta maximè fieri poteſt luce perfundere, ut id, quod vult, efficiat. Quartum monitum eſt, ut auditores faciat adtentos: quod duobus modis conſequi poterit: primum ſi oſtendat, ſe aliquid novum ac inauditum eſſe dicturum, quæ novitas figurarum varietate indicari poteſt. Deindè ſi argumentum eo modo proponat, ut non totum ſimul pandat, ſe aliquid ſemper oſtendendum relinquat, quod adtentionem excitet. Quintum monitum eſt, ut dexterè ſe in auditorum animos inſinuet, nec veritatem nudè proponat, ſed aliquo condimento ſuavem reddat: ut non duriter auditores excipiat, ſed blandè molliterque adliciat: interdum verò eorum partes ſibi ſumere videatur, quo faciliùs adliciat eos. Sextum verò & non ultimum monitum eſt, animi motus, ſeu adfectus rectè excitare noſſe: nihil en m non facit homo, ſi germanus animi motus in eo excitetur. Sed hæc reconditam humanarum adfectionum cognitionem

objet, voilà le ſeul précepte qu'il donne. L'orateur doit ſavoir ce qu'il convient qu'il diſe, avant que de s'occuper des termes dans leſquels il le dira, & des tours qu'il lui faut employer; mais il n'y a que la logique qui puiſſe donner ce tact & cette droiture de jugement. L'orateur doit ſur-tout ne point perdre de vûe qu'il n'y a que la vérité qui ſoit propre à remuer les eſprits, & qu'au défaut de la vérité, il faut au moins ne point attaquer la vraiſemblance, le principal objet de l'éloquence étant de répandre le plus grand jour ſur ce qui eſt vrai; ſans quoi, l'effet qu'elle ſe propoſe, ne peut couronner ſes ſuccès. Il conſeille enſuite de captiver l'attention de ſon auditoire. On peut y parvenir de deux manieres: ou en laiſſant voir que ce que l'on ſe propoſe de dire, eſt nouveau & hors de la claſſe des choſes ordinaires, ce que l'on peut faire preſſentir par la variété des figures: ou en expoſant ſon ſujet, de façon qu'il ne ſoit pas apperçu tout entier dès l'entrée, & qu'il en reſte toujours quelque choſe à connoître. Pour ſe concilier la bienveillance de ſes auditeurs, il ne faut point préſenter nuement la vérité, mais la revêtir d'une maniere agréable; il faut éviter

requirunt, ſine quâ nihil orator efficiet. Hæc generatim.

Singulatim verò docet, qua ratione unæquæque orationes condi debeant. Ac primùm Luſitanorum morem reprehendit, qui in funebri laudatione verſiculum aliquem bibliorum ſumunt pro themate, omniaque ex ſcripturâ deducunt : & quaſi multo ante prophetis revelata eſſent, perſuadere conantur. Docetque ſecundum Ciceronem, hoc genus dictionis non niſi narrandis, exponendiſque factis, ſine ullis argumentationibus conſici debere, ad animi motus leniter tractandos magis, quam ad finem faciendam, aut confirmandam, accommodate. Non enim dubia firmantur, ſed quæ certa, aut pro certis poſita ſunt, augentur. Quod ipſum lucu-

ſur-tout un ton impérieux, & tâcher au contraire de s'inſinuer doucement dans les eſprits, ſe mettant quelquefois à la place de ceux qui nous écoutent, & paroiſſant occupés de ce qui peut les intéreſſer. Le chef-d'œuvre de l'art eſt de ſavoir émouvoir & réveiller à propos les paſſions ; il n'y a rien que l'on n'obtienne de celui que l'on ſait paſſionner ; mais cela demande une connoiſſance profonde de la nature & de ſes mouvemens, connoiſſance ſans laquelle un orateur ne doit point ſe flatter de réuſſir. Tels ſont les préceptes que donne en général notre Capucin.

Il enſeigne enſuite en particulier quelle eſt la forme propre à chaque genre, & il blâme à cette occaſion l'uſage où ſont en Portugal les faiſeurs d'oraiſons funébres, de prendre pour texte un verſet de l'écriture, de tirer la totalité de leurs diſcours des livres ſacrés, & de s'efforcer de perſuader à leur auditoire, que les objets dont ils l'entretiennent, ont été préſens aux yeux des prophétes. Cicéron, dit-il, penſoit très-judicieuſement que ce genre n'eſt point ſuſceptible de raiſonnemens probatoires, & qu'il ne comporte que des narrations & des développemens de faits ; on ne doit point s'y propoſer pour but

lenter exponit, atque exemplo corroborat Pauli Segneri. Deindè de altero orationum genere, quas morales *vocant, ediſſerit: planèque docet, hujusmodi orationes non aliis præceptis indigere, quam profanæ ceteræ; quod etiam confirmat exemplo Nazianzeni, & Chryſoſtomi, præſertim verò Auguſtini, qui libris de* Doctrina Chriſtiana *id ipſum fusè pertractat. Quare poſt humaniorum litterarum ſtudium, & bibliorum reconditam cognitionem, legendos eſſe ait PP. nonnullos, ut Chryſoſtomum, Baſilium Cæſarienſem, utrumque Gregorium, Ambroſium, ceteroſque quorum doctrinam ac in humanis litteris peritiam pro cujuſque merito breviter declarat. Ad extremum de actione explicat, & voce, quam in Luſitanis oratoribus omnibus deſiderari præ ſe fert: atque hanc laudem Italis ſuis tribuit, bene pronunciandi, & agendi.*

Hæc

d'établir la croyance pour ce que l'on dit, ou de l'augmenter, mais ſimplement d'émouvoir doucement les eſprits ; il n'y eſt pas queſtion en effet de choſes douteuſes qu'il faille affranchir du doute, mais de choſes certaines, ou regardées comme telles, dont il faut accroître l'importance : vérité que notre Capucin prouve & par le raiſonnement & par l'exemple de Paul Ségneri. Il traite enſuite des diſcours moraux. Les préceptes que l'on doit y ſuivre, ſont les mêmes que ceux qui doivent être ſuivis dans la compoſition des diſcours profanes, ce qui ſe trouve prouvé par l'exemple de S. Grégoire de Nazianze & de S. Chryſoſtome, & particuliérement par celui de S. Auguſtin, qui traite cet objet même d'une maniere fort étendue dans ſon livre de la doctrine chrétienne. Sur quoi, notre Capucin penſe que, lorſque l'on a terminé l'étude de ce que l'on appelle les humanités, & qu'on connoît à fond les livres ſaints, on doit ſe livrer à la lecture de quelques-uns des peres, tels que S. Chryſoſtome, S. Bazile, les deux SS. Gregoire, S. Ambroiſe, &c. Tous ces peres étoient fort verſés dans les lettres humaines ; & notre auteur donne à chacun d'eux la louange

Hæc qui rectè intelligat etiamſi rhetoricos nullos pervolverit, eum tamen legendis optimis oratoribus oratorem ipſum non malum evaſurum putat. Veruntamen quædam addit tironum commodo. Cumque ſibi perſuadeat, nullum exſtare oratorem Luſitanum: qui cum pretio legi poſſit, monet præceptores, ut omnia, quæ neceſſaria ſunt, in ipſis Ciceronis orationibus tironibus aperiant, ope utentes Jeſuitæ du Cygne. *Hæc autem præſertim inter legendum obſervanda eſſe monet. Primo rationum pondus, ordo, conjunctio, amplificatio. Deindè veriſimilitas ſententiarum: munditiès ac elegantia ſermonis: modus in epithetis adhibendis, ac numerus oratorius: tum ad extremum peritia in inducendis figuris: ac modeſtia & dexteritas in rebus tractandis invidiæ plenis.*

qui lui eſt dûe à cet égard. Il en vient enfin à l'action & à la prononciation. Les Italiens ſes compatriotes réuniſſent, dit le Capucin, ces deux talens au ſuprême dégré : il n'en eſt pas de même des Portugais ; ils n'ont pas un orateur qui ſache prononcer.

Quiconque, dit-il, ſaiſira l'eſprit de ces préceptes, & y joindra la lecture des bons orateurs, pourra devenir lui-même un orateur ſupportable, quand il ne liroit aucun des ouvrages qui ont été faits ſur la rhétorique : il ajoute cependant quelques autres préceptes en faveur des commençans. Dans la perſuaſion où il eſt, qu'il n'exiſte pas un ſeul orateur en Portugal, de la lecture duquel on puiſſe retirer quelque profit, il conſeille aux profeſſeurs de prendre tous les exemples dont ils auront beſoin dans Cicéron. C'eſt à faire ſentir les beautés de cet habile écrivain, qu'ils doivent s'attacher ; & ils pourront ſe ſervir, dans l'exécution de ce plan, du commentaire du jéſuite du Cygne. Quant aux choſes qu'il deſire que l'on obſerve particuliérement dans la lecture de cet orateur, c'eſt le poids de ſes preuves, l'ordre, la liaiſon du diſcours, & ſa maniere d'amplifier. L'on remarquera

Poſt hæc declarat, debere præceptorem orationem Luſitanam à ſe conſcriptam tironibus ante oculos ponere, eamque diligenter explicare, ut habeant pueri, quod imitari poſſint. Tum certis diebus cogere auditores ut dato aliquo argumento alter accuſet; alter defendat, & quidquid idoneum videatur in medium adducant: jubeatque ut id ipſum ſcriptis conſignent: emendetque errata, tum quæ locutionem, tum quæ rhetoricam ſpectant. Quæ ſi ſedulo fecerint, brevi tam multum proficient, quantum fortaſſe nulli, qui totos viginti annos ex vulgari dicendi via rhetoricantur. Cum verò aliquos progreſſus habuerint adoleſcentes, auctor ſit iis, ut meditate legant Ciceronis oratorem ad Brutum, *& de* Partitionibus oratoriis: *tum etiam* Oratorem ad Q. fratrem, *atque in orationibus Ciceronis dies, noctesque ſint. Doctores verò commonefacit*

enſuite la vraiſemblance des penſées, la correction & l'élégance du ſtyle, la ſobriété dans l'emploi des épithétes, & le nombre oratoire; enfin l'adreſſe avec laquelle il amene ſes figures, ainſi que la circonſpection & l'habileté qui régnent dans la maniere dont il traite les matieres délicates & ſuſceptibles d'une prévention défavorable.

Le profeſſeur doit ſur-tout mettre ſous les yeux de ſes diſciples un diſcours qu'il aura compoſé lui-même en langue Portugaiſe; il leur en fera l'analyſe raiſonnée, & ils auront, par ce moyen, un modéle toujours préſent d'imitation. Il faudra encore qu'à des jours marqués pour cela, il les oblige de compoſer eux-mêmes ſur un ſujet donné. Dans ce genre d'exercice, l'un ſoutiendra le pour, l'autre ſoutiendra le contre; chacun employera les raiſons qui lui paroîtront les plus propres à l'établiſſement de ſon opinion; &, comme ce combat ſe ſera paſſé par écrit, le profeſſeur finira par corriger chaque compoſition, y faiſant remarquer les défectuoſités, ſoit relativement au ſtyle, ſoit relativement aux principes de l'éloquence. En ſuivant avec ſoin cette méthode, l'on fera plus de progrès en très-peu de temps,

ut pervolutent ex Græcis Ariſtotelem, *&* Longinum, *&* *etiam* Demetrium: *ex Latinis*, Ciceronem, & Quinctilianum; *nam his ferè definitur quidquid rhetoricæ nomine excellit. Poſſunt etiam conſuli* panegyrici veteres, *ſed caute. Recentiores verò rhetoricos ferè omnes explodit, ſi excipiatis Voſſii* Inſtitutiones oratorias, *quæ pro occaſione legi poſſunt. Multum etiam ad augendam eloquentiam faciunt Græcorum, & Romanorum oratorum verſiones ab Italis præſertim factæ: immò & orationes plures ab iiſdem conſcriptæ domeſtico ſermone, ut ſunt Segneri, Caſſini, Barberini, & ceteri. Quos ſi legerint, & cum veteribus contulerint, rectè fecerint. Hæc illæ. In quo illud eſt notandum, omnia, quæ Capuccinus in hac & præcedenti epiſtolâ de rhetoricâ præcipit, certis Ciceronis locis, quæ ſine ſingularum pagellarum ſe offerunt, confirmata reperiri.*

que l'on n'en feroit en vingt ans par la route ordinaire. Lorſque le profeſſeur verra ſes éléves, inſtruits juſqu'à un certain point, il les engagera pour lors à lire & à méditer les partitions oratoires de Cicéron, & tout ce que cet orateur a écrit ſur l'éloquence, ſoit à Brutus, ſoit à Quintus ſon frere; il les invitera ſur-tout à lire jour & nuit les diſcours de ce grand homme. Pour ce qui eſt des profeſſeurs eux-mêmes, notre Capucin leur recommande la lecture aſſidue d'Ariſtote, de Longin & de Démetrius, chez les Grecs; de Cicéron & de Quintilien chez les Latins : c'eſt dans cet auteur que ſe trouve renfermé tout ce qui a été dit de mieux ſur la rhétorique. On peut encore lire les panégyriſtes anciens ; mais il faut être en garde contre le mauvais goût qui régne dans pluſieurs endroits de leurs écrits. Quant aux livres modernes ſur l'éloquence, il n'y en a pas un dont on puiſſe faire le moindre cas, ſi l'on en excepte les inſtitutions oratoires de Voſſius, que l'on peut lire en paſſant. Ceux qui s'appliquent à l'éloquence, peuvent encore retirer beaucoup de profit des traductions des orateurs Grecs & Latins; de celles ſurtout qui ont été faites en Italien. On a

Sed antequam finem faciat, præjudicatam Luſitanorum plerorumque opinionem confutat, qui Antonium Viciram tamquam Demoſthenem aliquem, aut Ciceronem ita extollunt, ut de ejus laudibus dicendi finem non faciant. Cumque ingenuè admoneat amicum ſuum, ſe nihil de doctrinâ, pietate, ac exiſtimatione Viciræ detractum velle; planè demonſtrat, Viciram in rhetoricâ arte planè cæcum, & nullum oratorem eſſe, ſed ex quiſquiliis & ineptiis elapſi ſæculi, quas Itali ſcicentiſmum *vocant, totum compoſitum. Nec dum à* fanatiſmo *liberat propter librum* Clavis prophetarum, [*editus non eſt: ſed in* Hiſtoriâ rerum futurarum, *quæ ſatis èſt vulgata, eum adumbrat*] *in quo vir nec Græcæ, nec Hebraïcæ doctus, ſed malum ſcripturæ interpretem eſſe oſtendit. Nam ex malè intellecto Apocalypſis capite vigeſimo, quod ad verbum contra SS. PP.*

encore, en cette langue, quelques ouvrages originaux eſtimables; tels ſont les diſcours de Segneri, de Caſſini, de Barberin, &c. Il eſt à propos de remarquer que notre Capucin appuye, ſur l'autorité de Cicéron, dont il cite les paſſages, tout ce qu'il dit dans cette lettre & dans la précédente, relativement à la rhétorique.

Avant de terminer ſa lettre, il attaque la prévention des Portugais pour Antoine Vicira. Selon eux, ni Cicéron ni Démoſthene ne l'emportent ſur cet Auteur; & il ne leur eſt pas poſſible de tarir ſur ſes louanges. Je ne prétends, dit ingénument notre Capucin à ſon ami, donner atteinte en rien à la piété de Vicira, ni à l'eſtime qu'on doit avoir pour ſa perſonne; mais, pour ce qui eſt de l'éloquence, il n'en a pas la moindre idée; & ſes œuvres n'offrent qu'un amas du mauvais goût & des puérilités pitoyables du dernier ſiécle. On cherche l'orateur, & l'on ne trouve que le *ſavantaſſè*, comme diſent les Italiens. Vicira, continue-t-il, peut même, à la rigueur, être ſuſpecté de fanatiſme pour ſon livre de la *Clef des Prophétes*; ce livre, il eſt vrai, n'a point encore paru, mais on en trouve tout le

ſenſum accipit, contendit, ſuturum eſſe in terris millenarium quoddam Chriſti regnum, *futurum quintum imperium, ejuſque imperatorem ex Luſitaniâ eſſe exiturum : & hujus generis alia, quæ bono viro vel aliud agenti excidiſſe videntur, nec niſi apud indoctos & harum rerum imperitos laudem invenerunt. Tantum in eo laudat politicæ artis peritiam, quam epiſtolis ſuis Luſitanis declarat, quæ typis editæ ſunt : quarum aliquæ bene ac emendate conſcriptæ videntur. Quod idem de cæteris Luſitanis illuſtrioribus, ut ſunt archiepiſcopus Cranganovenſis, epiſcopus Martirienſis, quidam canonicus regularis, aliique oratores, qui eadem corda oberrant, monitum vult.*

deſſein dans l'*Hiſtoire des choſes futures*, ouvrage aſſez connu. L'auteur n'y montre aucune véritable connoiſſance du Grec ni de l'Hébreu ; & l'on ne peut le regarder que comme un mauvais interprête de l'écriture. Il ſoutient en effet, faute d'avoir entendu le vingtieme chapitre de l'apocalypſe, à la lettre duquel il s'attache contre le ſentiment des peres, *qu'il y aura ſur la terre un certain régne de Jéſus-Chriſt, qui durera mille ans*; qu'il ſe formera un cinquieme empire ; & que ce ſera le Portugal qui lui fournira un empereur : il avance encore quelques autres rêveries ſemblables que, pour ſon honneur, il faut ſuppoſer lui être échappées par diſtraction, & auxquelles il n'y a que des ignorans & des gens peu verſés dans ces matieres, qui aient pu applaudir. Vicira connoiſſoit mieux la politique, comme il l'a fait voir dans ſes lettres, qui ſont imprimées, & dont quelques-unes ſont bien écrites, au jugement de notre Capucin. Ce qu'il dit de Vicira, eſt ce qu'il faut penſer des Portugais qui ont le plus de réputation, de l'archevêque de Cranganor, de l'évêque de Martira, d'un certain chanoine régulier & de tous les autres orateurs dont les ouvrages ſont jettés dans le même moule.

VII. Septima epiſtola eſt, quæ de poeticæ arte *diſſerit. Initio poſtquam præ ſe fert, ſeſe de poetis Luſitanis non poſſe pro rei dignitate judicare, propterea quia parum temporis iis legendis conſumuit; fatetur tamen, ſibi eos minimè placere hoc nomine, quod veterum poetarum, qui punctum omne tulerunt, nullo modo ſimiles ſunt. Hujus rei cauſſas duas invenit: altera eſt, quod carent notitia artis: neque enim patrio ſermone artem ullam poeticam habent: nec exterorum ſcripta, quid ipſam recte explicarunt, legunt: ſed ex diſciplina ſuperioris ſæculi omnes poetantur. Itaque verſiculos interdum faciunt, carmen aliquod, aut poema recte non faciunt. Altera eſt, quod præceptores, præſertim Jeſuitæ, etſi quædam Latine componant, tamen religioni ſibi ducunt Luſitana lingua carmen pangere: in iiſque artificium omne exponere. Quaſi non ſacri ſcriptores domeſtica lingua verſus funderint: non Baſilius, non Gregorius Nazianzenus, non Paulinus, non Apollinaris, non ipſe Ignatius Loyola verſus vernacula lingua ſcripſerit. Ex quo exſiſtit, ut omnis artis expertes, quam nec vernacula, nec Latina lingua acceperunt, nihil apte commodeque excogitare poſſint, & fundere.*

VII. Sa ſeptieme lettre roule ſur l'art poëtique. Il avoue d'abord qu'il n'eſt point en état de porter un jugement convenable ſur les poëtes Portugais, à la lecture deſquels il n'a donné que très-peu de temps ; mais il ajoute qu'il ſe ſent porté à n'en pas faire grand cas, par la raiſon qu'ils ne reſſemblent en rien aux poëtes anciens, dont les ouvrages offrent cependant les chefs-d'œuvre de l'art. Deux choſes lui paroiſſent avoir éloigné les Portugais de la route véritable. Ils ne ſavent d'abord ce que c'eſt que poëtique ; ils n'ont aucun ouvrage qui en traite dans leur langue ; ils ne liſent point ce qu'on a écrit là-deſſus chez les autres peuples, & ils modélent toutes leurs productions ſur celles du dernier ſiecle : auſſi font-ils par fois quelques vers ; mais, pour une piéce & un poëme régulier, il n'en faut pas chercher chez eux. L'autre raiſon du défaut de bons poëtes en Portugal, c'eſt que les profeſſeurs, & ſur-tout les Jéſuites, font bien quelques compoſitions Latines, mais ne ſe permettroient point la moindre production poëtique en langue vulgaire, où les principes de l'art ſe trouveroient obſervés, & plus généralement connus. Comme ſi les écrivains ſacrés,

His præmiſſis declarat, bonum poetam duobus omnino indigere, ingenio, *&* judicio. *Quorum naturam exponens oſtendit, multa contra* bonum ingenium *pleroſque peccare, præſertim recentiores, quæ vitia* ineptum ingenium *vocari ſolent. Nam cum non animadverterent, ingenii partus, & ideas judicio temperari debere, quidquid ingenioſum ſibi videbatur probarunt : immo nec in ipſis veterum ſcriptis album ab atro ſecernere potuerunt. Hinc illæ fluxere ineptiſſimæ poeſios formæ, quæ præſertim à fine XVI. ſæculi in Europa obtinuerunt, & etiam nunc obtinent in Luſitania, & Hiſpania cetera. Hinc carmina illa, quæ* ſecurim, *quæ* ovum, *quæ* pyramidem, *quæ* hominem, *& ejus generis figuras exhibent. Hinc* lipogrammata, enigmata, equivoci, anagrammata, acroſtici, chronogrammata, echo, labyrinthi, verborum

les Baſile, les Gregoire de Naziance, les Paulin, les Apollinaire, & Ignace de Loyola lui-même, n'avoient point fait des vers dans leur langue naturelle. Qu'arrive-t-il de-là ? Que, n'ayant aucun ouvrage ni Latin ni Portugais, où ils puiſſent puiſer les connoiſſances de l'art, ils ne ſauroient imaginer ni produire rien de ſupportable.

Après cette obſervation préliminaire, notre Capucin dit que, pour être bon poëte, il faut réunir l'invention & le jugement. Il explique en quoi conſiſtent ces deux qualités de l'eſprit, & montre combien ſouvent on s'eſt fait une fauſſe idée de l'invention, ſur-tout parmi les modernes, en prenant des ſottiſes puériles pour des productions du génie. L'imagination & le feu des idées veulent être réglés par le jugement; l'oubli de cette vérité a fait applaudir à tout ce qui avoit le moindre air de nouveauté; & l'on n'a plus diſtingué, dans les anciens même, ce qui étoit bon de ce qui étoit mauvais. De-là ſont venus tous ces genres ſinguliers de poëſie, qui ont été en vogue en Europe, ſur-tout depuis la fin du ſeizieme ſiecle, & qui ſont encore en uſage en Portugal & en Eſpagne: de-là ces poëmes,

luſus, repetitio vocabuli *in ſingulis epigrammatis verſibus*, *&* *ejus generis alia, quæ elapſo ſæculo præcipua ingenii laude ferebantur. Quorum tametſi in antiquitate veſtigia ſe offerant, veluti in Ovidio, Theocrito, Tryphiodoro, aliis, immo in rhetorica Ariſtotelis, & ſecundo libro de oratore Ciceronis, qui quædam exempla adferunt; tamen non niſi poſtremis his ſæculis quaſi exquiſitus aliquis ingenii fetus habita fuere. Hinc etiam* equivoci *voces in Latinam linguam inductæ ſunt, cujus luculentus textis eſt Theſaurus, & Juglares, ceterique elogiorum* lapidarium *conditores: qui veterem inſcriptionum facilitatem, & majeſtatem tam ineptis argutiis depravarunt. Hæc aliaque, quæ adducit, & reprehendit, non nude proponit, ſed exemplis domeſticis, immo vero eruditione ſolida ornat, & confirmat.*

Porro

dont les vers plus ou moins longs repréſentent une hache, un œuf, une pyramide, un homme, ou telle autre figure; delà les lipogrammes, les énigmes, les équivoques, les anagrammes, les acroſtiches, les chronogrammes, les échos, les labyrinthes, les jeux de mots, les répétitions de la même expreſſion à chaque vers, & quantité d'autres eſpéces de ſemblables productions, qui paſſoient pour des efforts de génie dans le dernier ſiécle. On en trouve, il eſt vrai, quelques exemples dans l'antiquité, comme dans Ovide, dans Théocrite, dans Tryphiodore, &c. Il en eſt même queſtion dans la rhétorique d'Ariſtote & dans le ſecond livre du traité de l'orateur de Cicéron; mais c'étoit au dernier ſiécle qu'il étoit réſervé d'en faire l'objet de ſon admiration. Une des ſuites de ce mauvais goût a été d'introduire l'équivoque juſques dans la langue Latine. Le *Theſaurus*, Juglaris, & les autres faiſeurs d'éloges lapidairis, en offrent une preuve frappante dans la ſubſtitution qu'ils ont faite de ces ſottiſes, à la ſimplicité & à la majeſté des inſcriptions antiques. Notre Capucin ne ſe borne point, en parlant de ces défauts, à de ſimples allégations; il cite des exemples

Porro hæc vitia ex defectu judicii limati, ac rhetoricæ artis proficiſci, neminem inficiaturum eſſe contendit. Quod cum Luſitanis paradoxum omnino videri ſoleat, quippe qui exiſtimant rhetoricam artem non niſi in ſoluta oratione locum habere; primum ſingulatim ac ordine docet, ad conficiendum quodlibet poema vel drammaticum, *vel* narrativum *neceſſaria eſſe præcepta rhetoricæ. Deinde demonſtrat, ex hoc uno fonte naſci quod Hiſpani, ac Luſitani poetæ vix unquam decorum ſervent. Duo enim præſertim peccant: alterum, quod nulla habita ratione aut perſonarum, aut rerum, ſemper inveriſimile aliquid & incredibile fundunt, & dicunt: alterum quod id ipſum tam mirifico, & obſcuro dicendi genere declarant, ut omnino intelligi non poſſit. Quod adductis celebriorum locis conficit luculenter. Quibus omnibus opponit Virgilium, & Horatium, qui nihil non apte, non commode, non recte dicunt.*

pris dans les auteurs Portugais ; & la preuve qu'il donne par les faits, ſuppoſe beaucoup d'érudition.

On doit, ſelon lui, rapporter ces défauts, comme à leur cauſe principale, au manque de régle dans le jugement, & à l'ignorance des principes de la rhétorique. C'eſt une vérité qu'il ne croit pas que l'on puiſſe révoquer en doute ; mais, comme elle ne paſſeroit que pour un paradoxe en Portugal, où l'on croit que l'art de la parole n'eſt applicable qu'aux ouvrages écrits en proſe, il s'attache à prouver méthodiquement, & ſur tous les points, qu'il eſt impoſſible de faire un bon poëme, ſoit épique, ſoit dramatique, ſi l'on n'obſerve point les préceptes de la rhétorique. Il fait voir enſuite, d'une maniere démonſtrative, que c'eſt par le manque d'application de ces préceptes, que les poëtes Eſpagnols & Portugais péchent contre les convenances, & ne gardent point ce qu'on appelle le *decorum.* Ils ont en particulier deux défauts : ils n'ont aucun égard ni à la qualité des perſonnes, ni à la nature des circonſtances ; & ils attaquent la vraiſemblance, juſqu'à ſuppoſer des choſes qu'il eſt impoſſible de croire. Ils ajoutent, à ce premier défaut,

His in univerſum conſtitutis, ad ſingularia venit, in quibus non omnia abundanter pertractat: ſed, quæ magis utilia videntur, ut ineptias explodat, ac verum guſtum poeſeos excitet, ordine perſequitur. Itaque de ſingulis poeſeos generibus plurima ſcite ac erudite docet. Præſertim vero de Luſitano epigrammate, quem Soneto *vocant, utilia præcipit: ſalſeque videt ineptias Antonii Soareſii, quem vulgo* Chagas *nominant, Ludovici Camoenſii, aliorumque, qui præcipuam epigrammatis laudem apud noſtros tulerunt.*

Deinde de Latino epigrammate explicat: ubi poſteaquam Græcos extulit, quod præter ceteros naturam ipſam ſequantur, laudat Catullum *hoc nomine, quod ad Græcos quam proxime accedat: contra ea* Mar-

celui de s'exprimer d'une façon extraordinaire & ſi obſcure, qu'il n'eſt pas poſſible de les comprendre. Notre Capucin cite là-deſſus pluſieurs paſſages, & leur en oppoſe d'autres, tirés de Virgile & d'Horace, dans leſquels tout ſe trouve dit à propos, clairement & avec juſteſſe.

De ces obſervations générales, il deſcend à l'examen de chaque genre en particulier. Il n'entre point dans tous les détails ; mais il ne laiſſe rien échapper de ce qui peut lui fournir l'occaſion de tourner en ridicule le mauvais goût, & de ramener à celui de la bonne poéſie. Il parle donc, en homme inſtruit, des différens genres ; il donne ſur-tout les meilleurs avis ſur l'épigramme Portugaiſe, c'eſt-à-dire, ſur les ſonnets que compoſe cette nation, & il répand le ſel de la plaiſanterie la plus fine ſur Antoine Soarez, appellé vulgairement *Chagas*, ſur Louis Camoens, & ſur quelques autres, regardés par leurs compatriotes comme les modéles des épigrammatiſtes.

Il parle enſuite de l'épigramme Latine ; &, après avoir loué les Grecs, qui ſont ceux dont les écrivains ont le plus de naturel, il met Catulle au premier rang, place qu'il lui donne pour avoir été celui

tialem *vituperat, propterea quia ad acumina deflectit : idque, plaudente Mureto & Giraldo. Hinc ad alterum epigrammatis genus, nempe inſcriptiones, divertens, poſtquam præmiſit, neminem, qui germanæ eloquentiæ præcepta vel primoribus labris deguſtarit, dicendi formam* Theſauri, Juglaris, Maſſenii, Labbei, *aliorumque, qui lapidaria elogia ſcripſerunt, in pretio habere poſſe ; enarrat* argutiarum *hiſtoriam ; & rem ab alto ducens, exponit, corruptam ejuſmodi eloquentiam argenteo ſæculo incepiſſe opera Senecæ, Lucani, Martialis, aliorumque, qui provinciarum ineptias, & ampulloſum dicendi genus in urbem inportarunt. Sed multo pejus poſt Antonini Cæſaris tempora, in quibus conciſum illud, atque argutum dicendi genus magis magiſque obtinuit, idque uſque ad ſæculum XI. quo Latina lingua extincta eſt. Non tamen adeo depravatus erat Latinus ſermo ea ætate, immo & ignorantiæ ſæculis uſque ad XV., quantum poſt fuit. Verum labente ſextodecimo ſæculo omnino in Latium acumina & argutiæ, & adſectatæ verſuum diviſiones, & id genus alia inducta fuere : eaque vicino ſæculo tanto in pretio habita ſunt, quanta Auguſteo ævo elegans & emendatus ſermo non fuit. Quam vero id ſit ineptum, quamque non dico Au-*

qui a le plus approché de la ſimplicité Grecque. Il s'en faut bien que le jugement qu'il porte de Martial, ſoit auſſi avantageux ; & il le blâme hautement d'avoir introduit les pointes d'eſprit : en quoi le jugement de notre Capucin ſe trouve conforme avec celui de Muret & de Giraldi. Il paſſe enſuite à l'autre eſpéce d'épigrammes, connues ſous le nom d'inſcriptions. Il dit d'abord qu'il eſt impoſſible à tout homme qui aura le moindre goût, de faire cas du *Theſaurus*, de Juglaris, de Maſſenius, de Labbe, & de tant d'autres qui ont fait des éloges lapidaires. Il fait l'hiſtoire du goût pour les pointes ; &, remontant juſqu'à la ſource, il fixe les commencemens de la corruption des ouvrages d'eſprit au temps de Sénéque, de Lucain, de Martial, & de ceux qui, à leur exemple, apporterent à Rome le génie minutieux des provinces de l'empire, & le ſtyle emphatique La décadence du goût fut encore plus ſenſible après la mort d'Antonin ; ce fut alors que s'introduiſit le ſtyle hâché & hériſſé de pointes, dont l'uſage s'accrut juſqu'au ſixieme ſiecle, dans lequel la langue Latine parut s'éteindre. Ce ſiécle cependant, & les ſiecles d'ignorance qui le ſuivirent

guſti ævo, ſed primo, & ſecundo poſt Chriſtum natum omnibus, qui eloquentiæ laude florebant, inviſcum, vetera monumenta & inſcriptiones, quæ Romæ viſuntur, declarant: ut illa eſt in porticu Pantheon, in obeliſcis ab Auguſto, aliiſque imperatoribus erectis, in arcu triumphali Titi, in duplici columna Antonina, in columna Trajana; immo & in ipſis Severi, Galieni, Conſtantini monumentis triumphalibus: quorum inſcriptiones puritatem, facilitatem, brevitatem, atque majeſtatem quamdam auræa eloquentiæ ætate dignam præferunt. Quod adeo manifeſtum eſt, ut mirari ſubeat eſſe Luſitanos, qui eloquentiæ laude prædicari cupiant, qui libros elogiorum lapidarium omni argutiarum genere refertos lectoribus obtrudere non deſinant: quo ipſo ſeſe ludibrio exponunt doctiorum hominum.

juſqu'au quinzieme ſiécle, n'offrent point encore des exemples de corruption dans les écrits, qui ſoient comparables à celle qui infecta le ſeizieme ſiécle. Les pointes, les ſubtilités, la découpure affectée des vers, vinrent alors enlever à la langue Latine le peu de dignité qu'elle conſervoit encore ; & le ſiécle ſuivant accueillit ces défauts ridicules avec autant d'éloges que l'on en donnoit, du temps d'Auguſte, à l'élégance & à la correction du ſtyle. Les anciens monumens & les inſcriptions qui nous reſtent, & que l'on voit à Rome, prouvent à quel point ce nouveau genre eſt puérile & éloigné de la maniere de compoſer de tous ceux qui paſſoient pour éloquens, non-ſeulement au temps d'Auguſte, mais même dans les deux premiers ſiécles de l'ére chrétienne. On peut s'en convaincre, en liſant les inſcriptions du portique du Panthéon, des obeliſques élevées par Auguſte & par les autres empereurs, de l'arc triomphal de Titus, de la double colomne Antonine, de la colomne Trajane, & même des monumens de Severe, de Galien & de Conſtantin. Elles ſont pures, faciles, courtes & pleines d'une majeſté digne des plus beaux jours de l'éloquence. Toutes ces qualités s'y

Poſt hæc de reliquis generibus poematum breviter diſputat, ut eſt oda, elegia, ſatyra: quidque Luſitani in iis peccent aperte demonſtrat. Poſtremo de epopœia ſermonem facit. Ubi poſtquam narravit nonnullos Luſitanos, ut Lupum, Silveiram, Caſtrium, nihil eruditis auribus dignum fudiſſe; ad eos venit, qui felicioribus auſpiciis epopœiam aggreſſi ſunt: cujuſmodi ſunt Ludovicus Camoenſius, Antonius da Fonſeca Soares, *vulgo* frater Antonius das Chagas, Franciſcus Bothelo de Morais e Vaſconcellos. *Et quod ad primum ſpectat, contendit, Emanuelem Fariam Souſam, qui Camoenſium interpretandum ſibi ſumſit, acri judicio carere: non enim interpretem, ſed laudatorem agit: longeque illi præfert alterum interpretem, Ignatium Garcez Ferreira, qui in Italia majori & judicii &, eruditionis apparatu Camoenſium explanavit, nec ejus erroribus pepercit. Deinde cum fateatur, Camoenſium acre ingenium eſſe, & talem,*

ſont tellement remarquer, qu'on ne peut voir, ſans étonnement, ceux d'entre les Portugais qui aſpirent à la gloire de l'éloquence, ſemer de pointes & de ſubtilités les ouvrages qu'ils nous donnent en ce genre, & apprêter à rire aux gens inſtruits.

Il parle enſuite, en peu de mots, des autres genres de poéſie, de l'ode, de l'élégie, de la ſatyre; & il releve ouvertement les défauts des Portugais. Il vient enfin à l'épopée, &, paſſant rapidement ſur ceux des poëtes épiques Portugais qui n'ont rien écrit de digne d'être lu, tels que Lupus, Silveira, Caſtrius, il s'arrête à ceux qui ont acquis une certaine réputation. Tels ſont Louis Camoëns, Antoine da Fonſeca Soarez, plus connu ſous le nom de frere Antoine *das Chagas*, François Bothelo de Morais & Vaſconcellos. Quant au Camoëns, il prétend que ſon commentateur, *Emanuel Faria Souſa*, n'avoit point de jugement, & qu'il a plutôt fait un panégyrique qu'un commentaire; en quoi il lui préfére Ignace Garcez Ferreira, qui a commenté le Camoëns en Italie avec beaucoup de ſagacité & d'érudition, ſans déguiſement pour les défauts de cet auteur. Il recon-

qui, ſi ars acceſſiſſet, epopœiam pro rei dignitate tractare poſſet; docet nihil ei ſuffragari, quod ejus poema, quos Luſiadas *vocant, Hiſpane, Gallice, & Italice verſum fuerit: Hœc enim errores ipſos non tollunt. Hinc analyſim inſtituens dicti poematis, oſtendit, Camoenſium in multis, & graviſſimis erraſſe. Nam primo titulum ſeu inſcriptionem non ex Vaſco de Gama, quem ſibi heroa poſuit, ſed ex omnibus Luſitanis deſumſit. Deinde cum unam tantum actionem primariam ſibi proponere deberet, videlicet* profectionem Gamæ; *plures viros inluſtres proponit, ſeſeque eos canere velle ait: tametſi illi non niſi in epiſodiis ſint. Tertius error eſt, quod heroa deprimit interdum, nec ſervat decorum. Quartus eſt, quod digreſſiones intolerabiles, & minime neceſſarias admiſcet. Quintus eſt, quod ſinguli libri ſeu cantus in exclamationes deſinunt, quæ nihil ad rem faciunt. Sextus eſt, quod Ethnicorum Deos nullos judicio inducit, loquens Gentilium more. Poſtremus eſt, quod verſus languidiores plerumque fudit, obſcure loquitur, taleſque phraſes adducit, quæ explicationem non habent.*

noît du génie au Camoëns, & tout ce qu'il falloit pour compoſer un poëme qui répondît à la majeſté de l'épopée ; mais la connoiſſance de ſon art lui manquoit ; & les traductions qui ont été faites de ſa *Luſiade* en Eſpagnol, en François & en Italien, ne doivent point faire regarder ſon poëme comme parfait, puiſque ce ſuffrage des étrangers ne peut faire diſparoître les défauts qui s'y trouvent. Notre Capucin examine en effet la Luſiade, & releve le Camoëns ſur pluſieurs objets. Les Portugais, en général, lui ont d'abord fourni le titre de ſon ouvrage, qui devoit porter le nom de *Vaſco de Gama*, puiſqu'il l'avoit choiſi pour ſon héros. Il ne devoit enſuite ſe propoſer qu'une action principale à traiter, telle que l'expédition de Gama ; & il ſe propoſe de chanter pluſieurs perſonnes illuſtres : il dit poſitivement qu'il veut les célébrer, & il n'eſt queſtion d'elles que dans des épiſodes. Il ne préſente pas toujours ſon héros dans un point de vue avantageux, ce qui eſt contre les convenances, & tend à affoiblir l'intérêt. Il ſe livre à des digreſſions inſoutenables & peu néceſſaires : des déclamations auſſi inutiles terminent tous ſes chants ; les divinités du Paganiſme

Quod ad Chagas *ſpectat, plane demonſtrat, eum leges epopœiæ penitus ignorare, decorum negligere, ſerviliter interdum Virgilium imitari, fabulam nullam habere, pueriles deſcriptiones adfectare, verbiſque perſæpe uti, quæ ipſe, de iis interrogatus, explicare vix poſſet. Verbo dicam, nihil minus eſſe quam epopœiam, ut ut ab ſemidoctis nonnullis pro mirifico poeta habeatur. Idem de* Vaſconcello *judicium facit; qui tametſi in poemate ſuo* Alfonſo *Hiſpanice conſcripto multum plus judicii, quam Chagas, oſtendat, veruntamen ex nimio ſtudio imitandi Lucanum, errores omnes iſtius ſuos fecit, virtutes non fecit. Hiſtoriam enim, non poema, ſcribit: digreſſiones, & exclamationes nimis longas adfert: ſententias inveroſimiles: nec id ſolum, ſed etiam phyſicus, & aſtronomus cum quadam jactatione haberi cupit.*

figurent dans ſon poëme avec les objets de notre religion ; enfin ſa verſification eſt traînante, & ſa diction obſcure, au point qu'il eſt impoſſible de l'entendre en pluſieurs endroits.

Quant à ce qui regarde Chagas, notre Capucin démontre qu'il a entiérement ignoré les régles de l'épopée, & qu'il n'a obſervé nulle part le *decorum* ; s'il imite quelqûefois Virgile, c'eſt ſervilement ; il eſt ſans invention, affectant des deſcriptions puériles, & ſe ſervant de termes dont il auroit eu lui-même bien de la peine à dire la ſignification. Pour le dire en un mot, ſon ouvrage n'eſt rien moins qu'un poëme épique, quelques éloges que lui donnent les ignorans. On ne doit pas penſer plus avantageuſement de Vaſconcellos. Quoiqu'il montre plus de jugement que Chagas, dans ſon *Alfonſe*, écrit en Eſpagnol, il n'eſt qu'un mauvais ſinge de Lucain ; tous les défauts de ſon modéle, il les a ; les beautés, il ne les a point. On s'attend à un poëme, & l'on ne trouve qu'une gazette, que des digreſſions, de longues déclamations, & des idées dépouillées de toute vraiſemblance ; à quoi il faut ajouter une affectation outrée de vouloit paſſer pour aſtronome & pour phyſicien.

Deinde de dramate verba facit, nempe tragœdia, & comœdia. Ubi eos exagitat, qui Luſitanam linguam ad comœdiam aptam non eſſe putant. Ac primum concedit iis, Italam linguam Gallica, ceteriſque aptiorem eſſe ad poeſin, ob nervum, & harmoniam quamd.m, quæ in verſu præſertim hendecaſyllabo ſentitur. Verum contendit Luſitanam, & Hiſpanam ſecundum locum tenere, quod eoſdem nervos habeant; ac iiſdem numeris utantur. Hinc tragœdiæ, & comœdiæ leges enumerans declarat, Hiſpanos, ex quibus hauſerunt Luſitani [hi comœdias Luſitanas raro ſcribunt] in utramque peccare: vix enim umquam characteres imitantur, ſed incredibilia & inaudita adfectant, & perſonas confundunt. Et hoc loco flagitia etiam, quæ in ipſa ſcena ſe offerunt, etiam apud Italos, qui equos, & currus in proſcenium, & hujuſmodi ineptias producunt, ſevere reprehendit. Quibus adnotatis, lectores admonet, ut bonos poetas legant, quo facilius veteres intelligant qui ſine prædicta notitia intelligi non poſſunt.

Poſtremo

Notre Capucin parle enſuite du genre dramatique, c'eſt-à-dire, de la tragédie & de la comédie, &, à cette occaſion, ſoutient que c'eſt ſans fondement que l'on regarde la langue Portugaiſe comme n'étant point propre aux productions théâtrales. Il accorde à ceux qui le prétendent, la prééminence de la langue Italienne ſur la langue Françoiſe & ſur toutes les autres, relativement à la poëſie, prééminence qu'elle doit à une certaine force & à une certaine harmonie qui ſe fait ſentir particulierement dans ſes vers indécaſyllabes. Mais il penſe que les langues Eſpagnole & Portugaiſe viennent après elle, en ce qu'elles ont le même nerf & le même nombre. Il paſſe tout de ſuite à l'expoſition des régles qui doivent être obſervées dans la tragédie & dans la comédie, & dit nettement que les Eſpagnols, deſquels les Portugais empruntent les piéces, n'ayant point de comédies écrites en leur langue, n'obſervent aucune de ces régles. On ne trouve point chez eux de caracteres ni d'imitation de la nature; ils n'ont aucun égard à la qualité des perſonnes qu'ils introduiſent, & ils ne s'attachent qu'à controuver des événemens extraordinaires & même incroya-

Poſtremo loco artem quamdam poeticam adumbrat. Ea ejuſmodi eſt prima parte leges omnes generales poni debent, exempliſque corroborari. In altera parte primum de ſingulis poematis Luſitanis agendum eſt : in quibus, quæ Luſitanæ linguæ ſunt propria, exponenda ſunt. Quod cum legent, jubeat præceptor, ut de aliquo brevi poemate vernaculo judicium faciant, & id ipſum, quod judicarunt, ſcriptis conſignent, quo facilius memoriæ mandetur. In tertia parte de ſingulis Latinorum poematis, ut elegia, epigramma, idyllia, cetera, agendum eſt. Ubi de verſificatione, de idiotiſmis poetarum, de epithetis, & hujus generis aliis accuratiſſime tractandum. Quod ſi puer ingenium ad poeſim factum habeat, poteſt præceptor eumdem dextere exercere hac lege, ut primo Luſitana carmina componat, dein Latina : ſed brevia argumenta & facilia le-

bles. L'uſage où ils ſont d'introduire ſur la ſcéne des chevaux, des chars & d'autres objets ſemblables, leur eſt commun avec les Italiens, que notre Capucin blâme auſſi bien qu'eux à cet égard. Il finit ces remarques par avertir qu'il faut d'abord lire les bons poëtes, afin d'entendre plus facilement les anciens, dont l'intelligence dépend de cette connoiſſance préliminaire.

Il donne enfin l'eſquiſſe d'un art poëtique. Voici en quoi elle conſiſte. Il voudroit que l'ouvrage fût diviſé en trois parties. On donneroit, dans la premiere, toutes les régles générales, & on les appuyeroit ſur des exemples. On parleroit, dans la ſeconde, de toutes les eſpéces de poëmes ; l'on feroit connoître ceux auxquels la langue Portugaiſe eſt plus propre ; &, dans le même temps, le profeſſeur feroit porter à ſes éléves leur jugement ſur quelque piéce de poëſie Portugaiſe, non de vive voix, mais par écrit, pour que les connoiſſances qu'ils retireroient de leur travail, reſtaſſent mieux gravées dans leur mémoire. Il feroit queſtion, dans la troiſiéme partie, des genres de poëſie Latine, de l'élégie, de l'épigramme, de l'idylle, &c. ; l'on y expliqueroit les différentes beautés de la

genda ſunt, quæ faſtidium non creent. Quæ ſi præceptor ſedulo curarit, ſi errores notaverit, ſi auctores bonos legendos propoſuerit, brevi fortaſſe puer in aliquo numero erit poetarum.

VIII. Sequitur octava epiſtola, quæ hujus tomi poſtrema eſt, & logicæ *explicandæ omnino deſtinata. Principio illud ponit tamquam nulli diſputationi obnoxium, Luſitanos in bona philoſophia hoſpites eſſe. Quod ut facilius efficiat, argumenta percenſet, quæ in eorum ſcholis, & præſertim univerſitatibus ſtudiorum tradi ſolent. Primo anno explicant* univerſalia, *&* ſigna : *interdum vero adeo* univerſalibus *detinentur, ut annum integrum iis abſumant, & viginti ſupra tercentum folia in 4°. ut vocant, de hac una materia ſcribant. Anno ſecundo alteram partem* ſignorum *exponunt, & non nihil explicant de* materia prima, *&* cauſſis;

verſification ; l'on y feroit remarquer les tours particuliers aux poëtes, le choix & l'emploi des épithétes. S'il ſe rencontroit un éléve dont le génie parût tourné vers la poéſie, le profeſſeur pourroit le faire compoſer quelques morceaux, d'abord dans ſa langue, & enſuite en Latin ; mais il auroit l'attention de ne l'exercer que ſur des ſujets courts & faciles, pour ne point le rebuter. En ſuivant cette méthode, en faiſant remarquer à l'écolier où & en quoi il auroit manqué, en lui faiſant lire de bons auteurs, il y a beaucoup à parier qu'il ſe formeroit en peu de temps.

VIII. La huitieme lettre, qui eſt la derniere du premier volume, a pour objet la logique. Notre Capucin y avance d'abord, comme une choſe inconteſtable, que les Portugais ne ſavent en aucune maniere ce que c'eſt que Philoſophie ; &, pour le prouver, il fait paſſer ſous les yeux du lecteur les argumens qui ſont en uſage dans leurs écoles, & ſur-tout dans les univerſités. La premiere année de leurs cours de philoſophie, eſt employée à l'explication des univerſaux & des ſignes ; encore reſtent-ils quelquefois ſi longtemps ſur les univerſaux, que l'année eſt écoulée avant qu'ils aient épuiſé la ma-

quam phyſicam vocant. Tertio anno traduntur adoleſcentibus intellectiones, notitiæ, & topica : *cui addunt, ſi tempus ſuppetit, aliquid de* ente in univerſum. *Ex his ſex tractatibus theſes aliquas deſumunt, certaque die defendunt, quo ipſo gradum* bacalaurei *obtinent. Quarto autem anno de* generatione & corruptione, & *de* anima *generatim agitur. Tamdem theſes gregatim defendunt, quæ ejuſmodi ſunt, ut interdum aliquis defendens nullum opponentem habeat. Poſtremo alterum examen ſubeunt in iiſdem argumentis, quem* licentiatum *vocant. En philoſophus Luſitanus omnibus numeris abſolutus. Hæc quam inepta ſit docendi ratio, quamque inepta philoſophia res ipſa declarat. Nam cum philoſophia id boni adferat, ut mentem omni præjudicata ſententia liberet, acuatque quo facilius verum inveniat; tamen adoleſcentes noſtri tam multis, tamque ineptis, & ſputatilicis præjudiciis inquinati evadunt, ut vix umquam recte intelligere, & ratiocinari queant. Hinc exterorum ſtudia intolerenda ſuperbia contemnunt, & reprehendunt. Hinc Carteſium, Gaſſendum, Newtonum, Galilæum, ceteroſque philoſophiæ coryphæos non ſecus ac nugatores exſibilant : hereticoſque, & , ſi ſuperis placet, atheos nominant : cum tamen*

tiere ſur laquelle ils écrivent quelquefois plus de trois cent vingt feuilles in-4°. L'année ſuivante, ils étudient une partie des ſignes; on leur dit quelque choſe de la matiere premiere & des cauſes; & voilà ce qu'ils appellent la phyſique. Dans la troiſieme année, on leur parle des idées, de nos connoiſſances & des moyens d'argumenter; &, s'il en reſte le temps, on leur dit quelque choſe de l'être en général. Ils prennent enſuite quelques théſes dans ces ſix traités, & les ſoutiennent le jour même qu'ils ſont reçus bacheliers. La quatrieme année, on leur explique ce qui regarde la génération, la corruption & l'ame en général. Alors ils ſoutiennent des théſes ſur toute ſorte de ſujets; mais la choſe ſe paſſe de maniere que le ſoutenant n'a ſouvent perſonne à qui répondre. Ils ſubiſſent enfin un autre examen ſur les mêmes queſtions, que l'on appelle l'examen de la licence; &, cet examen ſubi, l'on eſt un philoſophe Portugais accompli. Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette maniere d'enſeigner, ſi ce n'eſt cette philoſophie même que l'on enſeigne? La deſtruction des préjugés qui captivent l'entendement, & l'augmentation de cette pénétration néceſſaire pour découvrir la

eos non viderint, nedum legerint, ſi Carteſium exipias, qui ab iis, qui monſtra eruditionis ſunt, oſcitanter lectus fuit. Hæc noſter teſtis oculatus narrat, non ſine ſale & facetiis, gloriamque graviſſimorum hominum, quos ſupra memoravimus, ab omni maledicto defendit.

Hæc igitur ut emendet Capuccinus, nullam expeditiorem viam excogitari poſſe exiſtimat, quam adoleſcentibus ante oculos ponere hiſtoriam philoſophiæ, antequam in

vérité, ſont les fruits qu'on ſe propoſe de recueillir, en s'appliquant à la philoſophie. On ne retire de cette étude, en Portugal, qu'un amas de préjugés ſi abſurdes & ſi dignes de mépris; qu'il eſt preſque impoſſible qu'une tête qui en eſt remplie, puiſſe jamais bien concevoir ni bien raiſonner. Auſſi les docteurs Portugais ne tiennent-ils aucun compte de Deſcartes, de Gaſſendi, de Newton, de Galilée & de ces autres flambeaux de la philoſophie, qu'ils traitent hardiment de diſeurs de riens; ils ne leur épargnent pas même la qualification d'hérétiques; & c'eſt une eſpéce de miracle qu'ils n'aſſurent point que ce ſont autant d'athées. Ils n'ont cependant jamais vu leurs ouvrages, bien loin de les avoir lus, ſi l'on en excepte ceux de Deſcartes, dont la lecture excite les baillemens de ces prodiges de ſcience. Notre Capucin parle de ces faits comme témoin oculaire; & la maniere dont il tourne en ridicule les détracteurs de ces grands hommes, eſt bien faite pour les venger & pour opérer leur juſtification.

Le moyen qui lui paroît le plus propre pour mettre la réforme dans cette maniere vicieuſe d'étudier, conſiſte à donner aux jeunes gens l'hiſtoire de la philoſophie,

eam ſe immergant. Itaque rem ab ovo ducens hiſtoriam philoſophiæ Græcæ breviter texit : atque de ſecta Italica, & Ionica breviter ille quidem, ſed diligenter diſputat. Deinde, quid Romani fecerint, quid Arabes, quid ſcholaſtici, quid mathematici ſæculo decimo ſexto, quidque ſuperiori ſæculo illi, quos ante nominavimus; quantumque ad emendationem philoſophiæ, regiæ illæ academiæ contulerint, atque ut hoc ſæculo etiam apud religioſos in Italia, & Gallia inveterarit, aperte exponit.

Hinc ad logicam veniens declarat, philoſophiam eſſe, rem per cauſſas cognoſcere. *Cum autem homines dum rerum cauſſas inveſtigant, ſepiſſime fallantur; præterea in ipſis etiam ratiocinationibus, quibus nos cogere volunt, errores ſe offerant; coacti fuere homines hæc omnia odorari atque noſſe, ne in ea ita facile incurrerent. Hæc primum caſu & ſine ulla arte præcepta inventa ſunt: poſt ab Zenone Eleate, & multo melius ab Speuſippo, & Ariſtotele in ordinem, atque artem fuere redacta. Hanc logicam ſeu dia-*

avant qu'ils s'attachent à en pénétrer les myſteres. Il remonte lui-même juſqu'à ſon berceau, fait l'hiſtoire de cette ſcience chez les Grecs, & parle d'une maniere conciſe, mais exacte, des ſectes Ionique & Italique. Il expoſe enſuite les ſuccès différens qui ont payé les efforts des Romains, des Arabes, des ſcholaſtiques; ce que les mathématiciens du ſeizieme ſiécle ont fait pour l'avancement de la philoſophie, ainſi que, dans le ſiécle dernier, les grands hommes que nous venons de nommer, & le jour qu'ont répandu ſur ſes ténébres les académies; tandis que, dans ce ſiécle même, elle eſt encore dans un engourdiſſement léthargique chez les moines de France & d'Italie.

Il paſſe à la logique, & dit que la philoſophie conſiſte à connoître les choſes par les cauſes. Mais, comme la recherche des cauſes eſt ſujette à beaucoup d'erreurs qui ſe gliſſent juſques dans les raiſonnemens dont on ſe ſert, il étoit indiſpenſable de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'examiner ſcrupuleuſement la convenance des idées employées pour ſéparer le vrai du faux. Cela s'eſt fait d'abord par hazard & ſans principes certains. Enſuite on a recueilli les obſervations, & l'on en a com-

lecticam nominarunt, quæ nihil aliud eſt, quam diſciplina quæ docet recte intelligere & judicare, & ex vero judicio argumentando colligere. Ex quo conſequitur, eam logicam eſſe anteponendam, quæ breviter id doceat: eam vitandam, quæ ad idem ſcopum obtinendum, vel nullo modo, vel longis ambagibus ducit.

Atque hinc, quid de logica ſcholaſticorum judicare oporteat, facile conſtat: quilibet enim non hebes vel ex ipſa præceptorum cognitione nullo negotio intelligit eam ad recte intelligendum & judicandum aptam non eſſe. Proœmalia *enim tam ſunt inepta & inutilia, ut nihil magis.* Signa *nihil aliud utilitatis habent, quam oſtendere, verba eſſe ſigna rerum, & perceptionum: litteras vero, verborum, perceptionum, & rerum: idque non natura ſua, ſed ex hominum voluntate. Multa alia utilia doceri poſſunt de ſignis, ſed hæc in ſcholaſticorum libris non occurrunt. Idem judicium faciendum de centone illo* univerſalium, *quæ nihil aliud utilitatis habent, quam oſtendere, quale ſit prædicatum univerſale, quale particulare: at id una pagina totum explicari poteſt.*

poſé un corps de ſcience. Zenon d'Elée poſa la premiere pierre de l'édifice, dont Speuſippe & Ariſtote améliorerent la forme. L'on donna le nom de logique ou de dialectique à cette ſcience, qui n'eſt autre choſe que l'art de bien concevoir, de bien juger, & de tirer une conſéquence juſte. D'où il ſuit que l'on doit préférer le traité de logique qui eſt le plus court, & rejetter tous ceux qui ne menent au but deſiré que par de longs détours.

On voit par-là ce que l'on doit penſer de la logique des ſcholaſtiques ; & il ne faut pas avoir de grandes lumieres pour ſentir qu'elle n'eſt aucunement propre à former la conception ni à régler le jugement. Tous les avant-propos en ſont puériles & d'une inutilité plus grande qu'on ne peut dire. On n'apprend des ſignes rien autre choſe, ſinon que les mots ſont les ſignes des choſes & des idées ; que les lettres le ſont des mots, des idées & des choſes, & cela par une ſuite de la convention, les mots & les lettres n'ayant en ſoi aucune valeur repréſentative déterminée. Il y auroit beaucoup de remarques utiles à faire ſur les ſignes ; mais ces remarques ne ſe trouvent point dans les livres des ſcholaſtiques On en peut dire autant de

Quod idem de enunciatione *judicandum eſt, ubi utiliora prætereuntur, & de* poſſibili *multa & inepta, & obſcura, & nullo modo intelligibilia diſputantur: nimirum, an actus verus mutari poſſit in falſum, & ejuſmodi ſexcenta, quæ ex hoc fonte naſcuntur, quod certe ſibi perſuadent, talem notionem ſatis temporis in animo durare.*

Sequitur ars ſyllogiſtica *eorum, quæ talis eſt, ut ſi quis male ratiocinari velit, nihil aliud legere debeat. Quis enim umquam ſcholaſticorum dum aliquid vel in theologia, vel jure, vel etiam in rebus politicis, & domeſticis ſerio ſcripſit, & diſputavit, ex artis ſuæ regulis id fecit? Quis non potius ingenii celeritate, atque exercitatione argumentum, quo id ipſum effecturus erat, ſine ulla arte invenit? Adde ſyllogiſticam artem non viam ſternere, qua ideas alias & alias perſpicuas & certas adquiramus, recteque judi-*

tout le galimathias des univerſaux, qui n'a d'autre utilité que de faire connoître ſi une propoſition eſt particuliere ou générale, connoiſſance qui peut être donnée dans une page. La partie de la logique, appellée énonciation, eſt dans le même cas; on n'y dit rien d'utile, mais, en récompenſe, on y trouve ſur le *poſſible* beaucoup de choſes abſurdes, obſcures & abſolument inintelligibles; on y examine, par exemple, ſi un acte vrai peut devenir un acte faux, & cent autres queſtions de cette nature, qui ne ſont agitées en auſſi grand nombre, que par la conviction forcée qu'ont ceux qui les agitent; qu'aucune de ces choſes ne mérite une longue attention.

Leur logique n'eſt donc propre qu'à faire mal raiſonner ceux qui en ſuivent les erremens. En effet, quel eſt l'homme parmi les ſcholaſtiques même, qui, ayant à diſcuter & à écrire quelque choſe ſur la théologie, le droit, la politique ou la conduite de la vie, s'amuſe à recourir à la marche ſyllogiſtique? N'eſt-ce point la pénétration d'eſprit & l'habitude de raiſonner qui fourniſſent les moyens les plus propres à établir ce que l'on veut prouver? Ajoutez à cela que la logique

cemus ; ſed perceptiones ipſas, quas habemus, veras, an falſas ? Recte componere docere tantum. At philoſophi eſt novas & perſpicuas cognitiones comparare : nam ex iis, quas habet, colligere, id ſine ulla arte atque ſtudio tam docti, quam indocti faciunt. Immo & ipſi dementes ſine ullis præceptis recte ratiocinantur : illud autem peccant, quod falſa judicia formant, v. g. ſe eſſe reges : at ex his, quæ per errorem judicarunt, natura duce, atque omni arte remota, germanas concluſiones deducunt : nempe, ſe & coli, & obſervari, & regio ſatellitio comitari volunt. Quare unica ars eſt, ideas ordine ponere : quo poſito, conveniant, nec ne, ſine exquiſita illa arte homines intelligunt. Quid ? quod nec ad ſophiſmata detegenda, quod ſcholaſtici frequenter crepant, idonea eſt ars ſyllogiſtica. Nam primum ſi ideas, quibus conſtat ſophiſma, alias ab aliis ſeparamus, conveniant an aliter, facillime cognoſcimus. Deinde in ipſum faciunt ſcholaſtici, cum propoſitiones vel dubias, vel obſcuras diſtingunt : *non enim eas ad ſyllogiſmorum modos revocant, ſed ſejungunt inter ſe, & ſint vere, an aliter dijudicant. Ex quo efficitur, nec eos ſibi conſtare : quippe qui artem ſuam ad cœlum uſque extollentes, tamen ſine ullo ſyllogiſmo, non ſecus*

ac

ne ſert ni à augmenter le nombre des idées claires & certaines que nous pouvons avoir, ni à nous faire bien juger : tout ſon uſage ſe borne à donner une certaine forme à celles que nous avons, ſoit vraies ſoit fauſſes. C'eſt pourtant dans l'acquiſition de notions nouvelles & claires que conſiſte l'objet de la philoſophie ; car, pour ce qui eſt de conclure, ignorant ou ſavant, on le fait tout naturellement. Les foux même tirent des conſéquences juſtes ſans aucuns préceptes de logique. S'ils ſe trompent, c'eſt en ce qu'ils partent d'un faux principe, comme, par exemple, lorſqu'ils s'imaginent être Rois ; mais, ce principe accordé, comme ils ſe l'accordent, on les voit ſans art, & tout naturellement, conclure convenablement, vouloir qu'on leur faſſe la cour, qu'on ait des égards pour eux, & qu'une garde ſoit à leurs côtés. L'art ne conſiſte donc qu'à mettre les idées dans un certain ordre ; cela eſt-il fait ? On voit d'un coup d'œil, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à ſes préceptes, ſi ces idées s'accordent ou ne s'accordent pas entr'elles. La logique enfin ne ſert pas même à découvrir les ſophiſmes, quoique les ſcholaſtiques faſſent ſonner bien haut cet avantage. Dequoi eſt-il

ac alii, ſophiſmata expendunt, & labefactant. Poſtremo quia ſcholaſticorum leges tantum in ſyllogiſmis ſimplicibus locum habent: nam in illis valde complexis, qui plurimis incidentibus, quique terminis obliquis *conſtant, etſi propoſitiones alias & alias exponendo, idque longo circuitu, regulæ locum habere poſſint, tamen in ipſa celeritate diſputandi locum non habent: non enim, qui alios oppugnant, aut ab iis ſe defendunt, eos ad infinitas ſyllogiſticæ regulas ictu oculi exigunt, & expendunt; ſed veri, an falſi ſint, ex aſſiduo diſputandi uſu illico percipiunt. Cumque pleræque omnes ratiocinationes, quibus in rebus aut litterariis, aut domeſticis aliquid conficimus, ſint ſyllogiſmi complexi; manifeſtum eſt ad aliquid recte concludendum nos prædictis figuris non indigere.*

queſtion, ſi ce n'eſt de prendre à part chacune des idées dont le ſophiſme ſe trouve compoſé ? Ne voit-on pas, par ce moyen, ſi ces idées ont ou n'ont pas la convenance néceſſaire ? Que font de plus les ſcholaſtiques, lorſqu'ils diſtinguent les propoſitions douteuſes ou obſcures ? Ils ne ramenent point chacune de ces propoſitions à la forme ſyllogiſtique ; mais ils ſe contentent de les ſéparer, & de voir ſi elles ſont vraies ou non. Surquoi l'on peut dire qu'ils ne ſont point d'accord avec eux-mêmes, puiſqu'ils élevent leur art juſqu'aux cieux, & n'en font cependant aucun uſage, lorſqu'il s'agit de détruire un ſophiſme ; c'eſt ſans uſer d'aucuns ſyllogiſmes, qu'ils y procédent ; & ils n'y mettent pas plus de fineſſe que ceux qui ne connoiſſent pas même de nom la logique. Les régles des ſcholaſtiques ne ſont enfin applicables que dans les ſyllogiſmes ſimples ; car, dans les ſyllogiſmes complexes, & qui ſont compoſés de pluſieurs membres & de termes indirects, quoique l'on pût à la rigueur faire uſage des principes, en expoſant une propoſition, puis une autre, & uſant de longs détours, la promptitude de la diſpute ne le permet en aucune maniere. On ne voit

Mitto inutilitatem, & faſtidium. Quæ enim paucis verbis quotidiano ſermone dicere poſſemus, ea, ſi ad ſyllogiſmos reducuntur, longiſſimam orationem faciunt, & moleſtam: quod Capuccinus perſpicuis exemplis demonſtrat. Concludendum eſt igitur: etſi in omni oratione, qua aliquid efficimus & perſuademus, ſyllogiſtica forma vel aperte, vel obſcure contineatur; tamen ineptum eſt judicare, ſine diſtincta artis ſyllogiſticæ notitia neminem recte ratiocinari poſſe. Quod, exemplo ſane luculento, efficit ille. Po-

point en effet que ceux qui ſoutiennent ou qui attaquent une propoſition, puiſſent dans l'inſtant, &, pour ainſi dire, d'un clin d'œil, voir ſi tous les termes en cadrent avec les régles de la dialectique, dont le nombre eſt preſqu'infini : le jugement ſeul dont l'exercice a rendu plus promptes les opérations, ſert à diſtinguer dans le moment le vrai du faux, & ſe tient lieu de logique. Or, ſi tous les raiſonnemens que nous faiſons, tant en fait de littérature, que dans le maniement de nos affaires domeſtiques, offrent des ſyllogiſmes compoſés, il eſt évident que nous n'avons pas beſoin des formes ſcholaſtiques pour tirer des conſéquences convenables.

Je ne parlerai point, dit notre Capucin, de l'inutilité de ces formes & du dégoût qu'elles entraînent avec elles. Surquoi il prouve ſans replique, par des exemples, qu'en s'aſtreignant à la marche ſyllogiſtique, ce qui auroit pu être dit en quatre mots à la maniere ordinaire, devient d'une prolixité inſupportable : d'où il faut conclure qu'encore que la contexture du ſyllogiſme exiſte, ſoit ſenſiblement, ſoit d'une façon enveloppée, dans tous nos diſcours, il eſt cependant ridi-

teſt tamen ſyllogiſmus interdum utilis eſſe, ſi cum iis res erit, qui ſyllogiſmis recte uti ſciant, ut compendium diſputandi faciant, nec in declamationem evadant : ſed adhibendus eſt modus ne in pueriles ineptias excurramus. Illud autem ſibi perſuadere, ſyllogiſticam incredibile aliquid & exquiſitum eſſe, quod Ariſtoteles eam invenerit, quod majores noſtri probarint, laudibuſque extulerint; atque ex hac præjudicata opinione ita Ariſtoteli adhærere, ejuſque verba amplecti, & interpretari, ut ne latam quidem unguem ab eo diſcedere fas ſit; id quidem non eſt aliis recte ratiocinandi viam ſternere; ſed mentem animi hebetare ne umquam recte judicare, & colligere poſſit. Non enim Ariſtoteles, aut ullus auctor, ſed ratio ipſa eſt conſulenda: & qui talia præcepta tradit, quorum adjumento in omni vitæ parte recte judicemus, & colligamus, is vere logicus & eſt, & dicendus eſſe videtur. Hæc aliaque Capuccinus acerrimo ingenio exponit, & eruditione non vulgari confirmat.

cule de croire que l'on ne peut bien raiſonner, ſi l'on ne connoît point les régles de la dialectique. Les exemples qu'il donne du contraire, ſont frappans. La forme reçue dans l'école, peut cependant avoir quelquefois ſon utilité, ſi l'on diſpute avec des gens qui ſachent s'en ſervir ſans en abuſer ; la diſcuſſion devient moins longue, & l'on évite de ſe perdre dans de vaines déclamations. Mais il ne faut pas pour cela regarder la dialectique comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, parce que l'invention en eſt due à Ariſtote & parce que nos peres l'ont approuvée, & lui ont donné les plus grands éloges ; auſſi peu faut-il partir de ce préjugé pour s'attacher tellement à Ariſtote, que l'on regarde comme un crime de s'écarter le moins du monde de ſon opinion, & de ne point jurer par ſes paroles. Inſpirer à des éléves une pareille maniere de penſer, ce n'eſt point les former à bien raiſonner, mais leur émouſſer l'eſprit au point de leur gâter le jugement pour toujours ; car ce n'eſt ni à Ariſtote, ni à quelque auteur que ce ſoit, qu'il faut croire, mais à la raiſon. Des préceptes tels qu'ils nous ſervent à juger ſainement, & à raiſonner conſéquemment dans toutes les circonſtances

His ita conſtitutis, germanæ ſe logicæ epitome adumbrare pollicetur, ſi illud primum monuerit, ſe talem lectorem cupere, qui nihil de logica audierit, vel omnino nihil recordetur, modo mentem ab anticipatis iſtis & rudioribus opinionibus liberam habeat. Talis autem eſt logicæ adumbratio.

Homines talem à Deo mentem habuerunt; quæ apta eſſet ut omnia rectè, & perſpicue intelligeret. At primi hominis peccatum tot inter alia, hoc damni adtulit proli ſuæ, ut errori obnoxia eſſet: adeo ut & obſcurius parente cognoſcamus, & multo facilius decipiamur. At cum mens noſtra ad cognoſcendum verum condita fuerit, naturali quadam inclinatione & pondere ad veritatem ipſam fertur: ut ſi veritas ei perſpicua objiciatur, prorſus fieri non poſſit, quin eam cognoſcat. Verum cum altera pœna peccati ſint animi adfectus, qui difficulter menti obtemperant, immo vero mentem veluti invitam ad voluptates corporeas trahunt, &

de la vie, voilà la véritable logique; & celui-là ſeul qui donne ces préceptes, mérite le nom de logicien. Notre Capucin fait encore quelques obſervations; & tout ce qu'il dit pour ſoutenir ce qu'il avance, eſt plein de ſens & d'érudition.

Il s'engage enſuite à donner un abrégé de bonne logique; mais il veut que celui qui s'en ſervira, n'ait aucune connoiſſance de celle de l'école, ou du moins qu'il mette en oubli tout ce qu'il y aura vu, & qu'il ſe dépouille des préjugés groſſiers dont elle fourmille. Voici l'eſquiſſe de dialectique qu'il donne.

Nous avons reçu de Dieu un eſprit propre à concevoir tout avec juſteſſe & clarté; mais, entr'autres malheurs que nous a cauſé le péché de notre premier pere, nous devons compter celui d'être devenus ſujets à l'erreur; nos connoiſſances ſont plus obſcures, & nos mépriſes plus fréquentes. Mais, comme notre ame avoit été créée pour connoître la vérité, elle eſt encore entraînée, par un mouvement qui lui eſt naturel, vers cette même vérité; de ſorte qu'elle l'embraſſe inévitablement, dès qu'elle la voit clairement. La concupiſcence, autre ſuite du péché, eſt encore une ſource d'erreurs pour nous.

à veritate contemplanda deducunt, efficitur ut animus noſter vix aut ne vix quidem ad veritatem oculos retorqueat : proinde fallatur. Hæc omnis erroris, atque omnis falſi eſt origo judicii. Quod ſi mens noſtra ab ideis, atque phantaſia non adeo vehementer agitaretur, perſpicue res ut in ſe ſunt cognoſceret, & ſine ullo errore judicaret. Verum cum tot occurrant in hac vita cauſſæ deceptionis, quæ nos omni ex parte invadunt; minime mirum eſt, ſi homines male judicant, & male judicanda multo deterius ſe gerant. Quare unica hæc medicina graviſſimo & inveterato malo eſt adhibenda, errorum cauſſas cognoſcere, & removere : ut mens noſtra tot hoſtibus libera, recte proinde intelligat, & dijudicet. Sed vero ut efficiamus, neceſſarium eſt noſſe quo modo animus cognoſcit, & quibus adjumentis id ipſum declaret.

Omnino autem certum eſt animum noſtrum nullam natura ſua perceptionem habere, ſed omnia uſu atque tempore adquirere. Id

Bien loin que la raiſon ait ſur elle un empire abſolu, elle entraîne la raiſon vers les plaiſirs des ſens, détourne l'ame de la contemplation, & nous permet à peine de tourner nos regards vers la vérité. Voilà l'origine de toutes nos illuſions & de tous nos faux jugemens. Si les idées & l'imagination avoient moins d'influence ſur notre ame, elle verroit les choſes telles qu'elles ſont, & jugeroit ſainement; Mais tant de ſujets d'erreurs nous environnent de toutes parts dans le cours de la vie, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les hommes portent de faux jugemens, &, ce qui en eſt une ſuite, s'ils ſe conduiſent encore plus mal qu'ils ne jugent. Le ſeul reméde contre un mal auſſi grave & auſſi invétéré, conſiſte à connoître les cauſes qui nous induiſent en erreur, & à les écarter, afin que notre ame, délivrée des ennemis qui l'aſſiégent, puiſſe concevoir & juger d'une maniere convenable. Pour y parvenir, il faut s'aſſurer d'abord des moyens par leſquels notre ame conçoit, & de ceux qu'elle employe pour exprimer ſes conceptions.

Il eſt d'abord très-certain que notre ame n'a par elle-même aucune idée, & qu'elle les acquiert toutes par l'uſage &

exemplo infantis plane conficitur, qui nullam rerum, quas non ſenſibus accepit, ideam habet: nec niſi ea cognoſcit, & nominat, quæ aſſiduo audiendi uſu accepit. Non enim qui ideas quaſdam innatas *ſomniant, & obtrudunt, aliquam adducent, quæ ex iis, quæ ſenſuum ope puer accepit, elici non poſſit. Omnia itaque ex ſenſibus, & ideis materialibus duci debent. Illud intereſt, quod aliquæ ideæ per unum ſenſum tantum ingrediuntur, ut idea* ſoliditatis: *aliæ per duos, ut* figura: *aliæ ex ſenſilibus ideis meditatione deducuntur; ut* perceptio, & voluntas, *aliaque. Ad hæc ceteræ nullo negotio revocantur.*

Jam vero mirificam habet facultatem mens noſtra ideas adquirendi, ex aliarum cum aliis ideis comparatione: ſed hæ omnes ad tres claſſes reduci poſſunt, ideam ſubſtantiæ, modi, relationis. *Idea ſubſtantiæ eſt obſcuriſſima; idea autem ſingularum ſubſtantiarum ex ideis adjunctorum omnium componitur: v. g. ſi ideam* cryſtallini, duriſſimi & *conjungimus cum idea illa obſcura, quam putamus hæc omnia ſuſtinere, facimus ideam complexam ſubſtantiæ. Ex*

ſucceſſivement. On le voit dans les enfans qui n'ont point d'idée des choſes dont leurs ſens n'ont pas été affectés, & qui ne connoiſſent & ne nomment que les objets qu'ils ſont accoutumés à entendre nommer. Ceux qui ſoutiennent la chimére des idées innées, n'en peuvent point citer dont on ne puiſſe trouver l'origine dans nos ſenſations. Tout part donc des ſens & des idées matérielles. La différence qu'il y a entre nos idées, c'eſt que les unes nous viennent par un ſeul ſens ; telle eſt l'idée de la ſolidité : d'autres par deux ; telle eſt l'idée de la forme : d'autres, au moyen de la réflexion, ſe forment des idées ſenſibles ; telle eſt l'idée de la perception, de la volonté, &c. Tout le reſte ſe ramene là ſans beaucoup de peine.

Notre ame eſt douée d'une faculté admirable qui ſe fait ſentir dans l'acquiſition que nous faiſons de nouvelles idées par la comparaiſon de pluſieurs idées ; mais toutes ces idées ſe peuvent ranger ſous trois claſſes ; idée de ſubſtance, idée de modification, idée de rapport. L'idée de ſubſtance eſt très-obſcure ; quant à celle des ſubſtances particulieres, elle ſe forme des idées de toutes les parties qui entrent dans leur compoſition : par exemple, ſi nous

quo conſequitur, tam claram nos habere ideam corporis, *quam* ſpiritus. *Modi ſeu accidentia ſubſtantiæ vel ſunt ſimplices, ut* decem, duodecim; *vel complexi ex aliis modis, ut idea* pulchritudinis, amicitiæ, *&c. Hæ ideæ plerumque uſu hominum comparantur, poſſunt tamen meditatione comparari. Porro* relatio *eſt idea, quam elicio dum unum cum alio comparo: v. g. ſi Petrum ad uxorem refero, facio ideam* mariti, *quæ eſt relativa. Hæ ideæ plerumque clariores ſunt, quam ideæ rerum, ex quibus relatio naſcitur: clarius enim intelligo quid ſit* maritus, *quam quid ſit* Petrus. *Relationes itaque ex ideis ſimplicibus componuntur, quod ipſum longiorem explicationem requirit.*

Hinc facile conſtat, ideas omnes vel eſſe

joignons l'idée de la tranſparence & de la dureté qui ſe trouve dans le cryſtal, à l'idée obſcure de ce que nous croyons néceſſaire à tous les êtres pour exiſter, nous nous formons une idée complexe de la ſubſtance. D'où il ſuit que l'idée que nous avons des corps, eſt auſſi claire que celle que nous avons de l'eſprit. Les modes ou accidens de la ſubſtance ſont ou ſimples comme l'idée de la modification numérique *dix*, *douze*, ou compoſés d'autres modes comme l'idée de *la beauté*, de *l'amitié*, &c. Ces idées viennent par la fréquentation des autres hommes ; on peut cependant s'élever juſqu'à elles par la réflexion. Le rapport eſt une idée qui ſe forme de la comparaiſon d'un être avec un autre : par exemple, ſi j'enviſage *Pierre* en ſongeant à *ſa femme*, j'acquiers l'idée de *mari*, qui eſt une idée relative. Ces idées ſont pour l'ordinaire plus claires que celles des ſujets qui ont ſervi à ſe les former. Je conçois en effet beaucoup mieux ce que c'eſt que la qualité de mari, que je ne conçois ce que c'eſt que Pierre. Les idées de rapport ſont donc compoſées d'idées ſimples ; ce qui demande à être développé plus au long.

On voit, par ce qui vient d'être dit,

ſimplices, vel compoſitas; adventitias, vel factitias. Hæ iterum in claras, & confuſas; adæquatas, & inadæquatas; veras, & chimericas; ſingulares, vel particulares partiri ſolent. Harum vero celeberrimæ ſunt univerſales, quas animus facit dum res contemplatur, quæ ſimile aliquid habent, omiſſis iis, in quibus ſimiles non ſunt: v. g. ſunt aliquæ triangulorum claſſes: at ſi mens conſiderat omnes in hoc ſimlies eſſe, quod tres angulos habeant, elicit ideam univerſalem trianguli. *Hæ ideæ quinque nominibus à logicis diſtingui ſolent; quorum ſignificata noſſe ſat eſt. Nam, quæ hiſce nominibus diſputare ſolent logici vulgares, & inutilia ſunt, & falſa: & ex hoc fonte proficiſcitur, quod ſibi perſuadent, ſeſe rerum eſſentias cognitas habere: quod falſum eſt.*

Ideas autem nos per voces declarare ſolemus, & cum aliis communicare: quod non natura ſua habent voce, ſed ab hominum voluntate. Quoniam autem fieri non poterat ut res omnes ſingulis nominibus diſtingueremus,

que toutes les idées ſont ſimples ou compoſées d'acquiſition ou de formation. On les diviſe enſuite en claires & en confuſes, en entieres ou partielles, en vraies & en chimériques, & en particulieres ou ſpéciales. Les plus remarquables ſont les univerſelles ; l'eſprit ſe les forme en contemplant les objets par ce qu'ils ont de commun, & en faiſant abſtraction de ce qu'ils ont de différent. Il y a, par exemple, diverſes eſpéces de triangles ; que l'eſprit ne les conſidére que par la propriété d'avoir trois angles qui leur eſt commune, il acquiert l'idée univerſelle du triangle. Les logiciens ont partagé ces idées en cinq claſſes, à chacune deſquelles ils ont donné une dénomination ; il ſuffit d'en entendre la ſignification, les diſputes en uſage dans l'école ſur ces différens noms, étant inutiles & illuſoires ; les logiciens ordinaires ne ſe livrent que dans la perſuaſion où ils ſont que l'eſſence des choſes leur eſt connue, ce qui eſt faux.

Nous nous ſervons de mots pour exprimer nos idées, & les communiquer aux autres ; ces mots ne ſont point, par eux-mêmes, les ſignes repréſentatifs de nos concepts ; & ce n'eſt qu'en conſé-

mus, oportuit ut pleraque nomina eſſent univerſalia, & ſignificarent ideas generales: itemque oportuit ut modos ſimplices, ut relationes, & id genus alia ſignificarent: quod quomodo fieri diſtinctius ſcire eſt operæ pretium. Interdum vero nomina ſunt dubia, quod ideas valde complexas ſignificant. Interdum homines verbis utuntur, quæ certam rem non ſignificant, vel obſcuriſſimam ſignificant: quæ vitia noſſe neceſſarium eſt, ut à philoſopho, qui perſpicuitatem loquendi amat, vitari poſſint. Hactenus de perceptione.

Altera mentis operatio eſt cognitio, qua percipit duas ideas convenire, vel aliter, quæ vocatur judicium; etſi verbis declaratur, enuntiatio & propoſitio. *Si mens certo cognoſcit ideas convenire, dicitur judicium* adfirmativum: *ſi non convenire*, negativum. *Sit autem unum vel aliud, non ex verbis, ſed ex ſenſu dignoſcitur. Plurima enim, quæ adfirmativa primo adſpectu videntur, ſi recte expenduntur, ſunt negativa. Porro judi-*

quence d'une convention qu'ils le deviennent. Dans l'impoſſibilité où les hommes ſe ſont trouvés de donner à chaque choſe un nom particulier, il a fallu en raſſembler pluſieurs ſous un nom générique qui dès-lors réveille une idée générale ; il a fallu de même des mots qui repréſentaſſent les modes ſimples, les rapports, &c. Les moyens d'empêcher la confuſion des idées, méritent d'être recherchés. Il y a des noms dont la ſignification eſt douteuſe, parce qu'ils réveillent des idées très-complexes ; il y en a d'autres qui ne réveillent l'idée que d'objets indéterminés ou peu connus. Ce ſont autant de vices du langage qu'il faut connoître pour les éviter dans la diſcuſſion philoſophique où l'on ne ſauroit trop s'attacher à être clair. Voilà tout ce qu'il dit ſur la perception.

Il y a une autre opération de l'ame, qui lui ſert à connoître la diſſonance qui ſe trouve ou ne ſe trouve pas entre deux idées. C'eſt ce que l'on appelle le jugement. Lorſque ſes arrêts ſe manifeſtent, ils prennent le nom d'*aſſertion*, de *propoſition*. Si l'ame apperçoit de la convenance entre deux idées, le jugement qu'elle porte eſt *affirmatif* ; ſi elle y apperçoit de la diſconvenance, il eſt *néga-*

cium vel nomen explicat, & dicitur nominale; *vel res, & eſt* reale; *vel ideas animi, &* ideale *vocatur. Hæc itaque quod homines plane non intelligunt, nec explorant, plerique omnes errores inde naſcuntur. Nam major pars decertationum ex hoc fonte ducitur, quod definitiones nominum male intelligimus: quod plane non adſequimur ideas aliorum, præſertim veterum ſcriptorum: quod iis tribuamus ea, de quibus ne per ſomnium quidem cogitarunt: quod nobis perſuadeamus definitiones reales plane res ipſas exponere: adeoque ex his opinionibus philoſophantes vel erramus, vel ſine ullo fine diſputamus. Et hic obiter eſt notandum, falſo ſcholaſticos adſeverare, definitionem in ſimplici perceptione ſine ulla adfirmatione conſiſtere poſſe: quod nemo ſane mentis dixerit. Sunt præterea judicia ſimplicia, & compoſita; ſingularia, & univerſalia: quæ ex ſubjecto propoſitionis qualia ſint cognoſci poſſunt. Item judicia vera, & falſa. Quæ ut diſtinguamus, criterium veritatis noſſe neceſſarium eſt. Et hic de ſingulis evidentiæ gradibus diſputari poteſt. Cetera uſu diſcuntur.*

tif ; mais, pour ſavoir de quelle nature eſt ce jugement, ce n'eſt point aux mots qu'il faut s'arrêter ; c'eſt au ſens. Pluſieurs propoſitions paroiſſent affirmatives au premier coup d'œil, qui, bien examinées, ſe trouvent être négatives. Ou le jugement roule ſur l'explication d'une dénomination, & alors il s'appelle *nominal ;* ou il roule ſur les choſes, & alors il s'appelle *réel* ; ou il roule ſur les idées, & il s'appelle *idéal*. La plûpart des erreurs viennent de ce que l'on ne connoît point ces différences, & que l'on néglige d'approfondir les raiſons qui en appuyent la néceſſité ; car l'on diſpute le plus ſouvent, parce que l'on n'entend pas les définitions de mots ; parce qu'on ne ſaiſit point les idées des autres, & ſur-tout celles des anciens ; parce qu'on veut qu'ils aient penſé ce même à quoi ils n'ont jamais ſongé ; & enfin parce qu'on s'imagine que les définitions des choſes en repréſentent l'être réel. On part de toutes ces ſuppoſitions, on croit philoſopher, & l'on diſpute ſans fin ; ſur quoi il eſt à propos de remarquer que les ſcholaſtiques ſoutiennent ſans fondement que la définition peut ſe trouver dans la perception ſimple, ſans qu'il ſoit beſoin d'affirmation ; ce qu'on ne peut

Hæ ſunt operationes mentis natura diffe-rentes. Verum aliquando animus ideas or-dine ponens, poſtquam cognovit primam ſe-cundæ convenire, hanc tertiæ, tertiam quar-tæ, hanc demum quintæ &c. ad extremum judicat, primam ultimæ convenire. Hæc autem progreſſio vocatur ratiocinatio, *ſeu* diſcuſſus: *& hoc ultimum judicium* conclu-ſio. *Itaque poteſt concluſio eſſe bona, & ta-men eſſe falſa, ſi altera ex propoſitionibus, quæ præcedunt, ſit falſa: tunc autem vera erit, ſi propoſitiones omnes veræ ſint. Opor-tet igitur recte judicare, ut recte concludere queamus. Id ut faciamus neceſſe eſt cauſſas, quæ nos male judicare cogunt, & in errores inducunt, exploratas habere.*

dire ſans renoncer à l'apparence de la raiſon. Il y a entre cela des jugemens ſimples & des jugemens compoſés ; il y en a de partiels & de généraux. Le ſujet de la propoſition ſert à diſtinguer leur nature. Il y a des jugemens vrais, il y en a de faux ; le ſeul moyen de les demêler eſt de connoître les caractéres de la vérité, & de s'en procurer une eſpéce de pierre de touche. Ce *criterium* conſiſte dans la connoiſſance des différens dégrés d'évidence. Le reſte s'apprend par l'uſage.

Telles ſont les opérations de l'ame. Quelquefois, dans l'arrangement des idées, lorſque l'eſprit apperçoit la convenance de la ſeconde idée avec la premiere, de la troiſieme avec la ſeconde &c., il conclut la convenance de la derniere avec la premiere. Cette progreſſion s'appelle *raiſonnement* ou *diſcuſſion*, & cette ſorte de jugement *concluſion*. Une concluſion peut être dans les régles, & cependant être fauſſe, ſi une des propoſitions antécédentes n'eſt pas vraie ; elle ſera vraie, ſi toutes les propoſitions antécédentes ne renferment aucune fauſſe aſſertion. Il faut donc bien juger pour bien conclure. On doit, dans cette vûe, s'appliquer à connoître les cauſes des faux

Præcipua errorum cauſſa eſt ſenſuum imperfectio, qui pleraque obſcuræ repræſentantes frequentem occaſionem præbent errandi, præſertim in phyſicis rebus. Putamus, v. g. levitatem, aſperitatem, odorem, ſaporem *in objecta re eſſe, cum tamen nihil ſint aliud, quam ſenſuum, ac animi adſectiones. Altera cauſſa erroris ſunt hypotheſes, quas cogitamus explicandorum effectuum cauſſa. Cum enim aliquid probabiliter explicatum videtur, id ſine ulla dubitatione defendimus eſſe verum. Ideæ itidem abſtractæ plurimos fallunt, qui putant exſtare res ipſas, quæ per abſtractionem percipiuntur. Propterea diverſos effectus diverſis cauſſis aliquando tribuimus, non animadvertentes, eamdem cauſſam plurima, & diverſa efficere poſſe. Ex quo plurimi errores in phyſica, & medicina. Tertia erroris cauſſa ſunt verba ipſa, quibus non omnes eaſdem ideas ſubjiciunt. Exemplo ſint vocabula,* Deus, animus, ſpiritus, angelus *&c. quæ aliud & aliud apud differentes gentes ſignificant. Item nomina moralia, ut* virtus, vitium, pietas, juſtitia, ſanctitas, *cetera, quæ aliud apud gentiles, aliud apud noſtros declarant. Item* navis, tritemis, *& ejuſmodi alia. Quæ proinde recte exponenda ſunt antequam de*

jugemens, & ce qui induit en erreur.

L'imperfection de nos ſens eſt la principale ſource de nos erreurs ; nous ne voyons les objets qu'obſcurement par leur entremiſe, ce qui nous expoſe fort ſouvent à nous tromper, ſur-tout dans les choſes de phyſique. Nous croyons, par exemple, que la légéreté, la rudeſſe, l'odeur, la ſaveur, ſont dans les objets, tandis que tout cela n'exiſte que dans nos ſenſations, & que dans la maniere dont notre ame eſt affectée. Les hypothéſes que nous inventons pour expliquer les effets naturels, ſont une autre ſource d'erreur. Dès qu'un ſyſtême a ſeulement l'air de la probabilité, nous ne balançons point à le ſoutenir auſſi opiniâtrement que s'il étoit l'archetype des choſes, & le fondement de leur réalité. De plus, où nous voyons divers effets, nous ſuppoſons diverſes cauſes, faute de faire attention qu'une même cauſe peut produire pluſieurs effets divers. Nombre de mépriſes & de phyſique & de medécine viennent de là. Les mots auxquels on n'attache pas généralement la même idée, ſervent encore à nous tromper; tels ſont les mots *Dieu*, *ame*, *eſprit*, *ange* &c., qui ſignifient différentes choſes chez différens peuples. Tels ſont les

rebus, quæ ſignificant judicemus. Quarta cauſſa ſunt animi motus, qui ita rationem obnubilant, & veluti invitam in utramque partem agunt, ut nihil recte dijudicet. Qui enim vel amore vel odio aguntur; vix res prout ſunt cognoſcunt: iccirco falluntur.

Jam vero ad veritatem inveſtigandam ſatis non eſt errores cognoſcere, ſed oportet eos vitare: vitare autem multo facilius poterimus ſi ideas in ordinem reduxerimus, ut ſine ullo labore, conveniant, aut ſecus, dijudicare poſſimus. Hic autem ordo vocatur methodus. *Porro methodus vel eſt* analytica, *vel* ſyntetica. *De quibus antequam diſſerit, monet, nobis ignotam eſſe naturam* corporis, ſpiritus, formarum, & idearum. *His cognitis triplex de re omni agitari quæſtio ſolet.* 1. *Dato adtributo, quæritur, quale ſubjectum ei conveniat:* 2. *poſito ſubjecto, inveſtigatur, quodnam ſit adtributum:*

mots moraux *vertu*, *vice*, *piété*, *juſtice*, *ſainteté*, qui repréſentoient pour les Payens des ſujets différens de ceux qu'ils repréſentent chez nous. Tels ſont les mots *navis*, *triremis*, & autres ſemblables dont il faut s'attacher à bien fixer le ſens, avant que de porter aucun jugement ſur les choſes dont ils ſont les ſignes repréſentatifs. Nos paſſions enfin offuſquent tellement notre raiſon, qu'elles entraînent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que nous ne pouvons guére juger ſainement. Dans l'amour & dans la haine, qui voit les objets tels qu'ils ſont, & qui n'eſt pas conſéquemment dans le cas de ſe tromper?

Lorſqu'on ſe livre à la recherche de la vérité, il ne ſuffit pas de voir d'où vient l'erreur; il faut encore éviter d'y tomber. Un des moyens les plus ſûrs conſiſte à mettre tant d'ordre dans nos idées, que nous puiſſions voir ſans peine ſi elles ſont ſuſceptibles de cohérence ou non. Cette maniere de les arranger, eſt ce qu'on appelle la *méthode*. Il y a deux eſpéces de méthodes, l'analytique & la ſynthatique. Avant de parler de l'une ni de l'autre, notre Capucin nous avertit que nous ignorons abſolument la nature des corps, de l'eſprit, des formes & des idées. Après

3. *poſito & ſubjecto, & adtributo, conſentiant, an aliter, diſquiritur Horum autem ſolutio ex triplici fonte duci debet*, ratione, experientia, & auctorum teſtimonio. *His ſubjungit leges methodi analyticæ, & ſyntheticæ, breviter, atque ordine.*

Sequitur methodus & ratio diſputandi. Opponens non verbis, non ſophiſmatibus diſceptare debet, ſed clariſſimis rationibus. Syllogiſmo interdum uti poteſt : interdum vero ſine ſyllogiſmis, ſed brevi dialogo facilius rem totam expediet. Eadem methodo utatur reſpondens, ſed uloque caveat ne obſcura verba & propoſitiones intricatas admittat : ſed cum eas audierit, accurate exponat : ſic facile & nullo labore ſophiſmata diluuntur.

cette obſervation, il dit que toutes les queſtions ſur un être quelconque ſe réduiſent à trois cas. Celui où, connoiſſant un attribut, on cherche le ſujet auquel il convient; celui où, connoiſſant un ſujet, on cherche quel en eſt l'attribut; & celui où, connoiſſant & un ſujet & un attribut, on examine ſi leur union n'a rien qui répugne. La raiſon, l'expérience & le témoignage des auteurs, offrent les moyens de s'aſſurer de la vérité. Une expoſition courte & méthodique des régles de la ſynthéſe & de l'analyſe termine cet article.

La méthode qu'il faut ſuivre dans la diſpute vient après. Notre auteur ne veut point que l'attaquant chicane ſur les mots, ni qu'il uſe de ſophiſmes; mais qu'il faſſe des objections claires. Il employera quelquefois la forme ſyllogiſtique; quelquefois il la quittera, & traitera le ſujet du ton dont on a coutume de converſer. Le ſoutenant ſe conduira de même, évitera toute obſcurité dans les termes, & ne ſe permettra aucune propoſition embrouillée. Il commencera par bien s'entendre; après quoi, tous ſes efforts doivent tendre à s'exprimer en termes précis & individuels. De cette maniere, on ne donne point de priſe au ſophiſme, & l'on

Hæc logicæ epitoma eſt, quæ ad recte in omni vitæ parte judicandum, & ratiocinandum neceſſaria eſſe videtur: quod ſine ulla hæſitatione doctiores probabunt. Illud difficilius conſtituere, quæ nam ex iis, quæ circumferuntur, omnibus ſuis numeris abſoluta dicetur. Huic quæſtioni tali modo reſpondet Capuccinus: nullam ſe adhuc vidiſſe, quæ ex omni parte perfecta haberi poſſit: licet ex ſingulis utilia præcepta ſumi poſſint. Ingenue tamen fatetur, ſibi amicum quemdam dixiſſe, offendiſſe ſe philoſophum, qui talem logicam, qualem Capuccinus deſiderabat, ſcriptam haberet. Cujus methodum ipſe audiens, & conſiderans, non erubeſcere confiteri, eam meliorem adhuc eſſe epitoma logicæ, quam ipſe Capuccinus tradidiſſet: quæ ſi tironum commodo emittatur, ut auctor ſe facturum eſſe dicebat, nihil amplius eſſet deſiderandum. Et de logica hucuſque.

IX. Venio ad nonam epiſtolam, quæ prima ſecundi voluminis eſt. Hæc in metaphyſica *veteri explodenda occupatur tota. Nam cum Conimbricenſis doctor Capuccinum rogaſſet, ut poſt logicam de metaphyſica in-*

vient facilement à bout de le détruire.

Telle eſt la logique qui paroît néceſſaire à notre auteur, pour parvenir à bien juger & à bien raiſonner dans toutes les circonſtances de la vie ; & il y a tout à croire que les perſonnes éclairées ſeront de ſon avis. Il eſt un peu plus difficile de décider quel eſt le meilleur traité de dialectique. Notre Capucin dit nettement qu'il n'en connoît aucun qui ne laiſſe rien à déſirer, quoiqu'il y ait de fort bonnes choſes à prendre dans tous les ouvrages qui ont paru ſur cette matiere. Il avoue ingénument qu'un de ſes amis lui a dit avoir vu une logique dreſſée ſelon l'idée qu'il s'eſt formée d'un ouvrage parfait en ce genre, & que, ſur l'expoſition que lui en a fait ſon ami, il la préfére à l'abrégé qu'il vient lui-même de donner dans ſa lettre. Rien, ajoute-t-il, ne ſera plus heureux pour les commençans, que de voir paroître ce traité, dont l'auteur fait eſpérer la publication. C'eſt par là qu'il finit ce qu'il dit ſur la logique.

IX. Je viens à ſa neuvieme lettre, qui eſt la premiere du ſecond volume. Il y raille d'un bout à l'autre la vieille métaphyſique. A la ſollicitation du docteur de Coimbre, qui l'avoit prié de parler de

tentionali, id eſt de ontologia diſputaſſet; idque ut morem gereret confratri doctoris, qui de iis plane doceri vellet, noſter ut cum nonnullis opinionibus vero philoſopho non dignis liberaret, aperte oſtendit, quam parum utilitatis ex hac metaphyſicæ parte capi poſſit.

Primo igitur metaphyſicæ hiſtoriam tangit, docens, tale nomen ab Tyrannione, & Andronico inventum videri: quod poſteriores, præſertim ſcholaſtici, tamquam aliquid mirabile accipientes, remque minime veſtigantes, exiſtimarunt, quidquid de ideis abſtractis dicitur, metaphyſicam nominari debere: quod etiam Carteſiani, & Gaſſendiani, ut temporibus ſervirent, facere coacti ſunt. At noſter rem ſine ullo præjudicio conſiderans, declarat, metaphyſicam intentionalem *ſeu ontologiam, reapſe eſſe partem logicæ; metaphyſicam vero* realem, *id eſt pneumatologiam, partem aliquam phyſicæ: quod ut efficiat, ſingulas percenſet, & exponit primæ metaphyſicæ partes quod & nos, ne* inquit, & ait *toties repetatur, ejuſdem verbis, ſed brevius, faciemus.*

Scholaſtici

de l'ontologie, après avoir parlé de la logique, & de vouloir bien donner quelques leçons à un de ſes freres, il commence par montrer le peu d'utilité dont peut être une pareille étude. L'importance qu'on y attache eſt un des premiers préjugés dont il s'efforce de guérir celui qui le conſulte.

Il trace d'abord rapidement l'hiſtoire de la métaphyſique. Ce nom lui fut donné par Tyrannion & par Andronic ; ceux qui vinrent après eux, & ſur-tout les ſcholaſtiques, y trouverent quelque choſe de ſi admirable, que, ſans ſe permettre le moindre examen, ils crurent que ce nom devoit être conſacré à tout ce qui avoit pour objet les idées abſtraites. Forcés de ſacrifier à l'uſage, les Gaſſendiſtes & les Cartéſiens ſe conduiſirent de même, Notre Capucin examinant la choſe ſans prévention, dit que la métaphyſique qui traite de l'ontologie, n'eſt qu'une partie de la logique. Quant à la métaphyſique réelle, c'eſt-à-dire, la pneumatologie, elle fait en quelque ſorte partie de la phyſique. Pour le prouver, il examine ces deux branches l'une après l'autre, & commence par l'ontologie. Je me ſervirai de ſes propres termes, que je ne ferai qu'abré-

Scholaſtici qui meliori ordine rem explicant metaphyſicam ſuam ab univerſalibus *deducunt, quæ doceant, quo pacto univerſales ideæ, de quibus ipſa explicat, excogitari, & fieri poſſint. De iis vero jam in logica diximus. Quæ plurima ſcholaſtici de* præciſionibus *conglobant, nihil utilitatis ultra habent præter quam oſtendere, mentem noſtram poſſe plures ideas ita cognoſcere, quaſi una eſſet, præciſis ſeu non cognitis differentiis. Hæc vero uno tantum paragrapho abunde explicari poſſunt. At ſcholaſtici* præciſiones *pro fine ponentes, tot addunt & inſtituunt quæſtiones ſubtiles & acutas, ut æternum diſputare coacti ſint, quin umquam intelligant, nihil inde utilitatis deduci. Reapſe vero de vocibus contentio eſt. Nam qui aiunt, dari* præciſiones objectivas, *qui* præciſiones formales, *qui cetera, vel idem dicunt, ſi ſe explicant; vel ſi aliud omnino dicunt, dementes ſunt. Mens enim noſtra nihil aliud facit, quam rem objectam cognoſcere: ad ſummum conſiderare poteſt proprietates, in quibus res ſimiles ſunt, omiſſis rationibus differendi. Non tamen* animal *à* rationali; *non ſpeciem illius ab ſpecie iſtius, re ipſa ſejungit.*

ger. J'éviterai par-là de répéter ces mots *il dit*, *il avance*.

Ceux des ſcholaſtiques qui s'approchent le plus de la bonne voie, tirent leur métaphyſique des univerſaux dont la connoiſſance apprend comment les idées univerſelles, qui ſont l'objet de la métaphyſique, s'engendrent chez nous. J'en ai déjà parlé dans la logique. Il n'y a d'autre utilité à retirer de tout ce qui ſe dit dans l'école, ſur ce qu'on y appelle *abſtractions*, que d'apprendre que notre eſprit eſt capable de raſſembler pluſieurs ſujets ſous une ſeule idée, en ne faiſant point attention aux différences qui ſe trouvent entr'eux. Un paragraphe ſuffit pour faire connoître ce qui a rapport à cette opération intellectuelle. Mais les ſcholaſtiques, faiſant des abſtractions le terme de leurs recherches, entaſſent queſtions ſur queſtions, & ſubtilités ſur ſubtilités, au point que la diſpute ne peut plus avoir de bornes. Ne verront-ils jamais qu'il ne peut réſulter aucun avantage de toutes ces vaines criailleries ? En effet, qu'eſt-ce autre choſe qu'une querelle de mots ? Soutenir d'un côté qu'*il y a des objections objectives*, & de l'autre, qu'*il y a des abſtractions formelles*, c'eſt dire la même choſe, ſi l'on

Neque enim corpus ſentit, ut ipſi tamquam certum ponunt : ſed mens & ſentit, & intelligit : quæ tamen, cum tacitus à longe homo ambulat, ſpecies non mittit ad oculos. Hoc remoto infirmo fundamento, cetera, quæ in eo fundantur, omnia ſe ipſis corruunt.

Id ipſum de univerſalibus in ſpecie *eſt dicendum : quæ ex axiomatis falſis, vel dubiis derivantur. Exempli gratia. Exploratum non eſt, an belluæ aliquo ratiocinationis genere utantur : immo non Baſilius modo, & Lactantius, aliique veteres, ſed etiam recentiores philoſophi graviſſimi eos argumentando colligere, non pœnitendis argumentis demonſtrant. Exploratum igitur non eſt*, an rationale ſit differentia. *Idem de* animali *dicendum eſt : propterea quod animus noſter, qui eſt ſpiritus, id eſt non*

veut s'entendre, ou, ſi l'on ne peut s'accorder, c'eſt avoir perdu le ſens : car notre eſprit ne fait autre choſe que percevoir les objets, & enſuite peut conſidérer les propriétés par où ils ſe reſſemblent, en laiſſant de côté celles par où ils différent. Mais il ne s'enſuit pas de-là que nous ſéparions de fait, & réellement, l'animal du raiſonnable, ni l'eſpéce de l'un de l'eſpéce de l'autre. Ce n'eſt point dans le corps qu'eſt le ſentiment ; comme ils le ſoutiennent ; c'eſt l'ame qui ſent & qui conçoit ; mais, malgré cela, lorſqu'un homme ſe promene, ce n'eſt pas l'ame qui envoie les objets ſe peindre dans ſa rétine. Ce fondement renverſé, tout ce qu'ils élevent deſſus, croule de ſoi-même.

On en peut dire autant des univerſaux dans l'eſpéce. Tout ce qu'ils avancent à cet égard, poſe ſur des axiomes faux ou douteux. Par exemple, il n'eſt pas encore décidé ſi les bêtes n'ont pas une ſorte de raiſon ; non-ſeulement ſaint Baſile, Lactance & pluſieurs anciens, mais des philoſophes modernes, dont l'opinion eſt du plus grand poids, ont établi, par des raiſonnemens aſſez forts, qu'elles tirent des conſéquences qui ſuppoſent l'emploi de propoſitions antécédentes. Il n'eſt donc

corpus, ſentit & in corpore, & extra : dæmones ſentiunt pœnas. Ergo. Itaque de 5. ſpeciebus *incerta pleraque : iccirco eorum nomina adtingere ſatis eſt.*

Alteram diſputationem faciunt diviſiones entis, *ſed inutiliter admodum. Satis enim eſt oculos in arborem Purchotianam v. g. à Brixia emendatam conjicere, ut intelligamus, quomodo ens dividatur : reliqua omnino inutilia. In quo illud interea eſt notandum, non omnia entia in arbore illa percenſeri.* Vacuum *enim eſt ens reale, non fictum ; & tamen in ea deſideratur. Sed eos audiamus.*

Principio dividunt ens in reale, & fictum. *De reali mirificas proprietates numerant*, unitatem, veritatem, bonitatem : *de quibus dicunt tam inepta, tamque inutilia, ut nihil utilius cogitari poſſit : cujus*

pas demontré que la faculté de raiſonner établiſſe véritablement la différence. Il en faut dire autant de l'*animal* ; notre ame, qui eſt un eſprit, c'eſt-à-dire, qui eſt incorporelle, ſent dans le corps & hors du corps ; or les démons ſentent des peines, &c. On voit la conſéquence que l'on peut tirer ; d'où il ſuit que la prétendue ſéparation des êtres en cinq eſpéces n'exiſte pas de maniere à ne pouvoir être révoquée en doute. Il ſuffira donc de connoître les dénominations de ces différentes claſſes.

Les diviſions de l'être forment un autre ſujet de diſpute auſſi inutile. On peut ſe contenter de jetter les yeux ſur l'arbre de Purchot, corrigé par Brixia, on ſaura tout ce qu'il faut ſavoir ſur la maniere dont l'être ſe diviſe. Encore peut-on remarquer que tous les êtres ne ſont pas contenus dans cet arbre ; on n'y trouve point le *vuide*, & le vuide cependant n'eſt point un être imaginaire, mais réel. Mais écoutons-les parler.

Ils diviſent d'abord l'être en *réel* & en *imaginaire*. Ils attribuent à l'être réel des propriétés merveilleuſes ; il eſt en poſſeſſion de l'unité, de la vérité, de la bonté, & ils diſent tant de ſottiſes & d'inutilités

hæc ſumma ſubducitur : unum non eſſe duo : verum Petrum non eſſe equum : bonum ens illud eſſe cui nihil deficit. *Quis autem ſane mentis hæc, vel nullo monente, nullo explicante, non intelligat ? Itaque vero horum explicatio eſt, nihil explicare.*

Sequitur ens fictum ; *de quo tam multa quærunt & diſputant ſcholaſtici, ut credi vix poſſit. Legat, qui dubitat, ineptias omnes, quas Comptonus de eo quærit, & explicat : [eas enumerat Capuccinus] & dubitabit fortaſſe, an dementi, an furioſo tot in mentem deliria venire potuerint. Cum ſatis fuerit monere*, ens rationis *eſſe quid fictum.*

Conſequitur diſputatio de ente poſitivo ; & negativo ; divino, & creato : *in quibus quot inutilia diſputantur, noſter ponit ob oculos. Illud autem contendit, ſcholaſticos, cum quærunt*, utrum ratio entis ſit univoca

ſur tout cela, que c'eſt temps perdu que de les lire, puiſqu'on n'en retire d'autre fruit que de ſavoir : *qu'un n'eſt pas deux*, *que le vrai Pierre n'eſt point un cheval*, & *que l'être parfait eſt celui auquel il ne manque rien pour exiſter*. Mais quel eſt l'homme, pourvu tout ſimplement du ſens commun, qui ait beſoin de maître pour faire la découverte de ces ſublimes vérités ? Leur explication ſe réduit donc à ne rien expliquer.

L'être *feint*, l'être imaginaire, l'être de raiſon paroît à ſon tour ſur les rangs. On ne ſauroit croire à combien de recherches & de diſputes il fournit matiere. Ceux qui en douteroient, n'ont qu'à lire toutes les platitudes de Compton, & ils finiront par être tentés de croire que c'eſt l'ouvrage d'un homme qui avoit perdu l'eſprit, ou qui étoit dans un accès de fiévre chaude. Il n'étoit cependant queſtion que de dire tout ſimplement que *l'être de raiſon eſt un être ſuppoſé*. Notre Capucin fait l'énumération des futilités de Compton.

La diſpute ſur l'être poſitif & ſur l'être négatif, ſur l'être divin & ſur l'être créé, vient enſuite. Notre Capucin donne encore la liſte des ſottiſes qu'on a dites là-deſſus, & il ſoutient que les ſcholaſtiques

Deo & creat : utrum tranſcendat differentias : *quid ſibi velint, non intelligere. Illud etiam monet, plurima eos diſputare de* poſſibilitate & actualitate entis : *quæ ex hoc capite naſcuntur, quod pro certo ponunt,* poſſibilia quoddam eſſe habere diſtinctum ab omnipotentia. *Quod ſi plane intelligerent, quid ſignificet*, eſſe poſſibile, *profecto temperarent ab his ineptiis.*

Quarta diviſio eſt in ſpiritum, *&* corpus. *In quo illud animadverſione dignum eſt, eos de rebus metaphyſicis laborare multum : & ſine nullo ſine altercari inter ſe de* poſſibilitate *quorumdam ſpirituum, veluti :* an ſit poſſibilis ſpiritus volens non intelligens : *vel è contrario : quæ omnia aliaque multa poſſibilia eſſe, quaſi teſtes oculati adſeverant. De exponenda vero natura ſpiritus, quod erat caput controverſiæ, & omnino neceſſarium refutandis Epicureis, Spinoziſtis, Hobbeſianis, aliiſque impiis, qui vel apertius, vel obſcurius contendunt,* materiam intelligere eſſe aptam ; *&*, *quod inde ſit conſequens*, ſpiritum nullum eſſe ; *ne cogitant quidem : quaſi nullum damnum hæ*

ont parlé un langage inintelligible pour eux-mêmes, lorſqu'ils ont mis en queſtion *ſi la raiſon de l'être eſt univoque avec Dieu, & créée ; ſi elle s'éleve au-deſſus des differences.* Il avertit encore qu'ils diſputent à perte d'haleine ſur *la poſſibilité & l'actualité de l'être*, & cela parce qu'ils partent, comme d'un principe certain, de l'idée que *les poſſibles ont une certaine nature d'être, diſtincte de la toute-puiſſance.* S'ils comprenoient bien clairement ce que ſignifient ces mots *être poſſible*, ils s'épargneroient bien des fadaiſes.

La quatrieme diviſion de l'être eſt en *eſprit* & en *corps.* On ſeroit porté à croire que les ſujets de diſcuſſion métaphyſique leur manquent à voir l'acharnement avec lequel ils diſputent ſur la poſſibilité de certaines natures d'eſprit. Ils ſe tourmentent par exemple beaucoup pour ſavoir s'*il eſt poſſible qu'il exiſte un eſprit capable de volonté, mais privé d'intelligence, ou capable d'intelligence & dépourvu de volonté* ; & ils aſſurent la poſſibilité de ces êtres & de beaucoup d'autres, comme ſi le moule en étoit entre leurs mains. Mais gardez-vous bien de penſer qu'ils diſent rien de la nature de l'eſprit, ce qui eſt cependant le véritable objet de leurs recher-

peſtes in Europam inducerent. Scholaſticorum itaque diſputationes de ſpiritu, nihil ad id illuſtrandum momenti habent.

Poſtrema diviſio eſt in ſubſtantiam, *&* accidens : *præſertim vero de ultimo. Quot enim hic, Deus immortalis! de* perſcitate, inalcitate, action eductiva, *& id genus aliis diſputant, quæ interrogati ipſi non intelligunt! Præſertim vero contendit Capuccinus, quidquid de* accidente *illi dicunt, falſo principio niti: quod aliquibus exemplis phyſicis luculenter ſane demonſtrat.*

Poſt hæc de prædicamentis *agunt ſcholaſtici, quas breviter ſed preſſo pede noſter perſequitur, oſtendens, quam inutiliter tempus illi talia diſputando terant. Inter alia vero monet, plurima de* ſubſiſtentia *admiſceri, quæ non niſi ex interiori theologia duci*

ches. C'eſt là qu'il faut chercher des armes contre les Epicuriens, les Spinoſiſtes, les Hobbiſtes & tant d'autres qui prétendent, ſoit ouvertement, ſoit d'une maniere détournée, que la matiere eſt capable d'intelligence, &, conſéquemment, que l'eſprit pur n'exiſte point. Il ſemble que les ſcholaſtiques ignorent l'effet de ces aſſertions hardies, tant eſt grande leur tranquillité à cet égard. On peut donc dire que leurs diſputes éternelles ſur l'eſprit n'éclairciſſent en rien la queſtion.

La derniere diviſion eſt en ſubſtance & en accident. C'eſt ſur-tout ſur l'accident qu'ils s'étendent. Que ne diſent-ils point ſur la *perſcité*, l'*inalcité*, l'*action éductive*, & ſur d'autres choſes de cette nature, dans leſquelles ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Notre Capucin ſoutient en particulier que tout ce qu'ils diſent de l'accident, eſt appuyé ſur un faux principe; ce qu'il montre par quelques preuves tirées de la phyſique.

Les ſcholaſtiques traitent enſuite des *prédicaments*; c'eſt faire une perte de temps réelle que de l'employer à une pareille étude, comme notre auteur le montre clairement, quoiqu'en peu de mots. Il avertit ſur-tout que l'on trouve chez

poſſunt, quod hoc loco importunum eſt Itemque monet, quocumque in loco ea diſputetur, ad pauca revocari poſſe: cetera non niſi iis, qui otio difluunt, tempuſque tricis terere cupiunt, eſſe relinquenda.

Poſt has venit diſputatio de cauſſis: *de qua Capuccinus ait, quidquid de* materiali, formali, exemplari *traditur ex hoc fonte proficiſci, quod actionem eductivam, &* cauſſalitatem *neſcio quam comminiſcuntur: de qua quo plura dicunt, eo minus intelliguntur. Id certum eſt, ejuſmodi actionem tale eſſe myſterium, quod non niſi veteri metaphyſica initiatis aperiri poſſit: non niſi ab illis intelligi fas eſt: vel ut verius dicam, non niſi in eorum cerebro ſedem habet. De efficiente vero multa fingunt: quæ vero neceſſaria erant, vel non tangunt, vel recte non explicant.*

les ſcholaſtiques beaucoup de choſes ſur la *ſubſiſtance*, qui n'appartiennent qu'à la plus haute théologie, & qui, conſéquemment, ſe trouvent déplacées. Il avertit encore que cette diſcuſſion, quel que ſoit celui qui s'y livre, embraſſe peu d'objets d'examen, & que tous les autres détails dans leſquels on voit entrer les ſcholaſtiques, ne peuvent amuſer que des gens oiſifs & curieux de vétilles.

La recherche des *cauſes* vient après. Tout ce qu'ils diſent des cauſes *matérielle*, *formelle*, *exemplaire*, vient de la ſuppoſition d'une certaine action *éductive* & d'une *cauſalité* dont il n'eſt pas trop facile de voir ce qui a pu leur fournir l'idée. Auſſi, plus ils cherchent à ſe faire entendre là-deſſus, plus ils ſont inintelligibles. Cette action éductive eſt un vrai myſtére dont il n'y a que les initiés dans la vieille métaphyſique, qui puiſſent percer l'obſcurité; il n'y a qu'eux qui y conçoivent quelque choſe, ou, pour mieux dire, cela n'a jamais exiſté que dans leur cerveau. Quant à la cauſe *efficiente*, ils en parlent beaucoup, mais ils ne diſent pas un mot de ce qu'il en falloit dire, ou bien ils s'expliquent là-deſſus, on ne peut pas plus mal.

Ex his autem concludit hoc modo : ontologiam illam quæ utilitatis nomine digna eſt legi, paucis pagellis comprehendi poſſe. Tota enim quanta eſt ad hæc pauca revocatur, ut nomina quædam finiat : axiomata perſpicua, quæ ex definitionibus ducuntur, ponat: atque tirones moneat, quid certum, quid dubium, de ideis quibuſdam generalibus, apud philoſophos graviores ſit.

Poſtremo loco de Benedicto Hieronymo Feyjoo, benedictino Hiſpano, qui theatrum criticum *Hiſpano ſermone edidiſſet, Capuccinus noſter breviter verba facit. Nam cum Conimbricenſis doctor ex amici cujuſdam ſententia opponeret, ad recte judicandum de rebus nonnullis, id eſt ad faciendum bonum criticum, aptum videri librum Feyjoo; noſter ut ei errorem iſtum adimat, quid de monacho illo dicendum eſſe videatur; exponit.*

Ac primo oſtendit, hominem, qui bona logica mentem expolivit, ad quodcumque argumentum animum adjungat tam bene eſſe judicaturum, ut nullo modo tali libro neceſſe habeat. Quidquid enim boni addit Feyjoo, id ex bona ratione omnino proficiſci

nemo

D'où notre auteur conclud : que toutes les connoiſſances ontologiques, dont on peut retirer quelque utilité, ſeroient la matiere d'un très-petit nombre de pages. Le domaine de cette ſcience ne s'étend en effet qu'à fixer la ſignification de quelques mots ; qu'à poſer quelques axiomes clairs qui découlent des définitions ; & qu'à faire connoître aux commençans quelles ſont parmi les idées univerſelles celles que les vrais philoſophes regardent comme certaines ou comme douteuſes.

Notre Capucin parle enfin de Benoît-Jérôme Feijoo, bénédictin Eſpagnol, auteur du *theâtre critique*. Il dit nettement ſon avis ſur ce moine, pour faire revenir le docteur de Coïmbre de ſa prévention. Un de ſes amis l'avoit amené à regarder cet écrivain comme propre à former un bon critique ; mais il y a bien à rabattre de ce jugement.

Avec un peu de bonne logique dans la tête, quel que ſoit, dit notre auteur, l'objet auquel on s'applique, on peut ſe flatter de juger ſainement, ſans avoir beſoin de lire le P. Feijoo. Tout ce qu'on trouve de bon dans ſon ouvrage, c'eſt la

nemo ſapiens non dicet, quod adductis exemplis planum facit. Cum tamen idem Feyjoo ſine ulla ambiguitate fateatur, ſe eſſe peripateticum, in eoque glorietur, præterea ex iis, quæ adfert, manifeſtum fit in metaphyſicis hoſpitem plane eſſe; ſine ulla dubitatione infert Capuccinus, eumdem nullum philoſophum eſſe nec omnino in bona phyſica aliquid eſſe viſurum. Quod itidem diſputationibus quibuſdam phyſicis, & metaphyſicis ab eodem ſcriptis confirmat, in quibus ea tamquam poradoxa adfert Feyjoo, quæ vel tiro poſt menſem primæ inſtitutionis plane explicaret. Itaque ſic claudit, theatrum criticum *indoctis quibuſdam utilem eſſe poſſe: philoſophis, immo & tironibus bonæ philoſophiæ candidatis, non poſſe. Nam tametſi quædam utilia adferat, in multis & graviſſimis peccat, nec aliter facere poterat: adeoque tironum mentem ineptis opinionibus & omnino ridendis imbuere poteſt.*

droite raiſon qui le lui a dicté ; elle en dictera donc autant à tout autre en pareille circonſtance ; il y auroit de la folie à le nier ; & notre Capucin prouve la vérité du fait par des exemples. D'ailleurs, l'écrivain Eſpagnol ſe donne ſans détour pour péripatéticien, & ſe glorifie même de l'être ; il n'a pas même l'idée de la vraie métaphyſique ; &, s'il faut en croire notre auteur, il n'eſt pas mieux inſtruit dans la phyſique ; & ne ſauroit en aucune maniere paſſer pour philoſophe. Notre Capucin cite à cette occaſion pluſieurs paſſages de Feijoo, dans leſquels on voit cet écrivain avancer, comme des paradoxes, des choſes dont il n'y a pas d'écolier d'un mois qui ne donnât la ſolution. Son *Théâtre critique* ne peut donc ſervir qu'à ceux qui ſont abſolument dépourvus de connoiſſances ; mais il ne peut être d'aucune utilité pour les perſonnes inſtruites, ni même pour les commençans qui ont les principes de la bonne philoſophie. Si l'on trouve deux ou trois choſes utiles dans ſes écrits, cet avantage n'eſt que trop compenſé par le grand nombre de mépriſes dont ils fourmillent, & cela ſur les points les plus importans. Il ne pouvoit guére éviter de tomber dans cet

X. Nunc de decima epiſtola dicendum eſt, nempe de phyſica : *de qua cum Capuccinus fuſius ſermonem fecerit, nos conſilii memores, quædam tantum dicemus, reliquis minus neceſſariis vel prætermiſſis, vel leviter tactis.*

Ac primum veluti axioma quodam ponit Capuccinus, à nemine, ut ipſe cenſet, negandum, Luſitanos fere omnes [quidam, qui apud exteras nationes litteris operam dederunt, in hunc cenſum non veniunt] in phyſica diſciplina prorſus cæcutire. Nam de materia, *de* formis, *de* privationibus, *de* apetitu materiæ, *& hujus generis ſexcentis æternum diſputant : hanc ſolam veram, utilem neceſſariam phyſicam eſſe prædicant. Quod ſi definitione nominum contenti eſſent, nulla diſputatio eſſet. At illi contendunt, eſſe quaſdam res, quaſi vocant formas : idque duplici argumento efficere arbitrantur. Primum eſt, ita dixiſſe Ariſtotelem. Id vero negat Capuccinus, contenditque, nullis Ariſ-*

inconvénient. Cette lecture n'eſt donc propre qu'à remplir la tête des jeunes gens de préjugés groſſiers & ridicules.

X. J'ai maintenant à vous rendre compte de ſa dixieme lettre, qui roule ſur la phyſique. Comme elle eſt fort longue, & que notre Capucin y entre dans beaucoup de détails, je n'en rapporterai que ce qu'il eſt abſolument néceſſaire d'en connoître ; & je ne parlerai point de tout le reſte, ou n'en dirai que fort peu de choſes, dans la crainte de paſſer les bornes d'un extrait.

Il ſoutient d'abord, comme une vérité qui ne peut être révoquée en doute, que, ſi l'on excepte ceux d'entr'eux qui ſe ſont appliqués aux lettres dans les pays étrangers, les Portugais ne connoiſſent rien en phyſique. Ils diſputent en effet ſans relâche ſur la *matiere*, ſur les *formes* ſur l'*apetit de la matiere*, & ſur cent autres choſes de cette nature ; voilà, ſelon eux, en quoi conſiſte l'eſſence, la vérité, l'utilité, la néceſſité de la phyſique. S'ils vouloient ſe contenter de définir les termes, ils ſeroient bientôt d'accord ; mais ils ſoutiennent la réalité de certains êtres qu'ils appellent *formes*, & regardent leur aſſertion comme établie au moyen de deux

totelis locis confici poſſe. Nam ait ille quidem, fieri compoſitum, non vero formam. Quod itidem confirmat teſtimonio B. Thomæ. Huic addit Ciceronem, qui cum Græcæ ad miraculum ſciret, Ariſtotelemque, Platonem, ceteroſque, quos adtente legerat, multo melius, quam vel omnes ſcholaſtici in unum coacti, intelligeret, non uno tantum loco ait, peripateticos, & academicos nominibus differentes eſſe, re congruentes: cum tamen putet Capuccinus academicos nullo modo tales formas admiſiſſe. Illud putare non poſſumus, Ariſtotelem in exponendis rebus phyſicis numquam ad tales formas confugere.

Alterum argumentum eſt, Conſtancienſe concilium contra Wickleſſum finiviſſe, formas accidentales eſſe in euchariſtia. *Id itidem negat Capuccinus, breviterque oſtendit, ex hiſtoricis notum eſſe, Wickleſſum numquam dixiſſe*, non eſſe accidentia in euchariſtia : *ſed* ſub accidentibus eſſe ſubſ-

preuves dont ils ſe ſervent. La premiere preuve de l'exiſtence de ces êtres, c'eſt qu'Ariſtote a dit qu'ils exiſtoient. Notre Capucin le nie poſitivement, & ſoutient qu'on ne trouve rien qui reſſemble à cette opinion dans les écrits de ce philoſophe. Il s'appuye là-deſſus de l'autorité de ſaint Thomas, & de celle de Cicéron. Ce dernier avoit la plus parfaite intelligence de la langue Grecque ; il entendoit mieux que tous les ſcholaſtiques enſemble ne pourroient les entendre, Ariſtote, Platon & les autres philoſophes qu'il avoit lus avec attention ; & il dit, en plus d'un endroit, que les académiciens & les péripateticiens ne différoient entr'eux que dans les termes : or, comme le penſe notre Capucin, les académiciens n'ont jamais admis l'exiſtence de pareilles formes. Il n'eſt pas moins certain qu'Ariſtote n'y a jamais eu recours pour expliquer les matieres de phyſique.

L'autre preuve qu'ils employent, eſt tirée du concile de Conſtance, qu'ils prétendent avoir établi contre Wiclef, qu'*il y avoit des formes accidentelles dans l'euchariſtie*. Notre Capucin nie encore ceci, & il montre, avec le ſecours de l'hiſtoire, que Wiclef n'a jamais dit qu'*il n'y avoit*

tantiam panis, non vero Chriſtum. *Hunc ergo errorem damnavit concilium : non accidentium exiſtentiam dogma eſſe dixit, propterea quia id vident & ſentiunt omnes : nemo niſi demens negat. Confirmat id ex concil. Cantuar. anno* 1396. *quod ex duabus primis Wickleffi propoſitionibus unam compoſuit, propterea quia cognoverat in utraque eumdem errorem contineri, ſed alio modo. Addit, Maignanum, Saguenſium, alioſque recentiores hæc tanta luce perfudiſſe, omnino ut dubitandi reliquus nullus locus ſit.*

His conſtitutis, *exiſtimat*, *ex duplici radice illa*, inſcientia, & præjudicatis ſententiis, *infinitam vim pullulare ineptiſſimarum quæſtionum, quas ſpecioſo philoſophiæ, & phyſicæ nomine tegunt Luſitani. Nec mirum : quid enim aliud facere poſſunt homines, qui phyſicam diſciplinam non ex ipſa natura deducunt, ſed ex libris Suareſii Luſitani, Comptoni, Rhodeſii, Ribeiro, Arriagæ, aliorumque, qui numquam de contemplandis naturæ effectis ne per ſomnium*

point d'accidens dans l'euchariſtie, mais ſimplement que *c'étoit la ſubſtance du pain, & non Jéſus-Chriſt, qui ſe trouvoit ſous ces accidens :* erreur que le concile condamna, mais ſans donner pour un dogme l'exiſtence des accidens. Ce ſont de ces vérités ſenſibles que l'on ne peut nier ſans être fou. Il cite encore le concile tenu en 1396. à Cantorbery, où les peres du concile ne firent qu'une ſeule propoſition des deux premieres propoſitions de Wiclef, parce qu'ils s'étoient apperçus qu'elles contenoient toutes deux la même erreur en termes différens. Il cite enfin Maignan, Saguenſius, & d'autres modernes qui ont répandu tant de clarté ſur cette queſtion, qu'il ne peut y avoir lieu maintenant au moindre doute.

L'ignorance & les préjugés enfantent cette quantité innombrable de queſtions futiles que les Portugais décorent du nom de phyſique & de philoſophie. La conduite qu'ils tiennent, n'a rien qui doive étonner. Que peut-on attendre en effet de gens qui n'étudient point la phyſique dans la nature, mais dans les livres de Suarez le Portugais, de Compton, de Rhodeſius, de Ribeiro, d'Arriaga, & d'autres auteurs ſemblables; célébres phy-

cogitarunt? Ubi falſe ridet inſcitiam P. Ribeiro, qui, ut nobis perſuadeat ſanguinem in corpore animali perpetuo motu ambitum efficere; ſpretis Harvei perſpicuis argumentis, his ſe rationibus ejuſmodi motum demonſtraturum eſſe exiſtimat; 1°. quia admiſſo motu ſanguinis, facilius intelligitur, quo pacto ſanguinis calorem & ſpiritus animales *in omnes partes deferat; 2°. quia quemadmodum motus ſolis eo conſilio fuit, factus ut ſingulas mundi partes calefaciat; ita ſanguinis motus eſt neceſſarius ut calorem, & ſpiritus in omnes partes fundat; 3°. quia natura fœtum facit in modum circuli, ne partes de primatu certent: & ut in omnes partes calor, & alimonia deferatur. Hic tamen apud domeſticos ſuos, tamquam aliquis Boerhaavius, Winſlowius, Malpighius, Morgagnius, colitur & habetur.*

Quod ſi rem penitus conſideramus, intelligimus profecto, fieri non poſſe quin ita Luſitani fere omnes philoſophentur. Cum enim

ſiciens qui n'ont jamais eu l'idée, pas même en ſonge, de s'appliquer à la contemplation des effets de la nature? Notre Capucin s'égaye ſur-tout ingénieuſement aux dépens de Ribeiro qui, dédaignant les argumens dont ſe ſert Harvey, croit démontrer la circulation du ſang dans les animaux, en diſant qu'il faut qu'elle ſe faſſe, 1°. parce qu'au moyen de la ſuppoſition de ce mouvement du ſang, on conçoit bien plus facilement la maniere dont la chaleur & les eſprits animaux ſont portés dans toutes les parties; 2°. parce que, de même que le mouvement a été imprimé au ſoleil, afin qu'il échauffât toutes les parties de l'univers, il a dû néceſſairement être donné au ſang, afin qu'il portât de tous côtés la chaleur & les eſprits animaux; 3°. parce que la nature donne au fétus une forme circulaire; afin que les membres ne diſputent point entr'eux de prééminence, & que la chaleur & la nourriture ſe diſtribuent également. Ses compatriotes révérent cependant ce docteur, comme ſi c'étoit un Boerhaave, un Winſlow, un Malpighi ou un Morgagni.

Si l'on veut y faire attention, on verra qu'il eſt impoſſible que les Portugais aient une autre maniere de philoſopher. Ils ne

non ex illis, quæ certo experimento demonſtrata ſunt, ſed ex præjudicatis opinionibus diſputent; item cum corpora non in ſe ipſis examinent, ſed in libris præceptorum ſuorum; nihil melius facere poſſunt, quam illi unde hauſerunt. Quid ſi præceptores erra-runt? Nihil refert, gerendus mos eſt.

Atque hic poſtquam expoſuit nominatim veteres philoſophos pauca quædam certa tot inter incerta, & falſa nobis ſcripta reliquiſſe; docet, laudandos eſſe, quod plurima tentarunt: condonandum tamen illis eſſe, quod ad metam non pervenerunt, nondum enim poterant, propterea quia inſtrumentis, quæ recentiores invenerunt, omnino carebant. Deinde admonet etiam, eoſdem recentiores non niſi pedetentim à Carteſiana, & Gaſſendiana uſque ad Neutonianam methodum perveniſſe: quæ poſtrema in hoc laudari debet, quod non hypotheſibus, ſed firmiſſimis experimentis fundatur. Nulli enim addictus ſectæ germanus philoſophus eſſe debet, ſed veritatem ipſam inveſtigare, in ea ſola quieſcere. Quod cum in academiis regiis præcipuo in honore habeatur, hi libri

partent point en effet de démonſtrations appuyées ſur l'expérience, mais de préjugés ; ils n'examinent point la nature des corps ſur les corps mêmes ; ce n'eſt que dans les livres, & que dans des livres de leurs profeſſeurs, qu'ils les voient. Que peuvent-ils faire de mieux que ceux qui leur fourniſſent leurs connoiſſances ? Si leurs profeſſeurs ſe ſont trompés, c'eſt ce qui importe fort peu, il faut ſuivre l'uſage, & jurer d'après eux.

Les philoſophes anciens, que notre Capucin paſſe tous en revue, nous ont laiſſé peu de notions certaines ; le doute & l'erreur occupent plus des trois quarts de leurs écrits. On leur doit cependant ſavoir gré d'avoir fait de tous côtés des tentatives ; &, s'ils n'ont pas atteint le but, il ne faut pas les en eſtimer moins ; il ne leur étoit pas encore poſſible de l'atteindre, privés qu'ils étoient des inſtrumens que les modernes ont découverts. Ces derniers même n'ont fait que des progrès peu rapides depuis Deſcartes & Gaſſendi juſqu'à Newton, dont la méthode eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'elle n'admet point d'hypothéſes, & qu'elle ne s'appuye que ſur l'expérience. Un véritable philoſophe ne doit embraſſer aucun

præter ceteros, horumque ſimiles, ad veram phyſicam comparandam utiles ſunt.

Hinc veræ phyſicæ naturam preſſius conſiderans, ut aliqualem ejuſdem notionem Conimbricenſi doctori imprimat, tali modo philoſophatur. Phyſica eſt diſciplina, quæ corporis, & ſpiritus naturam inveſtigat ope effectuum & proprietatum. Sed de ſpiritu alio loco. Corpora autem proprietates habent partim communes, partim peculiares: hæ ex illis proficiſcuntur. Quare ut effectuum cauſſam penitus cognoſcamus, primum proprietates, quæ communes dicuntur, exploratas habere neceſſe eſt: ut ab illis, quæ ſingulorum propriæ ſunt, ſejungi poſſint.

Corpus itaque [quidquid tamdem illud reapſe ſit, neque enim intima natura illius plane cognita eſt] conſideranti illico offert

ſyſtême; c'eſt la vérité ſeule qu'il faut qu'il recherche; c'eſt à la vérité ſeule qu'il faut qu'il s'arrête. Cet eſprit anime particuliérement les académies; auſſi les ouvrages qui ſortent de leur ſein, & ceux qui portent le même caractere anti-ſyſtématique, ſont-ils les vrais dépôts de la ſaine phyſique.

Notre Capucin conſidere enſuite d'une maniere moins générale l'eſſence de la phyſique, &, pour en donner quelque idée au docteur de Coïmbre, il en diſcourt ainſi. La phyſique eſt une ſcience qui a pour objet la recherche de la nature du corps & de l'eſprit, au moyen des effets & des propriétés. Il ſera queſtion ailleurs de l'eſprit. Il y a des propriétés qui ſont communes à tous les corps; il y en a qui ſont particulieres à de certains corps. La connoiſſance de ces dernieres découle de la connoiſſance des premieres. Ainſi donc, pour connoître à fond la cauſe des effets, il faut d'abord connoître les propriétés qui ſont communes à tous les corps, afin de pouvoir en ſéparer celles qui ſont particulieres à certains corps.

Le corps, quelque choſe que ce ſoit en ſoi qu'un corps, car ſon eſſence n'eſt pas entierement connue, offre à celui qui

quatuor hæc : extenſionem, impenetrabilitatem figuram mobilitatem. *Harum autem conſideratio facile nos ad alias proprietates explorandas manuducit. Nam ab* extenſione, *ad* diviſibilitatem *facile venimus. Ab* impenetrabilitate *ad* duritiem, denſitatem, poroſitatem, raritatem, *&c.*

Ex figura *autem, &* motu *plurima alia proficiſcuntur.* Figura *enim terminos habet ſeu* ſuperficies, *quæ corporis molem ſeu quantitatem finiunt. Porro ex quantitate molis vires corporis naſcuntur. Ex quo conſequitur, ad cognoſcendas vires corporis neceſſariam eſſe ſcientiam ſuperficiorum, ſeu* geometriam. *Deinde corporum vires ex quantitate molis, ejuſdemque velocitate motus ortum ducunt. Cum autem quantitas molis ex ſuperficie pendeat, oportet eum, qui vires corporis cognitas habere cupit, & ſuperficies, & velocitatem motus exacte metiri. Phyſicus itaque, quod corporum vires noſcere debet, geometria inſtructus ſit oportet. Cumque geometria ab arithmetica, atque adeo ab algebra, ſaltim hac ætate, ſejungi non poſſit, utramque calleat neceſſe eſt.*

l'examine les quatre propriétés ſuivantes, *l'étendue*, *l'impénétrabilité*, *la figure & la mobilité*. Ces propriétés connues nous donnent la connoiſſance des autres. L'idée de l'*extenſion* nous mene à l'idée de la *diviſibilité*, & l'idée de l'*impénétrabilité* à celle de la *dureté*, de la *denſité*, de la *poroſité*, &c.

D'autres idées découlent des idées de *figure* & de *mouvement*. La *figure* a en effet des limites ou une *ſurface* qui terminent la maſſe du corps ou la quantité. De la quantité de la maſſe, découlent les forces du corps. D'où il ſuit que la ſcience des ſurfaces, ou la *géométrie*, eſt néceſſaire pour connoître les forces des corps. On voit enſuite que la force des corps, qui vient de leur maſſe, vient auſſi de la vîteſſe de leur mouvement. Or, comme la quantité d'une maſſe eſt déterminée par ſa ſurface, il faut que celui qui veut connoître les forces d'un corps, puiſſe meſurer & ſes ſurfaces & les dégrés de vîteſſe de ſon mouvement; il eſt donc néceſſaire que le phyſicien qui veut connoître les forces des corps, ſache la géométrie. Mais le géométre ne pouvant à ſon tour ſe paſſer maintenant ſur-tout de l'arithméticien & même de l'algébriſte, la connoiſſance de

Itaque geometria, & algebra veluti clavis eſt univerſæ phyſicæ, & mathematicæ mixtæ: nihil enim aliud ſunt prædictæ mathematicæ partes, quam res phyſicæ ex legibus matheſeos demonſtratæ. Adeoque mathematicam calleat neceſſe eſt ille, qui in phyſica diſciplina tota quanta eſt, aliqua laude perfectus haberi cupit; quod nonnullis exemplis illuſtrat Capuccinus. Quod ſi ratio ipſa non vinceret, quam neceſſaria ſit phyſico peritia mathematicæ, vel ipſa emendate phyſicæ ἐποχὴ atque eorum, qui eam emendarunt, lectio ſatis ſuperque, quod volumus, conficeret. Quis enim hiſtoria litteraria leviter tinctus ignorat, Galilæum, Carteſium, Gaſſendum, Hobbeſium, utrumque Paſchalium, Merſenum, Borellium, Torricellium, qui prima fundamenta emendandæ phyſicæ jecerunt; quis Huygenſium, Montmortium, quis denique Newtonum, Bernoullium, Cheynium, ceteroſque, qui eidem extremam manum adjecerunt; eoſdem mathematicam intimiorem & ſublimiorem ad illud faſtigium evexiſſe, in quo nunc temporis eam demiramur? Quid? quod uſu exploratum eſt, adoleſcentes, qui his diſciplinis operam dederunt, longo poſt ſe intervallo

l'arithmétique & de l'algébre devient indiſpenſable.

L'algébre & la géométrie ſont donc les deux clefs de la phyſique & des mathématiques mixtes ; & , dans le fait, ces parties des mathématiques ne ſont que les objets de la phyſique , démontrés mathématiquement. Il faut donc que celui qui veut connoître parfaitement quelque partie que ce ſoit de la phyſique , ſache les mathématiques. Notre Capucin en apporte pluſieurs preuves. Pour ſe convaincre de la néceſſité de cette connoiſſance , il ſuffiroit, au défaut du raiſonnement, de voir quelle eſt l'époque du changement en mieux qui s'eſt fait dans la phyſique , & de lire les ouvrages de ceux qui ont opéré ce changement. Peut-on en effet avoir la moindre teinture de l'hiſtoire littéraire, & ignorer que Galilée, Deſcartes, Gaſſendi, Hobbes, les deux Paſcal, Merſene, Borelli, Torricelli, qui ont jetté les fondemens de la bonne phyſique, & Huygens, Montmort, Newton, Bernoulli, Cheyne & tant d'autres qui ont ſervi à élever l'édifice, ont porté les mathématiques à ce dégré où nous les voyons maintenant avec admiration ? L'expérience enfin ne démontre-t-elle

reliquos, qui veteri methodo philoſophantur, relinquere.

Neque tamen Capuccinus adoleſcentes tanta mathematicæ notitia eruditos eſſe vult, quanta Newtonus, Leibnizius, Bernoullius &c. ſed quanta huic primæ inſtitutioni neceſſaria videtur. Itaque commendat pueris, qui Gallicæ, & Italicæ neſciunt, geometriam Tacqueti *cum animadverſionis Whiſtoni. Item* Theoremata Archimedis : Sectiones conicas P. Grandi, *cum notis Cameti; vel* Sectiones P. Orlandi, *quæ valde perſpicuæ ſunt. Item* Arithmeticam Tacqueti *à Nicolao de Martina illuſtratam : vel etiam Paulini à S. Joſepho* Inſtit. arithmeticæ, & algebræ. *Iis vero, qui aliquos progreſſus habent,* Wolfium, Hoſpitalium, *ceteroſque.*

Hinc poſtquam graviſſimorum recentiorum exemplo oſtendit, non alia ratione, quam mathematicæ præſidio, ad interiora phyſicæ perveniri poſſe ; malam conſuetudinem reprehendit Luſitanorum, qui putant,

pas que ceux qui s'appliquent à ces ſciences, laiſſent bien loin derriere eux tous ceux qui gardent l'ancienne maniere d'étudier.

Notre Capucin n'exige cependant point des jeunes gens, qu'ils ſoient auſſi verſés dans les mathématiques, que l'étoient Newton, Leibnitz & Bernoulli, mais qu'ils en ſachent tout ce qui eſt néceſſaire pour s'appliquer avec fruit à la phyſique. Il recommande donc aux étudians qui ne ſavent ni le François ni l'Italien, de lire la *Géometrie* de *Tacquet* avec les notes de Wiſthon, les *Théorêmes d'Archimede*, les *Sections coniques* du pere *Grandi* avec les notes de Camet, ou les *Sections du pere Orlandi*, ouvrages où il régne beaucoup de clarté. Ils liront encore l'*Arithmétique* de *Tacquet* avec le commentaire de Nicolas de Martina, ou les *Inſtitutions d'arithmétique & d'algebre* de Paulin de Saint-Joſeph. Ceux qui ſeront un peu plus avancés, liront *Wolf* & le *marquis de l'Hôpital.*

Après avoir prouvé, par l'exemple des modernes les plus fameux, que ce n'eſt qu'à l'aide des mathématiques que l'on peut pénétrer dans le ſanctuaire de la phyſique, il releve l'erreur des Portu-

phyſicam cum mathematica nihil commune habere: nec alteram ab altera juvari: Poſt hæc tironem phyſicum inſtituendum ſibi ſumit; quod antequam faciat, quædam præmonenda eſſe putat.

Duplex itaque candidatorum phyſicæ genus diſtinguit: & eorum, qui peripatetica imbuti fuere; & eorum, qui nihil umquam de illa audierunt. Ultrorumque præcepta eadem ſunt: veruntamen illi peculiari modo tractandi videntur. Ac primum monendi, ut omnem ex animo deleant memoriam phyſicæ: tum ut hiſtoriam naturæ legant, priuſquam ad phyſicam Theoreticam animum applicent: quæ hiſtoria & varietate delectat; & veras, non fictas, proprietales rerum ob oculos ponens, pedetentim ideas abſtractas extinguit: docetque tironem, non ea eſſe neganda, quæ ipſi nova, inaudita, mirabilia videantur. Et quo facilius eidem dent operam, ad marginem libri nominat eos, qui φαινόμενα ſine ullo præjudicio diligenter examinarunt. Ex veteribus paucos. Ex recentioribus præter ceteros academias regias: *itemque Baconium, Merſenum, Boyleum, Leeuwenoekium. Ideo autem paucos nominat, quia cum iis ſe loqui ait, qui non niſi Latinam linguam intelligant. Doletque*

gais qui penſent que ces ſciences n'ont rien de commun, & qu'elles ne peuvent ſe prêter aucun ſecours. Il eſſaye enſuite d'établir la route que doit tenir un commençant; mais il croit néceſſaire de donner quelques avertiſſemens préliminaires.

Il diſtingue donc deux ſortes d'éléves en phyſique : ceux qui ont ſucé le lait de la philoſophie péripatéticienne, & ceux qui n'ont aucune notion de cette philoſophie. Les préceptes ſont les mêmes pour les uns & pour les autres; mais il faut uſer avec les premiers de quelques précautions particulieres. On doit d'abord les avertir de perdre, autant qu'il dépendra d'eux, la mémoire de tout ce qu'ils ont lu de phyſique, & les engager à lire l'hiſtoire de la nature, avant que d'étudier la théorie de cette ſcience. Cette hiſtoire les amuſera par ſa variété; elle leur découvrira des propriétés réelles, & non des propriétés imaginaires; & ils s'accoutumeront inſenſiblement à perdre de vue la chimére des idées abſtraites. Que le commençant ſe garde ſur-tout de nier les choſes, uniquement parce qu'elles lui paroîtront nouvelles, extraordinaires & ſurprenantes. Pour rendre cette lecture plus facile, notre Capucin indique les auteurs

Latina lingua nullam adhuc exſtare hiſtoriam, quæ ſingula recte exponat. Nihilominus itidem monet, plurima in ephemeridibus, quarum celebriores numerat, ſe offerre, quæ ad rem faciant. Hæc illis, quæ peripatu ad meliorem frugem redire conantur, facienda eſſe ait: nam ceteri ſatis habent, ſi una cum theorica hiſtoriam illam legant.

Hoc autem loco monet noſter, & vero exemplis demonſtrat, utile eſſe tironi, qui compendiaria via progredi vult, ſcire linguam Gallicam, vel Italam, in quibus, quidquid apud antiquos, & recentiores, nulla quidem excepta diſciplina, exſtat, verſum eſt, atque eleganter politeque ſcrip-

qui ont examiné les phénoménes de la nature avec le plus de ſoin & ſans préjugés. Il y en a peu parmi les anciens. Chez les modernes, outre les mémoires des académies, l'on a Bacon, Merſene, Boyle, Leuwenhoeck. Il ne donne pas une liſte d'auteurs fort étendue, parce qu'il ſuppoſe avoir à inſtruire un diſciple qui ne ſait que la langue Latine; ſurquoi il ſe plaint de ce qu'il n'exiſte point encore dans cette langue une hiſtoire où les choſes ſe trouvent expoſées convenablement. Il avertit cependant qu'il ſe trouve beaucoup d'endroits dans les journaux, dont la lecture peut être fort utile; & il indique deux de ces ouvrages qui ſont les plus accrédités. Voilà ce qu'il conſeille de faire à ceux qui ont été imbus des erreurs du péripatétiſme, Pour ceux dont cette philoſophie n'a jamais gâté les idées, il ſuffira de lire l'hiſtoire naturelle en même temps que les principes de la phyſique.

Il engage enſuite ceux qui veulent faire des progrès rapides à apprendre le François ou l'Italien; & il démontre l'utilité dont il eſt de ſavoir l'une ou l'autre de ces langues, dans leſquelles tout ce qu'il y a de mieux en tout genre, ſoit dans les ouvrages anciens, ſoit dans les modernes,

tum. Omnino ut neceſſaria ad hæc ediſcenda Latina lingua nullo modo videatur : quod tamen fere omnes Luſitani fieri non poſſe putant.

Quibus accurate expoſitis, puerum tali modo inſtituendum eſſe docet. Primo itaque de materia agendum eſt, ejuſque diviſibilitate : ubi, quid ſenſerint veteres, Democritus, Epicurus &c., quid recentiores chimici, Leibnitzius, ceterique de principiis corporum, eſt conſiderandum : ubi etiam de vacuo, & materia illa ſubtili diſquirendum eſt. Deinde de proprietatibus corporum communibus. Ac primum de motu tum ſimplici, tum compoſito, & de lineis curvis, quæ ex eodem naſcuntur. Tum de motu gravium : ubi principia Newtoni, Mairani, principia ſtaticæ *examinanda ſunt. Item de motu decidentium, de communicatione motus, ac principiis* dinamicæ. *Ad hæc de motu humorum ſeu principiis* hydroſtaticæ : *de humoribus in tubis, & extra : & de iis, quæ ex aeris gravitate deducuntur. Præterea de proprietatibus illis corporum eſt diſputandum, ex quibus ſenſus, ſeu* ſenſationes *oriuntur : veluti de calido, frigido, ceteris. Sed peculiarem diſputationem habet diſputatio de luce, & coloribus.*

ſe trouve traduit auſſi bien qu'on puiſſe le deſirer. La perfection de ces traductions eſt telle qu'on pourroit à la rigueur ſe paſſer de ſavoir le Latin pour étudier les ſciences, quoique cela paroiſſe impoſſible à preſque tous les Portugais.

Il paſſe à la maniere dont il faut conduire un jeune homme. On lui parlera d'abord de la matiere & de ſa diviſibilité; &, à cette occaſion, on lui expoſera les opinions des anciens, de Démocrite, d'Epicure &c., & celles des chymiſtes modernes, de Leibnitz & des autres philoſophes, ſur les principes des corps. On recherchera encore ce que c'eſt que le vuide, & que la matiere ſubtile. On paſſera aux propriétés communes à tous les corps, & l'on parlera d'abord du mouvement tant ſimple que compoſé, & des lignes courbes qui lui doivent leur origine. Le mouvement des corps graves viendra enſuite, & l'on examinera les principes de Newton, de Mairan, & ceux de la ſtatique. L'on parlera du mouvement des corps qui tombent, de la communication du mouvement & des principes de la dynamique; du mouvement des fluides & des principes de l'hydroſtatique; des fluides renfermés dans

Cognitis generalibus, antequam ad ſingulas claſſes deveniat, conſiderandum eſt mundi ſyſtema, ſecundum varias hypotheſes: præſertim vero expendenda ſunt argumenta Newtoni, Carteſii, Leibnitzii: tum de ſtellis, planetis, cometis eſt explicandum. Conſequitur terræ orbis. Ac primum meterora: ubi de fluxu maris ex Gallileo, Waliſio, Carteſio, Newtono. Poſt hæc de mineralibus, vegetabilibus, animantibus. Ad extremum de machinatione hominis ex anatome: tum de adfectibus animi: poſtremo de phantaſia, ſeu ſenſu interno.

Hanc bonam ſibi videri methodum tractandæ phyſicæ putat Capuccinus. Illud monens, non ſe reprobare eos, qui diverſam

des tubes, de ceux qui ne le ſont point, & de ceux que la peſanteur de l'air abaiſſe. On traitera encore des propriétés des corps qui occaſionnent nos ſenſations, du chaud, du froid, &c. L'on examinera en particulier tout ce qui regarde la lumiere & les couleurs.

Lorſqu'on aura donné à ſon éléve ces connoiſſances générales, avant de deſcendre aux ſubdiviſions, on lui expliquera le ſyſtême du monde ſelon les différentes hypothéſes; &, à cette occaſion, on lui expoſera ſur-tout les ſentimens de Newton, de Deſcartes & de Leibnitz. Ce qui regarde les étoiles, les planetes & les cometes, trouve ici ſa place tout naturellement. Notre globe vient enſuite, &, relativement à lui, l'on commencera par l'explication des météores, mettant ſous les yeux du diſciple ce que Galilée, Wallis, Deſcartes & Newton ont dit ſur le flux & reflux. On parlera enſuite des minéraux, des végétaux & des animaux, de la ſtructure anatomique de l'homme, des affections de l'ame, & enfin de l'imagination ou du ſens interne.

Telle eſt la maniere d'enſeigner la phyſique, qui paroît la meilleure à notre Capucin; il déclare cependant qu'il ne

ſequantur modo in ſingulis diſputationibus eclectice philoſophentur.

Poſtremo loco de pneumatologia [hanc partem phyſicæ eſſe , in metaphyſica docuerat] diſputat. Primo itaque oſtendit, diſputationem totam de anima ad hoc revocari debere, duo ut efficiat, alterum, eſſe in nobis ſpiritum, id eſt, ens aliquod, quod cognoſcit, & vult. Obiter monens, reliquas quæſtiones peripateticorum profligandas eſſe, maxime hoc nomine, quod ex putidis præjudiciis ducantur, habitus vero ſupernaturales, uti vocant, ad theologiam remittit, ubi ſine labore conficitur, eos abſque ullis qualitatibus *peripateticis more majorum explicari poſſe. Alterum eſt, animum noſtrum eſſe liberum. Itemque de conjunctione animi, & corporis inquirendum eſt. Ubi ſedulo cavendæ ſunt inutiles quæſtiunculæ, quas magno apparatu verborum diſputant peripatetici: eas vero indicat Capuccinus.*

De angelis philoſopho tacendum eſſe putat. Quidquid enim cognitum habemus, ex

prétend déſapprouver aucune autre méthode, pourvu qu'on procéde à la maniere des philoſophes éclectiques.

Il parle enſuite de la pneumatologie, qu'il a dit ci-devant faire partie de la phyſique. Toutes les diſcuſſions ſur l'ame doivent ſe réduire à établir deux choſes; l'une, qu'il y a au dedans de nous un eſprit, c'eſt-à-dire, un être qui eſt doué de connoiſſance & de volonté; l'autre, que cet être eſt libre. Il avertit, en paſſant, qu'il faut éviter toutes les autres diſcuſſions, dans leſquelles s'engagent les péripatéticiens, & où l'on n'a pour principes que de miſérables préjugés. Pour ce qui eſt *des états ſurnaturels*, c'eſt à la théologie à en donner la ſolution qu'elle trouvera facilement ſans recourir aux *qualités* péripatéticiennes, comme faiſoient les anciens. On parlera encore de la liaiſon de l'ame & du corps; mais il faut ſur ce point éviter les petites queſtions des ſcholaſtiques, queſtions dans leſquelles ils font un grand étalage de mots. Notre Capucin indique ces objets minucieux de recherches, auxquels on s'attache dans l'école.

Il penſe qu'un philoſophe n'a rien à dire ſur les anges. Tout ce que nous en

divinis litteris habemus : quæ nullo modo ſiniunt inumeras, inutileſque quæſtiones, quas etiam in theologia longa oratione exponunt peripatetici. Itaque paucis contenti eſſe debemus.

Extrema eſt diſputatio de Deo. In qua poſtquam Capuccinus non ſine animi dolore exponit, diſputandi viam, quam tenent peripatetici, ad confringendos recentiores atheos, & polytheos aptam non eſſe; contendit, debere nos graviſſimum argumentum probare hoc modo. Primum mundum certo tempore conditum fuiſſe. Deinde non caſu factum, ſed ſummo conſilio à conditore intelligenti. Tum intelligentem cauſſam non eſſe materiam. Quarto loco conditum fuiſſe ex materia non illa quidem æterna, ſed tempore facta. Quibus demonſtratis, facile erroribus, ac laqueis hoſtium noſtrorum occurri poteſt : ſingulaque effugia, ad quæ ſe recipere ſolent, præcludi. Atque hinc habere Deum mundi procurationem, eſſe liberum, omnipotentem, ceteraſque proprietates habere, nullo negotio conſici poteſt.

Quo

ſavons, ce ſont les ſaintes écritures qui nous l'apprennent, & cependant cette conſidération n'eſt point capable de mettre fin aux queſtions inutiles & ſans nombre que les péripatéticiens ont introduites juſques dans la théologie. Il vaut mieux s'en tenir au peu que l'on ſait.

Dieu ſera le dernier objet de la phyſique. Surquoi, après s'être plaint avec amertume de cœur de ce que la maniere de raiſonner, en uſage parmi les ſcholaſtiques, n'eſt point propre à réfuter les athées & les polythéiſtes modernes, notre Capucin prétend qu'il n'y a point de meilleure maniere de les combattre, que de prouver, 1°. que le monde a été créé dans un temps déterminé ; 2°. qu'il n'eſt point l'ouvrage du hazard, mais que la prudence d'un être intelligent a préſidé à ſa formation ; 3°. que ce principe intelligent n'eſt point la matiere ; 4°. que le monde a été fait de matiere créée comme lui, & non point éternelle. Si l'on démontre bien ces quatre aſſertions, il ſera facile d'échapper aux embuches des athées, & de ne leur laiſſer même aucun faux-fuyant. Il s'enſuit de-là que Dieu entretient l'univers, qu'il en prend ſoin, qu'il eſt libre, qu'il eſt tout-puiſſant, qu'il a

Quo vero facilius phyſicæ dent operam tirones, plane diſtincteque oſtendit hoc loco Capuccinus, quo modo triennii curriculo philoſophicæ inſtitutiones, ne ethica quidem excepta, itemque geometria, & algebra, commode tradi poſſint in ſcholis: aliquoſque bonos phyſicos adducit, qui opitulari poſſint Luſitanis. Quæ poſtquam expoſuit; ita concludit: verum philoſophum ſibi perſuadere debere, nos in hac vita pauca certo ſcire de rebus præſertim naturalibus: ſatius tamen eſſe pauca certo ſcire, ignorantiamque ſuam præ ſe ferre, quam ex infirma conjectura perpetuo ſine ulla utilitate altercari, more peripateticorum.

XI. *Jam undecima epiſtola de* ethica *copioſe agit: non id quidem nude, ac generatim; ſed erudite, atque ad Luſitanorum uſum prorſus accommodate. Principio docet, ſe non ethicæ nomine intelligere ſubtiles illas & inutiles diſputationes, quæ nec reipublicæ, nec religioni opitulari poſſunt; ſed phi-*

toutes les propriétés qui lui ſont eſſentielles. Tout cela devient aiſé à établir.

Pour faciliter encore plus l'étude de la phyſique aux jeunes gens, notre Capucin indique clairement & méthodiquement la maniere dont il faut s'y prendre pour pouvoir s'inſtruire en trois ans dans toutes les parties de la philoſophie, ſans en excepter la morale, ni même l'algébre & la géométrie. Il nomme à ce ſujet de bons phyſiciens qui pourroient aider les Portugais dans l'exécution du plan qu'il propoſe. Il termine ſa lettre en diſant que le vrai philoſophe doit ſe perſuader que nous ne ſavons preſque rien ici bas d'une maniere certaine ſur-tout ſur les choſes naturelles, mais qu'il vaut encore mieux n'avoir que quelques notions ſûres, & avouer notre ignorance, que de nous contenter, comme les péripatéticiens, d'une foible conjecture pour batailler éternellement.

XI. L'onzieme lettre a pour objet la morale, ſur laquelle notre Capucin s'étend beaucoup. Ce n'eſt point ſéchement & en termes généraux qu'il en parle ; il approfondit la matiere, & tout ce qu'il dit eſt relatif aux beſoins du Portugal. Il déclare d'abord qu'il ne comprend point

loſophiam illam, quæ veram felicitatem oſtendat, doceatque quo pacto, quibuſque virtutibus ad eam contendere queamus.

Hinc poſtquam ethices hiſtoriam breviter tetigit, Luſitanorum præjudicatam ſententiam confutat, qui ſibi perſuadent, ethicam theologis, & caſuiſtis tantum inſervire poſſe: ceteris nullo modo. Itaque veterum exemplo ac diſputationibus conficit, ethicam apud philoſophos ſummo ſemper in pretio fuiſſe. Tum graviſſimis argumentis demonſtrat, ethicam eſſe prolegomena, &, ut ita dicam, logicam quamdam eſſe juriſprudentiæ, & theologiæ moralis, ſine qua neutra recte tractari, neutra intelligi, neutra populorum ſaluti opitulari poſſit. Præterea oſtendit, quod omnino obſcurum erat Luſitanis præceptoribus, ethicam, & theologiam morum in hoc convenire, quod eadem argumenta pertractent: in hoc differre, quod illa ratione, hæc vero revelatione, interdum legibus pontificiis contineatur: ubi, quid theologia addat, & in quo ethicam emendet, diſerte exponit.

ſous le nom d'éthique tous ces objets frivoles d'une recherche ſubtile dont il ne peut réſulter aucun avantage ni pour l'état ni pour la religion, mais bien cette philoſophie qui ſert à connoître en quoi conſiſte le bonheur véritable, & qui enſeigne les moyens qu'il faut employer & les vertus qu'il faut avoir pour parvenir à être heureux.

Il fait une eſquiſſe légére de l'hiſtoire de la morale; après quoi il réfute le préjugé des Portugais qui penſent que cette ſcience ne peut ſervir qu'aux théologiens & qu'aux caſuiſtes, & qu'elle n'eſt d'aucun uſage pour le reſte des hommes. Il prouve, par l'exemple des anciens & par leurs écrits, le cas que les philoſophes ont fait dans tous les temps de l'éthique; & il employe les raiſons les plus fortes pour démontrer qu'elle doit être regardée comme l'introduction à la juriſprudence & à la théologie morale. Elle leur ſert de logique, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, &, ſans elle, ni l'une ni l'autre de ces deux dernieres ſciences ne peut être bien enſeignée, ou ne ſauroit en ſaiſir l'eſprit véritable, ni les appliquer au bien des peuples. Il montre de plus que l'éthique & la théologie morale ſe reſſemblent

Præterea docet, ethicam etiam ſingulis civibus eſſe accommodatam, ut res ſuo merito æſtiment, recteque de ſingulis judicent: maxime vero ut de virtutibus, ac virtuoſis hominibus verum judicium faciant: virtutemque in quocumque homine efferant, vitia in quocumque condemnent. Cumque uſu cognoviſſet Capuccinus, quot ineptiis, ex fabulis romanenſibus *petitis, plerique nobiles Luſitani, illi præſertim, qui patriæ fines non ſunt prætergreſſi, imbuti ſint; quam ſæpe heroa illum Michaelis Cervantes, nempe* D. Quixote, *non meditati agant; ſuum eſſe duxit tam ineptis & pernicioſis opinionibus occurrere. Itaque poſtquam ex hiſtoria expoſuit nobilitatis ortum, concludit, nobilitatem unica virtute contineri. Hanc* naturalem *nobilitatem vocat, hanc unicum*

en ce qu'elles ont un objet commun, rapport que les profeſſeurs Portugais ne démêlent que fort obſcurément. La différence qui ſe trouve entr'elles conſiſte dans la nature des preuves qu'elles apportent, l'une s'appuyant ſur les lumieres naturelles, & l'autre ſur la révélation, & quelquefois ſur les décrets des papes; ſurquoi il fait voir d'une maniere ſatisfaiſante en quoi la théologie étend & redreſſe la morale.

Il met de plus en fait que l'éthique eſt utile à tout citoyen, qu'elle ſert à aſſigner aux choſes leur véritable valeur, à en juger ſainement, & ſur-tout à ſe former une idée convenable de la vertu & des gens vertueux, de ſorte que nous blâmions le vice, & que nous donnions des louanges à la vertu, ſans égard pour la qualité des perſonnes. Inſtruit par l'expérience que la lecture des romans farcit la tête des nobles Portugais, de ceux ſur-tout qui ne ſont jamais ſortis de leur pays, d'idées extravagantes, au point que, ſans y penſer, ils jouent bien ſouvent le rôle du héros de Cervantes, il a cru à propos de déraciner ces imaginations ridicules. Il recherche donc d'abord dans l'hiſtoire l'origine de la nobleſſe, & il concludque

nobilitatis fontem eſſe ait. Secundo loco magiſtratus ponit : quam civilem *nobilitatem dicit, hoc nomine, quod non niſi virtute præſtantibus deferuntur, aut deferri debent. Poſtremo infimoque loco collocat nobilitatem* hereditariam : *quæ non alia de cauſſa honore aliquo excipi debet, niſi quia ab viris, qui præclaris factis nomen aliquod adepti ſunt, ortum ducit.*

Hinc officia germani nobilis ac generoſi percenſens, vulnera aperte, ſed diligenter, tangit Luſitanorum, atque exemplis ex veteri memoria petitis, Græcis, Romanis, aliis, quam inepte faciant, confirmat. Docetque, hæc librorum lectione, ſed multo magis uſu exterarum gentium, atque erudita peregrinatione aliqua emendari poſſe, præſertim tenera ætate. Interdum vero cauſſam ſuam agit : nam veterum Romanorum, Italorumque egregias virtutes vere ille quidem, ſed magnifice deprædicat. Utitur etiam exemplis recentioribus, ſed parce. In quo illud vere dicere poſſumus, Capuccinum hoc loco ſumma eloquentia, & eruditione, &

c'eſt dans la vertu qu'eſt renfermée la nobleſſe; c'eſt la vertu qui eſt la nobleſſe *par nature;* c'eſt la vertu qui eſt l'unique ſource de la nobleſſe. Il met au ſecond rang la magiſtrature, à laquelle il donne le nom de *nobleſſe civile*; & il la regarde comme noble, parce que les emplois publics ne ſont confiés ou ne doivent l'être qu'à des gens d'un mérite reconnu. Il met enfin au dernier rang la nobleſſe *héréditaire* qui ne doit attirer des égards que par la conſidération qu'elle tire ſon origine de perſonnages qui ſe ſont fait un nom par leurs belles actions.

Il part de ces idées pour examiner quels ſont les devoirs d'un homme vraiment noble & jaloux de ne point démentir la pureté de ſon origine. On peut dire qu'il enfonce ici juſqu'au vif le doigt dans la plaie des Portugais; mais il s'y prend avec adreſſe, & s'appuye d'exemples tirés des Grecs, des Romains & d'autres peuples, pour leur démontrer combien ridicule eſt leur conduite aux yeux de la raiſon. Ce vice, dont leurs idées ſont impregnées, trouvera un reméde dans la lecture des bons ouvrages; le commerce des étrangers & quelques voyages, entrepris en vue de s'inſtruire, rectifieront plus ſûre-

arte invidioſum hoc argumentum tractare.

His plane expoſitis, viam tradendæ moralis ſternit Conimbricenſi doctori, idque tali modo. Moralis philoſophia duas in partes dividitur : altera de ſummo bono agit, & de modo id conſequendi : hæc ethica *vulgo appellatur. Altera de diverſis hominum officiis. Hæc rurſum vel officia conſiderat ut* honeſta *ſunt, id eſt, recte rationi conſentanea ; & vocatur* juriſprudentia naturalis, *ſeu* univerſalis. *Aperit illa & exponit potiſſimum officia hominis erga Deum, erga ſe, erga alios : nempe patris in filium, conjugis in alium, domini in ſervum, regis in ſubditos, gentis in gentem. Vel officia, ut*

ment encore leur maniere de penſer, s'ils voyagent ſur-tout de bonne heure. La complaiſance patriotique ſe laiſſe de temps en temps appercevoir dans notre Capucin ; on ne peut nier que tout ce qu'il dit des grandes vertus des Romains & des Italiens, ne ſoit vrai ; mais c'eſt en termes magnifiques qu'il en parle. Il prend encore des exemples chez ſes compatriotes dans des temps moins reculés ; mais ces exemples ſont en petit nombre, & l'on ne peut qu'admirer l'éloquence, le ſavoir & l'adreſſe avec leſquels il traite un ſujet auſſi délicat, & où il avoit autant à craindre d'être ſoupçonné d'oſtentation.

Il trace enſuite au docteur de Coïmbre la route qu'il faut ſuivre dans l'expoſition de la morale. La voici. La philoſophie morale ſe diviſe en deux parties. L'une traite du ſouverain bien & des moyens de ſe le procurer ; on l'appelle ordinairement *éthique*. L'autre traite des devoirs des hommes. Celle-ci embraſſe à ſon tour deux objets. Ou elle conſidére les devoirs en tant qu'ils ſont *honnêtes*, c'eſt-à-dire, conformes à la droite raiſon ; alors elle s'appelle *juriſprudence naturelle* ou *univerſelle* : & elle examine particulierement les devoirs de l'homme envers Dieu, envers

utilia reipublicæ *ſunt*, *examinat*, *& vocatur* juriſprudentia civilis, *ſeu* politica; *cujus pars eſt* œconomica. *Hæ ſunt partes diſciplinæ moralis. Sed de duabus primis tantum hoc loco agit Capuccinus.*

Porro ut diſtinctius cognoſcamus; quam ſit ethica hominibus neceſſaria, revocandum in memoriam, hominem plurimis miſeriis nec modo erroribus mentis, ſed etiam adfectibus animi eſſe obnoxium, qui nos hoc modo magis, quam illo, agere faciant. Horum bene multi ex habitudine corporis, interdum vero ex rebus externis, nempe honoribus, ceteriſque, naſcuntur. Sed præcipua cauſſa ſita eſt in hominum voluntate. Itaque debet homo tot infirmitatibus animi mederi: remedium autem eſt ſummum bonum, ſi illud conſequi poteſt, quod hoc loco tamquam verum ponitur, non diſputatur.

lui-même ou envers les autres ; tels ſont les devoirs d'un pere envers ſon fils, d'un mari envers ſa femme, d'un maître envers ſon ſerviteur, des rois envers leurs ſujets, & d'une nation envers une autre nation. Ou elle conſidére les devoirs en tant qu'ils ſont *utiles à l'état* ; alors on l'appelle *juriſprudence civile* ou *politique* ; & elle a pour branche la *juriſprudence économique*. Telles ſont les parties de la morale ; mais il n'eſt queſtion ici que des deux premieres.

Pour demeurer entierement convaincu de l'importance dont la morale eſt pour les hommes, il eſt à propos de ſe rappeller toutes les imperfections de la nature humaine, ſujette non-ſeulement aux erreurs de l'entendement, mais encore aux paſſions de l'ame, qui l'entraînent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La plûpart de nos paſſions viennent de l'habitude du corps ; elles ſont quelquefois produites par des cauſes extérieures, par la conſidération des honneurs & autres choſes ſemblables ; mais leur ſource principale eſt dans la volonté. L'homme eſt donc intéreſſé à ſe guérir de toutes ces infirmités ; le reméde eſt dans le ſouverain bien, s'il peut ſe le procurer ; ce que notre Capu-

Poſtea examinandum eſt, quid de ſummo bono ſenſerint philoſophi: diſquirendumque an in hac mortali vita naturalis beatitudo dari poteſt. Ubi obiter de ſuperna dicitur. Deinde de præſidiis, quibus illa poſſit haberi, eſt diſputandum, nempe humanis actionibus. Quo loco, quæ à Deo manifeſtata ſunt, inter docendum tangi poſſunt, non diſputari: nec illud etiam de ſcientia divina, auxilio divinas: quod theologorum eſt negotium. Satis erit cognoſcere, quid eccleſia contra Pelagium: quid contra Lutherum, Calvinum, &c. finiverit.

Hinc de bonitate, ac malitia noſtrarum actionum dicendum eſt aliquid. Cumque utraque ex conſenſu aut diſſenſu cum lege naſcatur, de legibus explicandum eſt breviter, earumque differentia, ac proprietatibus. Prudentia autem illa, quæ docet quo pacto actiones noſtras ad leges exigere debemus, vocatur conſcientia, *quæ locum hic ſibi facit potiſſimum: non ut tironem inmergamus in longiſſimam diſputationem de* pro-

cin propoſe ici comme une vérité, & non comme un objet de diſpute.

Il faut examiner enſuite les ſentimens des philoſophes ſur le ſouverain bien, & voir ſi nous pouvons ici-bas jouir de la béatitude par les ſeules forces de notre nature. C'eſt ici le lieu de parler en paſſant de la béatitude céleſte. On parlera enſuite de ce qui peut contribuer à entretenir le bonheur, c'eſt-à-dire, des actions humaines; & l'on pourra dire un mot en paſſant des choſes révélées; mais il ne faudra pas les mettre en queſtion, non plus que ce qui regarde la *ſcience divine*, le *ſecours divin*, &c. On laiſſera ces objets aux théologiens, & il ſuffira là-deſſus de ſavoir en quoi les ſentimens de l'égliſe ſont oppoſés à ceux de Pélage, de Luther, de Calvin, &c.

Il faudra dire enſuite quelque choſe de la bonté & de la méchanceté de nos actions; & comme leur nature dépend de leur conformité ou non-conformité avec la loi, il faudra parler des loix, de leurs différences & de leurs propriétés. Cette prudence, qui nous enſeigne comment il faut que nous réglions nos actions ſur la loi, s'appelle la *conſcience*; il en doit être ici parlé, mais ſans ſe jetter dans le laby-

babilitate, *quam theologis intactam relinquimus; ſed ut cognitum habeat, quid eccleſia condemnet, quid toleret; quidque recta ratio faciendum eſſe doceat: quod ad paucos canonas reducit noſter: cetera enim, quæ ipſi theologi longiſſima oratione diſputant, plerumque ſunt inutilia. Conſenſus autem cum lege parit* virtutem, *de qua ejuſque ſpeciebus aut fontibus quatuor nonnulla dicenda ſunt: quæ ſpecies ad unam* prudentiam *facile reduci poſſunt. Et hinc, quid ſit vitium, contraria ratione intelligitur.*

Altera pars ethicæ, quæ de officiis *agit, ſeu* juriſprudentia naturalis, *poſt hanc exponenda eſt. Quam ut diſtinctius percipiamus, etiam de cauſſa, quæ nos impellit ut lege obtemperemus, nempe de pœna divina, & humana; de bello, de pactis, &, quæ inde conſequuntur, quantum per compendium poteſt, aliquid dicendum: eſt ſcilicet rationes ex quibus ſingula ducuntur, ſunt adtingendæ.*

Juriſprudentiam civilem *non neceſſariam putat Capuccinus cuicumque civi, aut philoſopho: maxime vero neceſſariam illi,*

qui

rinthe des queſtions ſur la *probabilité* qu'il faut encore laiſſer aux théologiens, ſe bornant à connoître ce que l'égliſe défend, ce qu'elle tolére, & ce que la droite raiſon nous enſeigne qu'il faut faire. Notre Capucin réduit tout cela à fort peu d'articles, la plûpart des objets ſur leſquels les théologiens même ne ceſſent de diſputer, étant fort inutiles. La conformité avec la loi dans les actions, fait la *vertu*; l'on en peut parler, ainſi que de ſes quatre eſpéces que l'on peut aiſément réduire à la ſeule prudence. On voit par la même raiſon en quoi conſiſte le vice.

On s'occupera enſuite de l'autre partie de l'éthique qui traite des *devoirs*, autrement appellée *juriſprudence naturelle.* Pour jetter plus de clarté ſur les objets d'examen, il ſera bon de connoître les motifs qui nous portent à obſerver la loi, tels que la crainte des punitions divines & humaines; il faudra encore dire quelque choſe de la guerre, des traités, & de tout ce qui s'enſuit, c'eſt-à-dire, qu'il faudra prendre une notion de ce qui occaſionne toutes ces choſes.

Notre Capucin ne penſe point que la *juriſprudence civile* ſoit néceſſaire à tous les citoyens en général; elle ne l'eſt pas da-

qui reipublicæ pars aliqua eſſe cupit. Quare ante magiſtratus gerendos penitus addiſcenda eſt : propterea quod, qui negligunt, in errores grandiuſculos incidunt.

Ad extremum poſtquam monuit hæc omnia hiſtorico modo potius explicanda eſſe, ne faſtidium creent tironi, docet, nullam ſe ethicam vidiſſe, quæ id debito modo explicaret. Tum de præcipuis auctoribus, qui vel ethicam, vel jus naturale tradiderunt, verba facit, Grotio, Puffendorfio, Muratorio, Vitriario, Xeineccio. Sed præter ceteros laudat Puffendorfium, docetque qua ratione à Luſitano præceptore utiliter explicari poſſit. Tum admonet Conimbricenſem ſuum, cavendos eſſe eos, qui vel nihil boni adferunt, ut theſaurum &c., vel ſi quid adferunt, impietate id immaculant, veluti Machiavelum, ſpinoſam, Hobbeſium, ceteroſque; quorum aliqui impii ſunt, alii non niſi ab illis legi poſſunt; qui & in dogmatibus catholicis bene verſati ſint, & eos nullo ſuo periculo & damno pervolutare queant. Tum claudit tali modo, liberum ſeſe relinquere cuique ethicam ſuo modo addiſcere, modo non ante ad diſciplinas dictas animum adjungat, quam eam calleat.

vantage à un philoſophe; mais l'étude en eſt indiſpenſable à ceux qui ſe deſtinent à occuper quelque emploi public. Il faut donc s'y livrer avant que d'entrer dans la magiſtrature, ſans quoi l'on s'expoſe à des bevues ſouvent importantes.

Enfin, après avoir averti qu'il faut enſeigner cette ſcience par les faits & au moyen de réflexions méthodiquement adaptées à l'hiſtoire, pour rendre la matiere moins ennuyante, notre Capucin avoue qu'il n'a vu aucun traité où l'éthique ſoit expliquée convenablement. Il fait connoître enſuite les auteurs qui ont écrit ſur la morale ou ſur le droit naturel; tels ſont Grotius, Puffendorff, Muratori, Vitriarius, Heineccius. Puffendorff eſt celui dont il préfére les ouvrages, & il indique la maniere dont il faudroit que s'y prît un docteur Portugais pour expliquer cet écrivain. Il avertit enſuite le docteur de Coïmbre du ſoin avec lequel on doit éviter de lire les écrits où il n'y a rien à apprendre, comme le *Theſaurus* &c., ou ceux qui offrent l'erreur la plus dangereuſe, mêlée avec la vérité, comme Machiavel, Spinoſa, Hobbes, &c. De ces écrivains, les uns ſont impies, les autres ne peuvent être lus

XII. Hanc ſequitur medicina, *quæ duodecimæ epiſtolæ argumentum eſt. Hic poſtquam Capuccinus confecit, medicam artem religioſis viris non eſſe repudiandam [id vero pernegant Luſitani plerique] primum quia in phyſica fere omnis verſatur : deinde quia præſbyteri ſeculares, & regulares, qui XI. XII. ac ſequentibus ſæculis doctrinæ nomine floruere, huic operam diligentem navarunt ; ait ſibi potiſſimum hanc veniam eſſe dandam, ut de medicina arte judicium ferat, propterea quia in hac diſciplina non plane ſit hoſpes. Conſiderandum autem eſſe potiſſimum non quis loquatur, ſed quid loquautr : cetera importuna eſſe.*

His ante monitis ſine ulla dubitatione pronunciat, Luſitanos nihil de vera medicina ſcire : univerſitatem autem Conimbri-

que par des perſonnes bien inſtruites de leur religion, & abſolument en garde contre le venin qui s'y trouve répandu. Il termine ſa lettre en diſant qu'il laiſſe chacun libre d'étudier la morale à ſa maniere, pourvu qu'il ne s'applique qu'après l'avoir étudiée, aux ſciences dont il vient de parler.

XII. La médecine forme l'objet de la douzieme lettre. Il prouve d'abord, contre le préjugé des Portugais, que l'état de religieux n'eſt point incompatible avec l'exercice de la médecine. Cette ſcience n'eſt pour ainſi dire rien autre choſe que la phyſique; & d'ailleurs on a vu s'appliquer à cette étude les prêtres tant ſéculiers que réguliers qui ont eu le plus de réputation dans l'onzieme & le douzieme ſiécle, & dans les temps qui ſe ſont écoulés depuis. Il demande en particulier qu'il lui ſoit permis de dire ſon avis ſur cette ſcience, qui ne lui eſt point étrangere. Il n'eſt point, ajoute-t-il, queſtion de remarquer quel habit un homme porte; mais quelles choſes il dit, n'y ayant que cela d'important.

Il aſſure hardiment que les Portugais n'ont aucune connoiſſance de la vraie médecine. L'univerſité de Coïmbre eſt

cenſem omnino nihil : nam Ulyſippone ſaltem ex uſu Anglorum, Gallorum, & Italorum, nonnulli quædam non prorſus pœnitenda ediſcunt : non ita vero Conimbricæ, ubi pro Galenica methodo tamquam pro aris & focis contendunt : reſpuunt cetera. Hanc autem propoſitionem facile ſe demonſtraturum eſſe contendit, ſi primum expoſuerit, quid ſit bona medicina : deinde, quid faciant Luſitani in ſingulis medicinæ partibus.

Medicina itaque eſt diſciplina, quæ docet, qua ratione humani corporis ſanitas, & perfecta vita ſervetur, amiſſa vero recuperetur. *Hinc, quid ſcire debeat medicus, facile ? conſtat. Igitur neceſſe eſt cognoſcere* 1°. *quid ſit corpus ;* 2°. *quid ſit corpus humanum ;* 3°. *in quo ſita ſit à vita abſoluta, & perfecta corpori humani ;* 4°. *in quo vita læſa ;* 5°. *quid ſit ſanitas perfecta ;* 6°. *quid ſanitas vitiata ;* 7°. *quid homines inverint ad conſervandam, & recuperandam ſanitatem. Hæc cum philoſophis ceteris communia habet medicus : peculiare autem medici eſt,* 8°. *ſcire, quo modo, & tempore, & quantitate hactenus inventa remedia applicari poſſint ægroto.*

là-deſſus dans une ignorance parfaite. Il n'en eſt pas de même à Liſbonne, où le ſéjour des Anglois, des François & des Italiens a répandu quelque lumiere; mais, pour Coïmbre, la médecine y eſt encore à naître; on y connoît la méthode de Galien; on y défend opiniâtrement cette méthode, & l'on rejette tout ce qui n'eſt pas elle. Notre Capucin croit prouver ſuffiſamment ce qu'il avance, en faiſant voir d'abord en quoi conſiſte la bonne médecine, & enſuite quelle conduite les Portugais tiennent ſur toutes les parties de cette ſcicnce.

En conſéquence il définit la médecine une ſcience qui enſeigne les moyens de conſerver la ſanté du corps, & la perfection de la vie, ainſi que de la recouvrer quand on l'a perdue. Il eſt donc néceſſaire de connoître 1°. ce que c'eſt qu'un corps; 2°. ce que c'eſt que le corps humain; 3°. en quoi conſiſte le jeu complet & parfait de l'économie animale; 4°. en quoi le principe de la vie eſt attaqué; 5°. ce que c'eſt que ſanté parfaite; 6°. ce que c'eſt qu'altération de ſanté; 7°. quelles choſes les hommes ont découvertes pour conſerver ou rétablir la ſanté. Toutes ces connoiſſances n'appartiennent pas plus au

Hinc ſingulas partes Capuccinus explanans contrariam Luſitanorum conſuetudinem retundit. Nam quod ad primum, breviter tangit ea, quæ in phyſica neceſſaria eſſe docuit, ut cognoſcamus, quid ſit corpus; eaque omnia medico neceſſaria eſſe defendit. Hinc è contrario demonſtrat, Luſitanos, qui peripatetica omnino delectantur, de vera phyſica nihil ſcire poſſe.

Secundum illud de corpore humano anatomen omnem comprehendit: in qua præcipua medici cura poni debet: cujus utilitatem breviter ſolideque demonſtrat. Contra vero oſtendit, Conimbricenſem academiam, ad quam ſolam Luſitani medicinæ operam daturi confluunt, tametſi legibus ſuis cogatur doctorem anatomes habere, de ea ne cogitare quidem; non enim niſi bis ſingulis annis ali-

médecin qu'au phyſicien ; ce qui lui eſt particulier, c'eſt de connoître de quelle maniere, à quelle occaſion & en quelle quantité on doit appliquer les remedes dont on a fait juſqu'à ce jour la découverte.

Notre Capucin part de là pour examiner toutes les parties de la médecine, & pour faire voir que les Portugais tiennent relativement à chacune une conduite contraire à celle qu'il faut tenir. Il parle d'abord des connoiſſances de phyſique, néceſſaires pour s'aſſurer des propriétés des corps; il ſoutient que ces connoiſſances ſont indiſpenſables au médecin, & il fait voir en même-temps que les Portugais en ſont abſolument dépourvus par une ſuite de leur amour pour le péripatétiſme, qui ne leur laiſſe aucune notion de la bonne phyſique.

Quand le médecin s'eſt éclairé ſur les propriétés des corps, il faut encore qu'il s'éclaire ſur les propriétés particulieres au corps humain, ce qui embraſſe toutes les parties de l'anatomie qu'il doit ſingulierement étudier, vû ſon utilité que notre Capucin établit ſur des principes inébranlables. L'univerſité de Coïmbre, qui eſt la ſeule où l'on étudie en médecine, doit,

quid de anatome murmurant præceptores : & animalium partes præcipuas, & quas vel lanii ipſi, & coqui diſtinctius cognoſcant, in vervece oſtendant. Quod quis credat? Immo vero putant, bonum anatomicum numquam, aut raro bonum practicum, *uti vocant, fore. Id vero quam ſit ineptum, breviter argumentis graviſſimis efficit Capuccinus : confirmans id teſtimonio Galeni, qui, ut ut anatomes parum peritus, eam tamen vocat* oculum dextrum medicinæ.

Ex quibus perſpicue infert Capuccinus, neceſſarium omnino fore, ut 3. & 4. & 5. & 6. medicina partes ſupra expoſitas plane ignorent medici Luſitani : hæc enim omnia ex interiori anatomes notitia, atque ex uſu partium corporis humani recte intellecto pro-

il eſt vrai, avoir un docteur en anatomie; l'obligation lui en eſt même impoſée par un de ſes ſtatuts; mais, malgré ce ſtatut, on ne ſonge pas même dans cette univerſité qu'il y a une ſcience qui s'appelle anatomie: on eſt du moins fondé à le penſer, lorſqu'on voit les profeſſeurs en médecine garder là-deſſus le plus profond ſilence, ne le rompre que deux fois par an, & cela pour démontrer ſur un mouton la poſition des principales parties des animaux, de parties enfin ſi apparentes, qu'il n'y a boucher ni cuiſinier qui ne ſoit en état de donner une ſemblable leçon. Voilà de ces faits qu'on aura peine à croire. Ils vont plus loin, & ils penſent qu'un bon anatomiſte ne deviendra jamais bon praticien. Notre Capucin fait voir tout le ridicule de ce préjugé, s'appuyant ſur le témoignage de Galien même, qui, bien qu'il n'eût qu'une connoiſſance fort ſuperficielle de l'anatomie, l'appelle cependant l'*œil droit de la médecine.*

D'où notre Capucin conclud que les médecins Portugais n'entendent néceſſairement rien aux troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme objets fondamentaux de la médecine. Il faut en effet avoir perdu l'eſprit pour ne point convenir que

ficiſci, non niſi dementes negabunt. Id tamen Capuccinus teſtimonio Boerhaavii, Valiſnierii, Boneti, Sanctorini, immo & Hippocratis, & Cornelii Celſi confirmat. Itemque oſtendit, Luſitanos doctores ſibi in hoc negotio non conſtare. Tum eorum ridendas opiniones, nempe de nullo anatomes uſu in medicina, & ejus generis aliis breviter ſed accurate redarguit, planum faciens, ex nimio amore peripateticæ philoſophiæ in tam ineptas ſententias incidiſſe Galenicos.

Hæc ut facilius intelligant Conimbricenſes amici, atque penitus cognoſcant, quam neceſſarium ſit iis, qui in medica arte aliquos progreſſus facere, proponunt, peripatetiſmum miſſum facere; primum hiſtoriam medicinæ à prima ſui ætate breviter ducit, atque, quam claro in lumine poſita illa ſit elapſo ſæculo ab Harvei ætate, & multo magis poſt Newtonum, atque hoc noſtro, opera graviſſimorum philoſophorum, & mathematicorum, quos nominatim percenſet, dilucide exponit. Deinde enarrata ratione docendi, quæ in academia Conimbricenſi

la connoiſſance de ces objets ci-devant expoſés, ſuppoſe la connoiſſance la plus grande de l'anatomie & de l'uſage des parties du corps humain. Notre auteur le prouve par le témoignage de Boerhaave, de Valiſnieri, de Bonet, de Sanctorius, & enfin de Celſe & d'Hippocrate. Il montre de même que les docteurs Portugais ne ſont point d'accord entr'eux ſur ces objets ; & il tourne de nouveau en ridicule l'opinion où ils ſont que l'anatomie n'eſt d'aucune utilité pour la médecine, opinion qui ne leur vient, ainſi que cent autres auſſi abſurdes, que de leur amour aveugle pour le péripatétiſme, comme il le démontre clairement.

Pour qu'il ne reſte là-deſſus aucun doute aux amis du docteur, & qu'ils voient évidemment qu'il faut renoncer au péripatétiſme, ſi l'on veut faire quelque progrès dans la médecine, il fait l'hiſtoire de cette ſcience, & montre à quel point la lumiere s'y eſt répandue depuis Harvey ; lumiere qui a brillé d'un nouvel éclat depuis Newton, & qui s'accroît dans notre ſiécle, grace aux travaux des philoſophes & des mathématiciens. Il rend compte enſuite de la maniere dont on procéde à l'étude de cette ſcience dans

obtinet, demonſtrat fieri non poſſe, quin ii, qui ex eadem methodo faciunt medicinam, non cæcutiant plerumque, atque errores majuſculos admittant, quod exemplo aliquo planum facit.

Hinc ad ſeptimam partem medicæ artis gradum facit, ubi plane exponit, quam errent Galenici omnes adhibendis medicamentis. Itemque rationibus demonſtrat, nihil periculoſius, nihil ſanitati magis officere poſſe, quam ſcopia illa medicamentorum ex plurimis compoſitorum, *quam fere ſemper ægrotis applicant medici empirici: [empiricum cum ſervo noſocomii confundendum eſſe, lepide ait Capuccinus] nam remedia quæ certo, ſaltim probabiliter ægroto opitulari videntur, pauca ſunt, ſimpliciaque. Hinc* pharmacopeas *pleraſque inter libros noxios reipublicæ referendas eſſe cenſet, propterea quia ægrotos fatigant, vexant, dilacerant: noſocomiorum vires, ac ſanguinem exhauriunt: atque ægrotos ob ingentem impenſam ſæpe ſæpius mendicare cogunt. Iiſdem de cauſſis cavendum eſſe monet à medicis, qui remedium aliquod à ſe inventum, quem* ſecretum *vocant, ſe habere gloriantur: qui plerumque ex non in-*

l'univerſité de Coïmbre ; & il démontre que ceux qui exercent la médecine, conformément aux principes qu'ils ont puiſés dans cette école, ne peuvent qu'être aveugles dans leur art, & que donner dans des mépriſes groſſieres, comme il le prouve par l'exemple.

Il paſſe au ſeptieme objet de la médecine, & fait voir à quel point tous les Galeniſtes ſe trompent dans l'application des remédes. Il prouve par pluſieurs raiſons qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus contraire à la ſanté que les recettes compoſées de pluſieurs drogues. Ce ſont cependant les ſeuls remédes qu'adminiſtrent pour l'ordinaire à leurs malades les médecins empyriques que notre Capucin compare aſſez plaiſamment à des valets d'hôpital. Les remédes qui apportent ou qui doivent probablement apporter du ſoulagement aux malades, ſont en petit nombre, & d'une nature ſimple. Auſſi dit-il qu'il faut mettre la plûpart des pharmacopées au nombre des livres nuiſibles, les beaux ſecrets qu'elles contiennent, n'étant propres qu'à fatiguer, abbattre & tuer les malades ; ces préparations diſpendieuſes abſorbent les revenus des hôpitaux, & réduiſent à la men-

tellecta tum machinatione corporis, tum natura ipſa & morbi, & ſecreti, *in ejuſmodi ineptias incidunt: quod ipſum ornat exemplis.*

Sequitur octava, atque ultima medicinæ pars, nempe practica, *de qua poſtremo loco ſupra locuti ſumus. Hujus duæ ſunt partes,* chirurgia, *quæ externos morbos curat:* praxis medica, *quæ internis ſanandis occupatur. De hac primo verba facit. Ac primum contendit, & vero conficit perſpicuis rationibus, eum, qui bona* theoretica *imbutus non ſit, bonum* practicum *eſſe non poſſe: nihil enim eſt praxis, niſi bona phyſica, quæ ex certis ſignis, qualis ſit morbus, penitus cognoſcat: doceatque quo pacto hoc loco, & tempore medicina eidem ſit facienda. Itaque docet Conimbricenſem, qua ratione praxis ediſci debet, & ad uſum revocari.*

Deinde

dicité ceux qui par hazard réſiſtent à leur effet nuiſible. Mais il ne faut pas être moins en garde contre les médecins qui ſe vantent de poſſéder un reméde de leur invention, qu'ils qualifient du nom de *ſecret*. La ſotte confiance qu'ils mettent dans ces ſortes de recettes, eſt fondée ſur l'ignorance où ils ſont de l'économie animale, de la nature de la maladie, & de la nature même de leur propre reméde ; ce que notre Capucin prouve par des exemples.

La huitieme & derniere partie de la médecine, la *pratique*, dont il a été queſtion ci-deſſus, vient enfin à ſon tour. Elle ſe diviſe en deux parties, ſavoir la *chirurgie*, qui a pour objet la guériſon des maladies externes, & la *pratique médicale* qui a pour objet la guériſon des maladies internes. Notre Capucin parle d'abord de la *pratique médicale*, & démontre ſans replique que celui qui n'a point une bonne théorie, ne peut être bon praticien ; car la pratique n'eſt rien autre choſe qu'une application des principes de la ſaine phyſique, au moyen de laquelle la nature de la maladie ſe trouve ſûrement indiquée, ainſi que celle des remédes convenables à la circonſtance. Surquoi il indique au

Deinde ad chirurgiam-medicinam venit, ubi primum ex teſtimonio, & conſuetudine Luſitanorum in ſuo lumine ponit, quam magna ignoratione chirurgiæ laborent Luſitani. Deinde exemplo Hippocratis, Celſi, itemque Boerhaavii, Albini, aliorumque conficit, bonum medicum ſaltim theorica chirurgia inſtrutum eſſe debere, ut chirurgi erroribus mederi queat. Itemque bonum chirurgum bonæ philoſophiæ eſſe debere peritum: qua ſi careat, morbos aliquos fortaſſe curabit, difficiliores non curabit. Veruntamen ait, condonandum ei eſſe quodammodo, ſi philoſophiam non habeat, modo anatomes diſciplinam exacte teneat, quam omnino ignorant Luſitani.

Expoſita igitur & natura, & partibus medicinæ, de inſtituendo medicinæ candidato poſtremo agit. Itaque poſtquam phyſica, mechanica, chemia, atque hiſtoria naturæ inſtructum eſſe debere commemorat, antequam ad medicinam veniat, putat neceſſe eſſe hiſtoriam medicinæ breviter luſtrare. Deinde exponit qua ratione primo anno

docteur la maniere dont il faut s'y prendre pour étudier ce qui a rapport à la pratique, & pour réduire enſuite en acte les préceptes.

Il paſſe à la chirurgie-médicale, & prouve par le fait que les Portugais n'ont aucune connoiſſance de cet art. Il prouve de même, par le témoignage d'Hippocrate, de Celſe, de Boerhaave & d'Albinus, qu'un bon médecin doit avoir au moins la théorie chirurgicale pour pouvoir remédier aux fautes du chirurgien, & qu'un bon chirurgien doit poſſéder les principes de la ſaine phyſique ; ſans quoi il guérira quelques maladies, mais attaquera ſans ſuccès celles qui ſont rebelles. On peut cependant, dit-il, diſpenſer à la rigueur un chirurgien d'être phyſicien, pourvu qu'il ſache parfaitement l'anatomie, dont les Portugais n'ont aucune connoiſſance.

Après avoir ainſi parlé de la nature de la médecine, & de ſes différentes parties, notre Capucin indique la maniere dont celui qui ſe deſtine à cette importante profeſſion, doit diriger ſes études. La phyſique, la méchanique, la chymie & l'hiſtoire de la nature, ſont les premiers objets auxquels il doit s'appliquer ; après

anatome ſcientia inſtitui debeat. Tum docet inſtitutionibus medicis *ſecundum annum abſumi oportere : ac de ſingulis inſtitutionum partibus, nempe de* uſu partium, patologia, ſemeiotica, dietetica, terapeutica *breviter & clare diſputat. Poſtremo de* praxi *medica, ejuſque partibus*, dietetica, & pharmaceutica.

Hinc ad chirurgiam venit. Ac primum docet, chirurgum & Latine ſcire, & philoſophia bona eruditum eſſe debere, antequam in chirurgiam ſe immergat. Deinde anatomen, & phyſiologiam callere. Tum inſtitutiones chirurgicas penitus habere exploratas : atque in difficilioribus chirurgicæ partibus dies, noctesque verſari, partes corporis ſecando, curando. Hunc ſolum chirurgicum *vocat, ceteros non item, immo vero putat, haud facile iis ſanguinem mittere concedendum eſſe.*

quoi il parcourra rapidement l'hiſtoire de la médecine, avant d'en apprendre la théorie. La premiere année ſera employée à l'étude de l'anatomie; & notre Capucin indique l'ordre dans lequel on doit en voir les différentes parties. On donnera la ſeconde année à l'étude des principes de la médecine; notre Capucin parle encore d'une maniere peu étendue, mais très-claire, des différens objets qu'embraſſent ces principes, de l'*uſage des parties*, *de la pathologie*, *de la ſemeiotique*, *de la diétetique & de la therapeutique*. La *pratique médicale*, dont la *diétetique* & la *pharmaceutique* ſont les branches, ferme cet article.

Il vient enſuite à la chirurgie. Avant que de s'appliquer à cet art, il faut, ſelon lui, & ſavoir le Latin, & avoir de la philoſophie dans la tête: on ne peut y réuſſir ſans une connoiſſance parfaite de l'anatomie & de la phyſiologie; il faut encore poſſéder tous les préceptes de cet art, méditer jour & nuit ſur les cas les plus difficiles, diſſéquer, & aſſiſter aux panſemens. Celui-là ſeul qui raſſemble toutes ces connoiſſances, mérite le nom de chirurgien. Pour les autres, bien loin que notre Capucin en porte le même juge-

His conſtitutis , antequam finem faciat , & auctores accuratiores tironum gratia , in medium adducat , Luſitanorum inſcientiam modeſte exagitat , qui eos , qui in hiſtoria litteraria eruditi ſunt , per ſummam impudentiam bibliopolas vocant : monſtratque , primam littterati viri curam , immo vero ſcientiæ partem , eſſe , bonos auctores cognitos habere. Itaque plus quam centum quinquaginta auctores graviſſimos adducit , qui vel de chemia , *vel de* materia medica , *vel de ſingulis* anatomes , *vel de ſingulis* inſtitutionum *partibus* , *vel de* praxi medicinæ , *vel de* dieta , *vel de* chirurgia *ſcripſere. Eoſque non acervatim nominat , ſed delectu habito in ſingulis medicæ artis partibus meliores adducit , interdum veteres , ſed præſertim recentiores : acri judicio unicuique tribuens laudem , quam meretur : ſi qua vero peccant , non diſſimulat.*

ment, il a de la peine à croire qu'on puiſſe leur permettre de faire une ſaignée.

Comme il lui reſtoit à indiquer, en faveur des commençans, les auteurs qui ont écrit avec plus d'exactitude, il a cru pouvoir ſe permettre une critique honnête contre l'impéritie des Portugais qui traitent ſans pudeur de vendeurs de livres tous ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire littéraire. Il prouve à cette occaſion que la connoiſſance des bons auteurs fait partie de la ſcience dont ils traitent, & qu'un homme de lettres doit travailler à acquérir cette connoiſſance. Auſſi cite-t-il plus de cent cinquante auteurs fameux qui ont écrit ou ſur la *chymie*, ou ſur la *matiere médicale*, ou ſur les différentes parties de l'*anatomie*, ou ſur les *inſtitutions*, ou ſur la *pratique médicale*, ou ſur la *diéte*, ou ſur la *chirurgie*. Il n'entaſſe pas ſimplement leurs noms pêle-mêle ; il met du choix parmi eux ; il en porte des jugemens ; il indique les meilleurs relativement à chaque partie de la médecine, tantôt parmi les anciens, tantôt parmi les modernes, mais bien plus ſouvent parmi ces derniers, donnant à chacun la ſorte de louange qu'il mérite, & relevant de même les défauts où il en trouve.

Præter ceteros tamen laudat Boerhaavium, *ejuſque interpretes*, Hallerium, & Van-Swieten, *quorum opera percenſet: eoſque à ſe non ſine fructu aliquo lectos candide profitetur. Hos tironi ſuo, illo, inquam, tironi, quem in bona phyſica inſtituerat, legendos proponit: monens in gratiam tironum, prædictos auctores ab iis, qui bonam phyſicam ignorant, non intellectum iri. His addit* Hoffmanum, *quem tamen non nihil ad hypotheſi laborare putat. In anatome* Heiſterum, Kulmum, Veſſalium *à Boerhaavii editum. In chirurgia* Heiſterum, & *quamdam* collectionem Pariſienſem *id eſt academiam regiam chirurgiæ: nihil amplius tironi neceſſe eſt. Nam provecti & ætate, & litteris, ex libris antea propoſitis ſatis magnam utilitatem capere poterunt. Hic certe, ſi alibi uſquam, acerrimum ingenium, & incredibilem eruditionem præ ſe fert Capuccinus. Ad extremum de botanica non nihil monet, pollicetur tamen ſe de ea extrema epiſtola eſſe dicturum. Et hæc de medicina.*

Boerhaave lui paroît mériter les plus grands éloges, ainſi que Haller & Van-Swieten, ſes commentateurs, dont il fait connoître les ouvrages avec l'aveu ingénu qu'il a retiré quelque profit de leur lecture. Voilà les auteurs qu'il met entre les mains de ſon éléve, c'eſt-à-dire, de quiconque aura ſucé le lait de la ſaine phyſique : ſurquoi il avertit les commençans, dévoués au péripatétiſme, que ces auteurs ſeront inintelligibles pour eux. Il recommande encore Hoffmann, qui cependant n'a pu, ſelon lui, ſe garantir de l'eſprit de ſyſtême. Pour l'anatomie, on lira Heiſter, Culmus & Veſalius, donné par Boerhaave. Pour la chirurgie, Heiſter, & les Mémoires de l'académie royale de chirurgie de Paris. Cette lecture lui paroît ſuffiſante pour un commençant; ceux qui ſont plus avancés & en âge & du côté des connoiſſances, recueilleront tout le fruit imaginable des ouvrages auparavant indiqués. Si notre Capucin fait quelque part preuve de pénétration, de jugement, & d'érudition, c'eſt certainement ici. Quant à la botanique, il n'en dit rien; il promet cependant d'en parler dans ſa derniere lettre, & cette promeſſe termine ſes avis ſur la médecine.

XIII. Epiſtola autem decimatertia de jure civili copioſiſſime diſputat. Principio cum Capuccinus veluti minime dubium poſuerit, juriſprudentiam naturalem, & politicam *partes eſſe moralis philoſophiæ in univerſum ſumtæ; Luſitanorum errores ac præjudicatas ſententias, quæ ad rem pertinent, erudite confutat, ut ſic facilius, remoto impedimento, iis, quæ poſtea dicturus eſt, viam complanet. Errores autem hi ſere ſunt.*

Oſtendit Luſitanos, tametſi totos ſeptem annos in jure ediſcendo conſumant, antequam ad ordinem bacalaurei *evehantur; octo vero antequam doctoris inſignia habere poſſint; nihilominus, quod veram methodum non ſequantur, vix umquam aliquem profectum habere: ſaltim non niſi magno labore id conſequi ſolere. Ubi, quam inepta ſit eorum ratio docendi, diſcendique, aperte exponit.*

Deinde eorumdem arrogantiam, an ſtultitiam? Solide, nec ſine aliquo ſale exagitat, qui de ſe mirifica in juriſprudentiæ ſcientia prædicant: ceteras nationes, quaſi in hoc ſtudio cæcas, mirandum in modum contemnunt. Atque ſingulis Luſitanis, qui

XIII. Il traite fort au long, dans ſa treizieme lettre, du droit civil. Il avance d'abord, comme une choſe hors de doute, que la *juriſprudence naturelle* & la *politique* ſont partie de la philoſophie morale, priſe en général; après quoi, pour lever tout obſtacle & pour préparer la route à ce qu'il ſe propoſe de dire par la ſuite, il s'attache à réfuter les erreurs des Portugais, & à détruire leurs préjugés, relativement à l'objet dont il eſt queſtion. Voici quels ſont à peu près ces préjugés.

Les Portugais employent ſept ans à l'étude du droit, avant d'être reçus bacheliers, & huit autres années pour parvenir au doctorat. Notre Capucin fait voir que, faute d'être bien ſur la voie, ils ne ſont preſque aucun progrès malgré la longueur de ces études. S'ils parviennent enfin à ſavoir quelque choſe, c'eſt au travail le plus opiniâtre qu'ils en ſont redevables; preuve évidente de leur mauvaiſe maniere d'étudier & d'enſeigner.

Eſt-ce orgueil, eſt-ce folie? Ils ne tariſſent point ſur leurs louanges en fait de lumieres dans la juriſprudence, & ils ont le mépris le plus étonnant pour les autres nations, qu'ils regardent comme enſevelies dans l'ignorance la plus profonde,

aliquid de juriſprudentia ſcripſerunt, innumeros exteros, non dico ex omnibus regnis, ſed ex ſola Italia, eoſque primi ordinis, opponi poſſe defendit.

Tum planum facit, quam miſerandum ſit eorum judicium, qui putant, eum, qui præcipuas leges Pandectarum, vel Codicis memoria tenet, ad quemcumque magiſtratum gerendum, & legationem obeundam, ſine alio præſidio, aptum eſſe. Quæ opinio cum apud Luſitanos altas radices egerit; immo vero hac de cauſſa meri juriſperiti legati ad exteras gentes ſæpe mittantur; iis evelendis totus eſt Capuccinus nôſter: atque tum argumentis, tum exemplis, tum graviſſimorum Luſitanorum teſtimonio demonſtrat, quam inepte illi judicent: tum multa alia requiri cenſet, quæ qui caruere rempublicam male geſſere, idque magno Luſitanorum malo. Ad extremum breviter oſtendit, quantum ethica, & juriſprudentia, & hiſtoria, & uſus hominum politico præſidii adferat.

relativement à cette ſcience. Notre Capucin les pouſſe avec force & aſſez plaiſamment ſur cet article, & ſoutient qu'il pourroit oppoſer à tout ce qu'il y a d'auteurs Portugais qui ont écrit ſur la juriſprudence, les ſeuls Italiens, & parmi eux des perſonnes d'un rang diſtingué, ſans qu'il eût beſoin de recourir aux écrivains ſans nombre qui ſe ſont diſtingués dans les autres parties de l'Europe.

Il fait voir ici combien pitoyable eſt l'opinion des Portugais qui penſent qu'il ſuffit de ſavoir par cœur les principales loix des Pandectes ou du Code, pour être capable de remplir quelque place de magiſtrature que ce ſoit, & de figurer dans une négociation. Cette opinion a jetté de ſi profondes racines chez les Portugais, que leurs ambaſſadeurs, dans les cours étrangéres, ne ſont rien que des juriſtes. Notre Capucin s'attache à les faire revenir de cette prévention, &, au moyen du raiſonnement, des exemples & du témoignage même des Portugais éclairés, prouve la fauſſeté de leur préjugé. Il penſe avec raiſon qu'il y a beaucoup d'autres connoiſſances néceſſaires à ceux qui ont part au gouvernement, & que l'ignorance de ces choſes a été dommageable au Portu-

Præterea cum Luſitani nonnulli momentis rationum obruti regerant, prædicta ſtudia, ut ut utilia ſunt, cum juriſprudentia componi non poſſe, cui pro dignitate addiſcendæ nec integra hominis vita ſatis eſſe videatur; ut eos hoc errore liberet, oſtendit noſter, prædicta ſtudia non modo cum ea ſtare poſſe, ſed plauſtralem viam, & compendiariam ad juriſprudentiæ interiora complanare: propterea quia, ſi recta eſt methodus, multo facilius, & brevius omnia expediuntur. Quod ipſum confirmat exemplis graviſſimorum juriſperitorum, qui non modo prædictis diſciplinis punctum tulere, ſed in omni varietate bonarum litterarum floruere: veluti Budei, Alciati, Duareni, Latinii, Leunclavii, Pancirolli, Hieronymi Wolſii, Mureti, Giſanii, Antonii Auguſtini, Pithæi, Hotomanni, Buchanani, Baudii, Brodæi, Mercierii, Maſii, Balduini, Billii, Martini Delrionis, Cujacii, Antonii Gouveani, Mornei du Pleſſis, Gruteri, Salmaſii, Gronovii, Seldeni, Rigaltii, Grotii, aliorumque.

gal. L'éthique, la juriſprudence, l'hiſtoire & le commerce réfléchi des hommes, ſont d'un ſecours eſſentiel à la politique, comme il le montre en peu de mots.

Effrayés par la conſidération des détails, quelques Portugais ne nient point l'utilité de ces dernieres ſciences, mais tiennent pour impoſſible que l'on puiſſe en allier l'étude à celle de la juriſprudence, qu'ils conſidérent comme ſi importante & ſi étendue, que la vie de l'homme eſt trop courte pour en acquérir une connoiſſance parfaite. Notre Capucin détruit cette idée, en faiſant voir que non-ſeulement les ſciences dont il vient d'être parlé, s'allient fort bien avec la juriſprudence, mais qu'elles en facilitent & en abrégent la connoiſſance ; de maniere qu'en ſuivant un plan d'études bien raiſonné, tout s'applanit & s'abrége. Il prouve ce qu'il avance par l'exemple des plus graves juriſconſultes qui non-ſeulement ont poſſédé ces ſciences, mais ont encore été verſés dans toutes les parties de la littérature. Il cite à ce ſujet Budée, Alciat, Duaren, Latinius, Leunelavius, Panciſole, Jérôme Wolf, Muret, Giſanius, Antoine Auguſtin, Pithou, Hotman, Buchanan, Baudius, Brodeau,

His brevi oratione patefactis, hiſtoriam juris civilis *à prima ſui origine uſque ad ſæculum XVII. breviter conficit*; *quo commodius hiſtoriæ Romanæ neceſſitatem ad interpretandam vim legum ponat ob oculos.*

Porro inſtituendo juriſprudentiæ candidato reliquam partem epiſtolæ conſumit. Primo ait, ſibi negotium eſſe cum eo, qui in bona philoſophia ſaltim bona logica, verſatus ſit. Deinde auctor eſt ei, ut primo anno ethicam [*niſi eam in philoſophia cognitam habuerit*] & juriſprudentiam naturalem *diligentiſſime legat, ex qua leges Romanorum profectæ ſunt. Tum* hiſtoriæ Romanæ reipublicæ *ſedulo det operam: quæ cum ex* hiſtoria univerſali, & chronologia, & geographia, *qui ſunt duo hiſtoriæ ocelli, pendeat, hæc tria in epitoma quadam primo addiſci debent: ubi autem alia epitoma non adeſt, ſufficit Vallemontius, qui in Luſitanum ſermonem converſus eſt. Tertio* ritus & conſuetudines Romanorum *legere oportet, ne ad ſingula hiſtoriæ nomina tiro offendat.*

Mercier, Maſius, Belduin, Billius, Martin del Rio, Cujas, Antoine Govea, du Pleſſis-Mornai, Gruter, Saumaiſe, Gronovius, Selden, Rigault, Grotius & d'autres.

Il trace enſuite rapidement l'hiſtoire du droit civil, depuis ſon origine juſqu'au dix-ſeptieme ſiécle, afin de faire mieux ſentir de quelle néceſſité eſt la connoiſſance de l'hiſtoire Romaine, pour bien ſaiſir l'eſprit des loix.

Il employe le reſte de ſa lettre à marquer la route que doit tenir celui qui s'applique à la juriſprudence; mais il ſuppoſe avoir à guider quelqu'un qui eſt plein de bonne philoſophie, ou qui du moins a une ſaine logique. Il lui conſeille d'abord de donner la premiere année à l'étude de l'*éthique* & de la *juriſprudence naturelle*, qui ſont les deux ſources d'où découlent les loix des Romains. L'étude de l'hiſtoire de ce peuple viendra enſuite; mais, comme elle demande que l'on ait quelques notions de l'*hiſtoire univerſelle*, & ſur-tout de la *chronologie* & de la *géographie*, qui ſont les deux yeux de l'hiſtoire, on pourra s'en inſtruire dans des abrégés; &, à défaut d'autres, celui de Vallemont, qui a été traduit en Portugais, peut ſuffire. Il

ſendat. Hæc ex Cantelio, Niewportio, Roſſino cognoſci poſſunt : provecti vero habent Lazium, Sigonium, Bullengerum, Manutium, &c. Poſtremo loco hiſtoria *ipſa* Romanæ reipublicæ *ſedulo legenda eſt, & memoria tenenda. Tironibus tamen ſatis eſſe videtur Niewportius, qui eam breviter & Latine ſcripſit ; vel Dupleix, qui Gallice. Sed multo melius & fuſius Catrou, & Roville, qui loco, & tempore pervolutari debent.* Hiſtoriam *vero* Cæſarum *ex Tillemontio, Coeffeteau, Echardo, Egnatio, Cuſpiniano, Strada pro lubitu diſcere poſſunt.*

His recte intellectis, hiſtorium juris civilis *primo volutare debent candidati. Huic rei opitulari poteſt Forſterius, Doujatius, & maxime Ferrieres, qui eam breviter dilucideque ſcripſerunt. Qui hos auctores non habet, legat Manutium, Auguſtinum, Hotomannum, & præter ceteros Paulum Merulam, qui de magiſtratibus, & legibus ſcripſere : item Pancirollum, Joannum Vincentium Gravinam, &, qui ceteros longe*

ſaudra enſuite s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, pour ne ſe point trouver arrêté dans la lecture de l'hiſtoire par le manque d'intelligence des choſes d'uſage. Cantelius, Niewport, Roſſin, ſont les auteurs qu'il faut lire. Quand on aura déjà quelques connoiſſances, on conſultera Lazius, Sigonius, Bullenger, Manuce, &c. On viendra enfin à l'*hiſtoire Romaine*, proprement dite, qu'il faudra lire avec ſoin, au point de la ſavoir par cœur. Les commençans pourront ſe contenter de l'abrégé Latin de Niewport, ou de l'abrégé François de Dupleix. Catrou & Rouillé ont écrit cette hiſtoire beaucoup mieux, & d'une maniere plus étendue : on verra ces auteurs à leur tour. Pour l'*hiſtoire des empereurs*, on peut choiſir entre Tillemont, Coëffeteau, Echard, Egnace, Cuſpinien & Strada.

A l'hiſtoire Romaine, ſuccedera l'*hiſtoire du droit civil*, ſur laquelle on lira Forſterius, Doujat & ſur-tout Ferriere, qui en ont écrit en termes clairs & concis. Ceux qui n'auront point ces auteurs, liront Manuce, Auguſtinus, Hotman, & ſur-tout Paul Merula. Tous ces écrivains ont parlé des magiſtrats & des loix. On a encore Pancirole, Jean-Vincent Gravina

poſt ſe in hoc ſtudio relinquit, Guilelmum Grotium.

Hæc quaſi προλεγόμενα *juris ſunt : quæ primo anno ſine ullo labore, immo vero non ſine voluptate quadam ediſci poſſunt. Hinc ad* inſtitutiones Juſtiniani *progrediendum eſt. Caveant tironis interpretes, qui fere omnes contextui tenebras offundunt. Summum legi poteſt paraphraſis Perezii, maxime autem Heineccii, qui & paraphraſim, & ſeorſum antiquitates Romanas, de quibus in inſtitutionibus, multa luce perfudit, idque ſtilo eleganti. Quæ ne tironibus moroſa, & importuna cautio videatur, de interpretibus Juſtiniani, eorumque ineptiis breviter Capuccinus diſputat : immo vero in Vinio ipſo quem præter ceteros laudant ſui, culpat nimiam ſubtilitatem, & præſertim ineptum illum ſtudium defendendi ſingula quæque & ridenda Triboniani flagitia : quæ inſania pleroſque juriſperitos, maxime antiquiores, ceteroquin oculatos ac ſani judicii, tranſverſum egit.*

& Guillaume Grotius qui l'emporte ſur tous les autres.

Ces différens objets forment une eſpéce d'introduction au droit ; on peut s'en inſtruire en un an, ſans beaucoup de peine & même avec agrément. On paſſera de-là aux *inſtitutes de Juſtinien* ; mais il faut être en garde contre les commentateurs qui ont preſque tous embrouillé le texte. On peut lire la paraphraſe de Perez, & plutôt encore celle d'Heineccius ; le ſtyle de ce dernier auteur eſt élégant & lumineux, & il a joint à ſa paraphraſe un traité des antiquités Romaines qui ont rapport aux *inſtitutes*. Dans la crainte que les commençans ne s'imaginent que l'humeur & l'envie de cenſurer ont dicté le jugement porté ſur les commentateurs, notre Capucin en releve en peu de mots les défauts. Il ne fait pas grace à Vinius même, malgré les louanges que lui donnent ſes compatriotes ; il reprend ſon eſprit de ſubtilité, & ſur tout la complaiſance aveugle avec laquelle il défend les ſentimens de Tribonien, dont il s'efforce de faire diſparoître le ridicule : eſpéce de folie qui, dans les ſiécles précédens ſur-tout, a gagné la plûpart des juriſconſultes, & qui les a écartés de la vérité, quoique

Deinde lectioni Pandectarum, *&* Codicis *ſe dare debent tirones. Harum ut facilius, breviuſque notitiam comparent, inter legendum adnotent, qui* tituli *jam obſoleverint, ut eos inſalutatos prætereant. De ceteris ſummarium, ſeu epitomam conſcribant, ut facilius memoria teneri poſſit. Adjumento in hoc negotio faciendo erunt Sebaſtiani Brant* Expoſitiones titulorum utriuſque juris: *itemque Danielis Venatorii*, Analyſis methodica Codicis, & Pandectarum, *& Domad, qui leges in ordinem magna judicii acrimonia & facilitate reduxit. Quod ſi non niſi in legibus, quæ aliquid utilitatis habent, tirones operam poſuerint; ſi ſingula litteris ordine mandaverint, ſi quæ antiquatæ ſunt notaverint; ſi leges, quæ contrariæ videntur, ad marginem ſcripſerint; & ſibi compendium laboris facient, & tantos progreſſus facient in jure, quantos fortaſſe nulli, qui juri addiſcendo totos viginti annos ex vulgata illa methodo ſudarunt.*

Quo vero id commodius efficiant, docet candidatos, qualenam de juriſprudentiæ li-

pourvus de jugement & de connoiſſances.

Les commençans s'appliqueront après à l'étude des *Pandectes* & du *Code*. Pour rendre cette étude plus courte & plus facile, ils n'auront qu'à remarquer, dans le cours de la lecture, les titres qui ne ſont plus d'uſage, afin de ne s'y point arrêter. Ils feront un extrait ou abrégé du reſte pour aider l'action de la mémoire, opération dans laquelle ils pourront ſe ſervir de l'ouvrage de Brant, intitulé *Expoſitiones utriuſque juris*, de celui de Daniel Venatorius, intitulé *Analyſis methodica Codicis & Pandectarum*, & des *Loix civiles* de Domat qui a rédigé les loix dans un ordre facile, avec une ſagacité de jugement qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Tout le myſtére ſe réduit à ne s'arrêter qu'aux loix qui ont une certaine utilité, à les ranger par ordre, à remarquer celles qui ſe trouvent abolies, & à porter en marge celles qui ſont contradictoires. En ſuivant cette méthode, on abrégera le travail, & l'on fera plus de progrès en très-peu de temps, qu'on n'en feroit en vingt années par la méthode ordinaire.

Pour rendre la choſe encore plus facile, notre Capucin laiſſe voir le juge-

bris judicium ferendum ſit. Laudat itaque Juſtiniani libros, ſed ita, ut plurima correctione digna flagitia in iis ſe offerre fateatur. Hæc vel intrinſeca *vocat, vel* extrinſeca : *quæ ipſe fuſius exponit, nos breviter tangemus.* Intrinſeca *ejuſmodi ſunt*: 1°. *quod leges ipſæ haud clare exprimant legiſlatoris mentem : ex quo innumeræ interpretationes :* 2°. *quod non omnibus, quæ evenire poſſunt, occurrunt : ex quo tot exceptiones, & limitationes in juriſprudentiam inducte, quæ eam multo obſcuriorem, & intricatiorem fecere :* 3°. *quod ſatis eſſe leges non poſſunt, ut hominum voluntates plane cognitas habeamus : quæ vel ex adjunctis, vel ex verbis teſtatorum, & notariorum pendent, in quibus ſumma eſt varietas :* 4°. *quod incredibilis interpretum, & judicum eſt diſſentio in applicando generales leges* juſti, & *in*juſti *ad ſingulos caſus. Ex quo conſequitur, ut non certis documentis, ſed opinionibus plane infirmis juriſprudentia omnis definiatur.*

ment qu'il faut porter des recueils des loix. Il donne des louanges à la collection de Juſtinien ; mais ces louanges ne ſont point ſans reſtriction, & il reconnoît qu'il y a beaucoup d'endroits à corriger dans ce que nous a donné cet empereur. Ces défauts ſont ou *intrinſéques* ou *extrinſéques*. Notre Capucin s'étend fort au long ſur les uns & ſur les autres. Je ne prendrai que la ſubſtance de ſes obſervations. Les défauts intrinſéques ſont à peu près tels : 1°. Les loix n'expriment pas aſſez clairement l'intention du légiſlateur ; ce qui ouvre la porte à un nombre infini d'interprétations. 2°. Tous les cas n'y ſont pas prévus, ſource de toutes ces exceptions & reſtrictions qui ſe ſont introduites dans la juriſprudence, & qui en ont augmenté l'obſcurité & la confuſion. 3°. Les loix ne ſont pas un moyen ſuffiſant pour nous faire connoître les volontés des hommes, dont la manifeſtation dépend ou de conditions ajoutées ou des expreſſions des teſtateurs & des notaires ; ce qui eſt ſujet à une grande variation. 4°. C'eſt quelque choſe d'incroyable que le peu d'uniformité qui régne dans les applications que les commentateurs & les juges font des loix générales du *juſte* & de l'*injuſte* aux

Extrinſeca *flagitia ex juriſprudentum vel inſcitia, vel importuna diligentia proficiſcuntur: qui à XII. ſæculo, quo tempore jus Romanum revixit, uſque ad XV. integrum, juriſprudentiam tot quæſtiunculis, cautionibus, limitationibus, exceptionibuſque, uti vocant, onerarunt, ut nihil ſupra. Nam cum ex ethica, quam omnino ignorabant, reſponſiones non ducerent, alias ex aliis quæſtionibus inperite inſtituerunt. Deinde cum radicem mali non evelerent perſuadentes principibus, ut certas, & claras leges ſancirent, quæ effugia omnia præcluderent, interpretandique pro lubitu pruritum funditus delerent, coacti fuere præſenti malo tantum mederi, alias & alias formulas in jure excogitantes, quæ injuſtitiam caverent. Adeo ut cum lex Romana in tribunalia admiſſa eſt, & ſenſim ad conſuetudines populorum, quæ prorſus aboleri non poterant, accommodata; ex his duobus immenſum chaos natum eſt incertarum opinionum, quæ juriſprudentiam incertiorem fecerunt, quam ante Hinc tot opiniones* communes *in jure, quibus totidem* communes *contrariæ opponi*

cas particuliers. D'où il ſuit que toute la juriſprudence n'eſt point appuyée ſur des documens certains, mais ſur des opinions chancelantes.

Les défauts extrinſéques ſont venus ou de l'ignorance ou de l'eſprit trop vétilleux des juriſconſultes qui, depuis le douzieme ſiécle, temps où le droit Romain reparut, n'ont ceſſé, juſqu'à la fin du quinzieme ſiécle, de charger la juriſprudence de tant de petites queſtions, d'avertiſſemens, de limitations & d'exceptions, que cela ne peut ſe concevoir. Dans l'ignorance parfaite où ils étoient de l'éthique, ils n'avoient garde de chercher leurs ſolutions dans ſes principes; auſſi une queſtion en a-t elle fait naître une autre. Il falloit couper le mal dans ſa racine, & engager les princes à faire des loix claires & fixes qui ne laiſſaſſent lieu à aucun ſubterfuge, & qui ôtaſſent toute matiere à la démangeaiſon d'interpréter à ſa fantaiſie : on ne s'attacha au contraire qu'à remédier au mal préſent, & qu'à créer dans le droit des formules propres à écarter l'injuſtice pour quelques momens. Il eſt arrivé de-là que la juriſprudence Romaine, admiſe dans les tribunaux, mais obligée en même temps de

poſſunt : quarum vel unus Hieronymus Zevallos, qui eas collegit in ſpeculo aureo *luculentus teſtis eſt. Merito ut dicamus, nihil incertius, nihil obſcurius, nihil ad finiendas lites inutilius eſſe; immo vero contra, nihil ad eas excitandas & fovendas accommodatius juriſprudentia, eo modo quo à juriſperitis tractatur. Hæc Capuccinus adductis virorum clariſſimorum etiam politicorum locis communit, maxime Vernulei, & Lietnei, idque eo conſilio, ut Luſitanis adimat errorem illum vulgarem, nempe omnia in teſtu, & DD. egregie diſputata inveniri.*

Hactenus de primo, & ſecundo anno.

ſe ployer inſenſiblement aux coutumes des peuples, leſquelles ne changent point, a formé un être mixte; ce n'a plus été depuis qu'un chaos d'opinions incertaines qui ont encore augmenté l'incertitude originelle de la juriſprudence. De-là tant d'opinions regardées comme régles dans le droit, auxquelles on peut oppoſer autant d'opinions contraires, regardées de même comme principes. On n'a beſoin, pour s'en convaincre, que d'ouvrir le *Speculum aureum* de Jérôme Zevallos qui a recueilli ces maximes de droit, oppoſées entr'elles. D'où l'on peut dire qu'il n'y a rien de plus incertain, de plus obſcur, & de moins propre à terminer les procès, que la juriſprudence; on peut même avancer que, de la maniere dont les juriſconſultes la traitent, elle paroît faite pour élever & éterniſer les conteſtations. Surquoi notre Capucin appuye ſon ſentiment ſur l'autorité de perſonnages graves, choiſis même parmi les politiques, tels entr'autres que Vernuleus & Lietneus, & cela dans le deſſein de faire revenir de leur erreur les Portugais qui penſent que tout eſt dit comme il doit l'être dans le texte & dans les commentateurs.

Après avoir ainſi parlé des objets d'é-

Tertio vero, & quarto auctor eſt tironi, ut de contractibus, *de* ultimis voluntatibus, *d.* ſubſtitutionibus *ſeorſum agat, iis ſedulo det operam in compendium redigendo, quæ legit: utens Lexico Calvini, & Schardii, ut vocabula juris intelligat. Quinto vero anno* legi municipali *ſtudeat accurate. Quo loco graviter reprehendit Luſitanos ea de cauſſa, quod in ſuis academiis legis domeſticæ doctorem non habeant, qui maxime utilis eſt: ubi de Ludovico XIV. Gallorum rege memorat cum laude.*

Extrema autem dicti anni parte publicæ diſputationes ſunt inſtituendæ. Ubi obiter docet, rationem illam diſputandi publice ad conſequendum doctoris gradum, quæ Conimbricæ viget, moleſtam eſſe, & ineptam, & nullo modo aptam, ut quis vere ſit doctus, oſtendat. E contrario docet, quo pacto candidati cum laude, & operæ pretio diſputare debeant coram collegio doctorum, & doctoris inſignibus decorari.

tude de la premiere & de la ſeconde année, il paſſe à ceux de la troiſieme & de la quatrieme. Il veut que le commençant s'inſtruiſe ſéparément de tout ce qui regarde les *contracts*, les *teſtamens* & les *ſubſtitutions*, liſant attentivement, & faiſant des extraits de ce qu'il lit. Les dictionnaires de Calvin & de Schardius lui ſerviront pour l'intelligence des termes de droit. La cinquieme année ſera employée toute entiere à l'étude des loix de ſon pays. Surquoi il blâme hautement les Portugais qui, dans leurs univerſités, n'ont point de profeſſeur qui enſeigne les loix nationales: rien cependant n'eſt plus utile que cette connoiſſance; vérité qui a été ſentie par Louis XIV., que notre Capucin loue à cet égard.

A la fin de la troiſieme année, il veut que l'on ſoutienne des théſes publiques, & il montre à cette occaſion que la maniere dont on ſoutient dans l'univerſité de Coïmbre, pour parvenir au doctorat, eſt gênante, puérile & peu propre à faire diſtinguer celui qui eſt vraiment ſavant de celui qui ne l'eſt point. Il indique en même temps la forme dans laquelle les diſputes doivent ſe paſſer en préſence des docteurs, & la maniere dont on doit être

Hactenus de candidato : nunc de doctore verba facit Doctorum alii Conimbricæ permanent, ibique ſumma animi contentione juriſprudentiæ dant operam, donec anteceſſoris munus conſequi queant : alii ad forum contendunt ut magiſtratus obtineant, vel patronum agant. Utriuſque tamen utiliſſima præcepta noſter tradit. Anteceſſor igitur hiſtoria Græca, & Latina lingua quam optime inſtructus ſit oportet : deinde methodo jam dicta in juriſprudentiæ materiis verſari : quod ſi fecerit accurate per duos treſve annos, mirabitur ipſe quam parvo labore in ea proficiatur. Patronus vero cauſſarum ut facilius inſtitui poſſit, oportet intelligat quo modo apud gentes bene cultas id ipſum quam minimo & labore, & tempore efficiatur. Quare opportunum putavit ei pandere quo modo patroni ſeu advocati Romæ inſtitui ſoleant : contenditque nihil accommodatius reperiri poſſe, ut compendiario, quo vult, perveniat candidatus. Deinde de officio judicis breviter, ſed ſolide agit, ac viam ei facilem oſtendit. Præterea docet & illud, codicem legum Luſitanorum inutilibus abundare,

élevé au doctorat, pour que cet acte public puiſſe attirer des louanges à celui qui en mérite, & remplir l'objet que l'on s'y propoſe.

Des commençans, il paſſe aux docteurs. Les uns reſtent à Coïmbre, & s'y appliquent opiniâtrement à l'étude de la juriſprudence, juſqu'à ce qu'ils parviennent à une place de profeſſeur. Les autres portent leurs pas vers les tribunaux, ſoit pour y exercer la magiſtrature, ſoit pour y embraſſer la profeſſion d'avocat. Notre Capucin leur donne à tous des préceptes. Il conſeille aux profeſſeurs de s'inſtruire dans l'hiſtoire Grecque, & d'apprendre parfaitement la langue Latine; après quoi, ils ſuivront, dans l'étude de la juriſprudence, la méthode ci-devant indiquée. S'ils dirigent ainſi leurs travaux pendant deux ou trois ans, la promptitude & la facilité de leurs progrès les jettera dans l'étonnement. Celui qui ſe deſtine au barreau, n'a rien de mieux à faire que de ſe conformer à la conduite tenue dans les pays bien policés, où, en peu de temps, & ſans qu'il ſoit beſoin d'un travail trop opiniâtre, un homme ſe trouve en état de ſoutenir les intérêts confiés à ſa défenſe. Notre Capucin a cru néceſſaire d'expoſer à cette

dare, quæ emendationem requirant: eaque enumerat. Quæ omnia erudite adeo Capuccinus explanat, ut mirum videatur, Italo homini tantam ineſſe Luſitanorum rerum ſcientiam, Capuccino vero juriſprudentiæ peritiam.

XIV. Poſt hæc in epiſtola, quæ ſequitur de theologia *diſputat quam diligenter, periteque. Sed ut morem gerat Conimbricenſi ſuo, qui, quid ipſe judicaret, de Luſitanorum methodo ac via tradendi ſingulas diſciplinas, qui errores, quæve emendandi ratio aptior ipſi videretur, aperiret, tam ſæpe flagitabat, ut obtunderet Capuccinum; is antequam id faciat, ineptam illam* theologizandi (*ſit venia verbo*) *rationem in vero lumine collocat. Luſitani enim non modo in ſingulis ſcholis regularium, ſed etiam in utraque academia & Conimbricenſi, & Eboracenſi, tametſi ſatis multos doctores theologiæ numerent, qui doceant juventutem;*

occaſion la maniere dont les avocats ſe forment à Rome ; maniere qu'il regarde comme la plus courte pour parvenir au but déſiré. Il traite enſuite en peu de mots, mais ſolidement, des devoirs d'un juge, & indique le chemin que doit tenir celui qui ſe deſtine à cet état. Le Code des loix Portugaiſes abonde en inutilités, & demande à être corrigé : notre auteur entre encore là-deſſus dans le plus grand détail ; & l'on ne peut qu'être étonné de voir un Italien auſſi inſtruit des choſes du Portugal, & un Capucin auſſi verſé dans la juriſprudence.

XIV. La lettre ſuivante a pour objet la théologie ; & cet objet eſt diſcuté ſavamment & avec ſoin. Preſſé juſqu'à l'importunité par le docteur de Coïmbre de lui dire ſon avis ſur la maniere d'enſeigner les ſciences, uſitée en Portugal, ſur ce que cette méthode avoit de défectueux, & ſur les moyens les plus propres à en corriger les défectuoſités, notre Capucin commence par mettre dans tout ſon jour tout ce qu'il y a de vicieux dans les études théologiques Portugaiſes. Ce n'eſt pas chez les ſeuls réguliers que l'on ſuit une mauvaiſe route ; c'eſt encore dans les univerſités de Coïmbre & d'Evora. On y

tamen non niſi in ſcholaſtica illa contentioſa, & caſuiſtica verſati ſunt ad ſatietatem, ad faſtidium, ad nauſeam uſque. Quare etiamſi non niſi exactis octo annis, idque poſt novem diſputationes ſatis moleſtas, ad gradum doctoris perveniant; tamen cum de bona theologia nihil audierint, nihil minus ſunt quam theologi.

Quot autem mala ejuſmodi ratio germinet, quamque ineptis opinionibus imbuat adoleſcentes, quiſque non habes facile conjiciet: eaque ordine exponit noſter. Primum itaque ſibi perſuadent & juvenes, & ſenes, ſcripturam ſacram fere nihil theologo adjumenti adferre poſſe: deinde nihil præter ſcholaſticam illam ſuam excogitari utile putant; cetera importuna eſſe: tertio ſi quando à viris doctis argumentis fatigantur, ſeſe auctoritate Anſelmi, Lombardi, Alberti-magni, Thomæ, Bonaventuræ, aliorumque veterum tueri putant. Eos tamen plane confutat Capuccinus, oſtendens quo intellectu veteres illi theologi laudentur: quidque interſit inter methodum ſcholaſticam, & quæſtiunculas peripateticas, quæ nihil ad rem pertinent:

trouve aſſez de profeſſeurs qui enſeignent la théologie à la jeuneſſe ; mais tous ces profeſſeurs ne connoiſſent autre choſe que la théologie ſcholaſtique & que les cas de conſcience, ce qui fait de leurs écoles un lieu d'eſcrime, s'il eſt permis de parler ainſi. Auſſi, quoiqu'ils ne parviennent au doctorat qu'après un cours de huit ans, terminé par le ſoutien de neuf théſes aſſez difficiles à ſoutenir, n'en ſont-ils pas pour cela plus théologiens, faute de s'être occupés de la vraie théologie.

Il ne faut pas être bien éclairé pour voir combien de maux une pareille méthode entraîne après ſoi, & de combien de fauſſes idées elle remplit la tête des jeunes gens. Notre Capucin en trace le tableau. Tous les théologiens Portugais, jeunes & vieux, ſont d'abord perſuadés que la connoiſſance de l'écriture ſainte n'eſt d'aucun ſecours à la théologie. Ils penſent enſuite qu'il eſt impoſſible de rien inventer de plus parfait que leur ſcholaſtique, & qu'il n'y a qu'elle d'utile. Se trouvent-ils preſſés par les objections de perſonnes inſtruites, ils penſent que l'avantage reſte de leur côté, dès qu'ils ont pu citer Anſelme, Lombard, Albert-le-grand, ſaint Thomas, ſaint Bonaventure,

quæque nulli uſui fuere in conciliis, ut illi autumant.

Quo vero clarius rem totam exponat; hiſtoriam theologiæ conſcribit à mundi conditione ad uſque ſæculum præſens : dilucideque narrat quantam ea, quibuſque de cauſſis, mutationem fecerit à ſæculo Χρι *decimo ſecundo quam bono in lumine iterum ſæculo ſextodecimo poſita fuerit, maxime vero elapſo ſæculo, & noſtro. Nec illud omiſit; ſcholaſticos in media luce cæcutire voluiſſe, qui à tridentini temporibus tam grandia volumina de ea conſcripſerint, ut credi vix poſſit. Et hæc præſertim apud Hiſpanos: nam ceteri jam ſatis emendati ſunt. Hujus rei cauſſas duas invenit: altera, quod ab eo tempore dominicani cum jeſuitis acrius pugnantes de ſcientia Dei, cauſſam dedere innumeris, iiſque ſupervacaneis ſcriptis: quæ diſputatio cum ab Hiſpanis initium duxerit, apud eoſdem ſumma animi contentione de*

ou quelque autre docteur ſemblable. Surquoi notre Capucin montre quelle eſt leur erreur, en quel ſens ces anciens théologiens méritent des louanges, & quelle différence on doit mettre entre la méthode ſcolaſtique & les petites queſtions péripatétiques qui ſont étrangéres à l'objet, & qui n'ont jamais été d'aucun uſage dans les conciles, quoique les Portugais le croient mal-à-propos.

Pour le prouver encore plus clairement, il trace l'hiſtoire de la théologie depuis la création du monde juſqu'au ſiécle préſent. Les changemens qui ſe ſont faits dans cette ſcience depuis le douzieme ſiécle, ſont expoſés avec netteté, ainſi que les motifs qui ont introduit ces changemens. Il parle enſuite de la perfection qu'elle a acquiſe dans le ſeizieme ſiécle, & plus encore dans le ſiécle dernier & dans celui où nous ſommes. Les ſcholaſtiques n'ont fait autre choſe, ſelon lui, que vouloir répandre l'obſcurité ſur la lumiere, en écrivant tant de gros volumes depuis le concile de Trente; reproche qui doit être fait en particulier aux Eſpagnols; car les théologiens des autres nations ſont revenus de cette eſpéce de manie, que deux cauſes ſervent à perpé-

ea perpetuo decertatum eſt : quod impedimento fuit, ne ad ulteriora animum adjungerent. Altera, quod cum contentionum radix & ſemen, ut ita dicam, in philoſophia Arabico-peripatetica, *quæ in Hiſpania maxime ſedem poſuerat, conſiſteret ; tot ex hoc fonte quæſtiunculæ omnino inutiles natæ ſunt, ut enumerari non queant : adeo ut non theologia, ſed metaphyſica ſcholaſtica ab illis ſub nomine theologiæ lectoribus obtrudatur. Exemplo ſint Suareſius, Vaſqueſius, Salmanticenſes, qui ingentia volumina ediderunt : cum tamen, ſi rem pro merito æſtimemus, nihil plus dicant, quam Rhodeſius, Comptonus, aliique.*

Hinc ad rationes veniens, quibus Luſitani ſe defendunt ut una ſcholaſtica dies noctesque occupentur, ſingulas ordine percenſet, & infringit. Prima eſt, ejus domi

tuer en Eſpagne. Les diſputes des jéſuites avec les dominicains ſur *la ſcience de Dieu*, ont enfanté ces écrits auſſi inutiles qu'innombrables, &, comme c'eſt en Eſpagne que ces diſputes ont pris naiſſance, on n'y a point ceſſé de s'en occuper; de ſorte que les eſprits ne ſe ſont point tournés d'un autre côté. Telle eſt la premiere cauſe. La philoſophie Arabico-péripatétique a fourni la ſeconde. L'Eſpagne eſt le lieu où a été le plus accréditée cette philoſophie, qui eſt une pepiniere de débats; il ne faut donc point s'étonner qu'elle y ait donné lieu à quantité de ſujets de diſputes inutiles: le nombre en eſt ſi grand, que, ſous le nom de théologie, on ne trouve autre choſe que métaphyſique ſcholaſtique. On en a un exemple frappant dans Suarez, Vaſquez, & tous les autres écrivains de Salamanque. Les ouvrages qu'ils nous ont donnés, ſont volumineux; & cependant, ſi l'on ne veut avoir égard qu'à ce qu'ils renferment d'eſſentiel, l'on trouvera qu'ils n'en diſent pas plus que Rhodeſius ni que Compton.

Notre Capucin paſſe à l'examen des raiſons qu'apportent les Portugais pour juſtifier leur acharnement à l'étude de la ſcholaſtique; & il n'en eſt aucune dont il

theologiam in exteris regnis neceſſariam eſſe poſſe, ubi cum hæreticis diſputatur, in Luſitania non item: huic reſpondit Capuccinus, etiam in Luſitania inveniri hæreticos ſatis multos: itemque Hebræos aliquos ſingulis annis puniri, alios commercii cauſſa Ulyſiponem interdum confluere, qui ad noſtram religionem reduci poſſint: immo vero ſi fuerit neceſſe cum iis publice diſputare, quis niſi dogmaticus theologus cum iis audebit decertare? Cenſores item de rebus ad religionem ſpectantibus, quos qualificatores *vocant, niſi apprime dogmatica eruditi, munus ſuum recte obire non poſſunt.*

Secunda eſt, dogmaticæ introductionem in Luſitaniam, hoc damni adferre poſſe, ut religionem in dubium multi revocent, & animi pendeant, immo vero non boni catholici evadant. Hos tamen Capuccinus jubet bono animo eſſe: nam ad tollendas dubitationes, & muniendam religionem noſtram nihil aptius eſt dogmatica theologia. Secus nec catholici reges, nec pontifices maximi

ne démontre la futilité. Ils diſent, par exemple, que la théologie dogmatique peut être néceſſaire dans les pays où l'on ſe trouve aux priſes avec les hérétiques, mais qu'elle n'eſt en cela d'aucune utilité pour le Portugal. Surquoi notre Capucin leur répond qu'il ſe trouve chez eux des hérétiques en aſſez grand nombre, que tous les ans ils brûlent quelques Juifs, & que de temps en temps le commerce en attire à Liſbonne. Il y auroit moyen de les amener à notre croyance ; mais comment y réuſſir, s'il falloit diſputer avec eux en public, à moins que d'être verſé dans la théologie dogmatique ? Comment de même les cenſeurs, inſtitués pour les choſes de religion ſous le nom de *qualificateurs*, pourront-ils exercer convenablement leur miniſtere, s'ils ne ſont point bons dogmatiſtes ?

Ils prétendent que l'introduction de la théologie dogmatique en Portugal, pourroit être dangereuſe en ce qu'elle ſerviroit bien moins à affermir les eſprits dans le catholiciſme, qu'elle ne feroit pour pluſieurs une occaſion de révoquer en doute la vérité de la religion. Notre Capucin les raſſure à cet égard, & prouve que la théologie dogmatique eſt ce qu'il y a de

eam doceri permiſiſſent, niſi exploratum habere nt, ad debellandos hæreticos præſidium in ea maximum poſitum eſſe. Quod ſi dogmaticus id non poteſt, multo minus poterit ſcholaſticus, ut efficit Capuccinus.

Tertia eſt, etiam Ulyſipone in quodam collegio Hibernorum non nihil de Bellarmini ſcriptis explicari. Sed hæc merito ridet Capuccinus: nam primum Bellarminus tametſi non ſua laude privandus; tamen pleraque non bene exponit, nec ſatis eſt ut hereticis nunc temporis occurramus, qui à Bellarmini ætate plurima & nova, & intricatiſſima excogitarunt. Deinde, qui in tali collegio Bellarminum explicandum ſibi ſumunt, nihil de hiſtoria, nihil de critica arte, nihil de lingua Græca, aut Hebraica intelligunt. Itaque ſcholaſticis polemici videbuntur: polemicis vero ſcholaſtici.

Quarta eſt, quod pontifices probaverint

plus propre à ôter les doutes, & à établir la religion. Les princes catholiques & les ſouverains pontifes auroient-ils ſouffert qu'on l'enſeignât, s'ils n'avoient point été convaincus qu'elle fournit les armes les plus fortes contre les hérétiques, qui certainement ſeront encore moins terraſſés par les ſcholaſtiques, comme on le fait voir?

Ils diſent qu'on explique à Liſbonne quelque choſe de Bellarmin dans le collége des Irlandois. Cette défaite paroît ridicule à notre Capucin. Il ne prétend diminuer en rien le mérite de Bellarmin; mais il croit pouvoir dire que ce théologien n'eſt pas admirable en tout, & que l'on chercheroit envain, dans ſes écrits, de quoi confondre les hérétiques de nos jours qui ſe préſentent armés de difficultés que l'on ne connoiſſoit point du temps de ce cardinal. D'ailleurs, ceux qui ſont chargés d'expliquer ſes ouvrages, n'ont aucune connoiſſance de la critique ni des langues Grecque & Hébraïque, de ſorte qu'ils forment une eſpéce amphibie de théologiens polémiques aux yeux des ſcholaſtiques, & ſcholaſtiques aux yeux des polémiques.

Les Portugais s'excuſent enfin de leur

opera B. Thomæ, & Bonaventuræ. Sed his tali modo reſpondet Capuccinus, probari doctrinam utriuſque, quæ erat eadem patrum; & laudari methodum, quæ ut illis temporibus bona erat: non tamen probari ſingulas quæſtiones: non ineptum ſtudium ſcholaſticorum, qui ex ſingulis veterum doctorum verbis plurimas quæſtiones duxerunt minime neceſſarias, & inutiles: maxime hac ætate, in qua nihil præſidii adferunt ut hereticos propulſemus. Hæc plane enarrans Capuccinus, ad ultimum ſub uno adſpectu ponit, quid ſit bona theologia, quidque faciant Luſitani.

Jam vero poſtquam in ſuperioribus expoſuit, quam utilis, & neceſſaria ſit dogmatica theologia, de methodo tradendi poſtremum agit: ſed ante docet, quid ſit recentior theologia, & quibus de cauſſis fuerit emendata. Itaque oſtendit, hæreticorum deliria, & calumnias in cauſſa fuiſſe cur ſæculo XVI. theologi noſtri in arte critica mirificos pro-

attachement à leur théologie, ſur l'approbation donnée par les papes aux œuvres de ſaint Thomas & de ſaint Bonaventure. Surquoi notre Capucin obſerve que les papes ont approuvé la doctrine de ces deux docteurs en ce qu'elle étoit la même que celle des ſaints peres; qu'ils ont approuvé leur méthode, parce que c'étoit la meilleure qu'il y eût pour lors: mais qu'ils n'ont pas approuvé de même leurs queſtions, encore moins la fureur qu'ont les ſcholaſtiques d'établir mille points de diſpute inutiles, ſur les moindres paroles des anciens docteurs; fureur qu'ils pouſſent ſur-tout à l'excès dans ce ſiécle, & qui ne peut ſervir en aucune maniere à ſoutenir les attaques des hérétiques. Notre Capucin donne enfin tout à la fois l'idée & de la vraie théologie & de la route que doivent ſuivre les Portugais.

Après avoir fait ainſi connoître toute l'importance de la théologie dogmatique, il paſſe à la maniere de l'enſeigner; mais il s'attache préliminairement à bien expliquer la nature de la théologie moderne, ſans oublier de parler des motifs qui ont fait donner à cette ſcience une nouvelle forme. C'eſt aux emportemens &

greſſus fecerint : veroſque à ſuppoſiticiis libros ſejunxerint. Deinde cum hæretici non ſcholaſticas quæſtiones, ſed dogmata negarint, & linguarum adjumento atque hiſtoria noſtros aggreſſi fuerint ; cauſſa itidem fuere cur eodem armorum genere uſui ſint noſtri. Hinc dogmata meliori ordine expoſita, copioſiori eruditione munita, clariori luce perfuſa. Hinc quæſtiones ſubtiles, inutiles, & de vocabulo prætermiſſæ fuere : iis tantum retentis, quæ non nihil lucis dogmatibus adferre poſſint. Quare recentior theologia nihil aliud eſt quam dogmatica illa dialectica methodo expoſita : qua de cauſſa recentioribus vocatur poſitivo-ſcholaſtica.

His præmiſſis docet, nihil prius eſſe debere candidato, quam hiſtoriam & ſacram, & eccleſiaſticam *callere : propterea quia theologia eſt collectio dogmatum, quæ ſingulis ſæculis vel manifeſtata, vel clarius expoſita*

aux calomnies des hérétiques qu'il faut rapporter, comme à leur cauſe, les progrès des théologiens du ſeizieme ſiécle dans la critique & dans l'art qu'ils ont acquis de diſcerner les livres vrais des livres ſuppoſés. Comme ce ne furent point les queſtions des ſcholaſtiques, mais les dogmes mêmes que les hérétiques attaquerent, s'étayant dans leur attaque de la connoiſſance des langues & d'argumens tirés de l'hiſtoire, il fallut recourir aux mêmes armes, & la vérité y gagna. Les dogmes furent expoſés dans un meilleur ordre, expliqués avec plus de clarté, & ſoutenus avec érudition. Tous les points de diſputes ſubtiles, inutiles, ou qui ne rouloient que ſur les mots, furent mis à l'écart, & l'on ne conſerva que ce qui pouvoit répandre quelque lumiere ſur le dogme. Auſſi la théologie moderne n'eſt-elle autre choſe que l'expoſition des dogmes ſelon les préceptes de la dialectique; ce qui lui a fait donner le nom de *poſitive-ſcholaſtique*.

La premiere choſe à laquelle l'étudiant doit s'appliquer, c'eſt à poſſéder l'hiſtoire ſacrée & eccléſiaſtique, puiſque la théologie n'eſt que la collection des dogmes reconnus ou expliqués plus clairement

ſita fuere : quod argumentis confirmat. Via autem addiſcendæ hiſtoriæ hæc eſt. Primo in tabula quadam chronologica cognoſcat oportet præcipuas epocas *civiles, & ordinem temporum uſque ad Auguſtum. Deinde in epitoma quadam legere hiſtoriam profanam : itemque in alia epitoma hiſtoriam ſacram uſque ad Chriſtum addiſcere debet : eam referendo ad hiſtoriam imperatorum, quacum arcte eſt conjuncta. Curet tamen ut præcipuas urbes, & oppida, & ejus generis alia, de quibus in hiſtoria, oculis percurrat in tabula geographica, vel globo. Hæc veluti initia : nam cum theologiam addiſcit, neceſſe habet ſingula diſtinctius cognoſcere, & hiſtoricos eos legere ; qui eadem largius ſcripſerunt.*

Cumque Capuccinus animadverterit ignorantia bonorum ſcriptorum Luſitanos laborare ; quoſdam in gratiam tironum nominat, qui magis in pretio ſint, & ad tironum ingenia omnino accommodati : tum eorum, qui breviter, tum qui fuſe ſingula ſcripta reliquerunt : qui fere ſunt hi. Pro geo-

dans les ſiécles paſſés, comme le prouve notre Capucin. Quant à la maniere d'apprendre cette hiſtoire, la voici. Il faut d'abord, au moyen de tablettes chronologiques, prendre connoiſſance des différentes époques civiles, & de l'ordre des temps juſqu'à Auguſte. On lira enſuite l'hiſtoire profane dans un abrégé, & dans un autre l'hiſtoire ſacrée juſqu'à Jéſus-Chriſt, rapportant cette derniere à l'hiſtoire des empereurs, à laquelle elle eſt étroitement liée. Il ne faut pas négliger de s'aſſurer, ſur la carte ou ſur le globe, de la poſition des villes, des bourgs & autres lieux remarquables dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire. Cette maniere rapide d'apprendre l'hiſtoire, n'eſt qu'une étude préparatoire; car, lorſqu'on en ſera venu à étudier la théologie, il ſera indiſpenſable d'approfondir les faits, & de lire les hiſtoriens qui ſont entrés dans le plus de détails.

Comme les Portugais n'ont aucune connoiſſance des bons auteurs, notre Capucin en indique, en faveur des commençans, quelques-uns de ceux qui ſont le plus à leur uſage, ſoit qu'ils aient donné des abrégés, ſoit qu'ils aient écrit d'une maniere plus étendue. Tels ſont, pour la

graphia *tabulas Janſonis*, *Blaeu*, *de l'Iſle*; *Sanſonis*. *Pro* geographia antiqua *Cellarium*, *Cluverium*, *Bertium*, *Brietium*. *Pro* recentiori, *epitomen Sanſonis*, *Robbe*, *Audifret*, *Chiuſole*, *du Bois*. *Pro* geographia eccleſiaſtica, *Carolum à S. Paulo*. *Item Lexicorum ſcriptores*, *Veream*, *Baudrand*, *Ferrarium*, *Maty*, *Martiniere*, *Pro* chronologia, *inſtitutiones Strauchii*, & *Beveregii*: *tum Petavium*, *Brietium*, *Uſſerium*. *Pro* hiſtoria, *epitomas Petavii*, *Cellarii*, *Turſelini*, *Kranzii*, *Loſchi*. *Pro* hiſtoria ſacra ante Chriſtum, *Graveſon*, & *Riboty*: *item Natalem Alexandrum cum animadverſionibus Roncagliæ*,

Poſtremo loco candidatum ſuum breviter inſtituit. Primum admonet ut temperet ab omnibus illis, quæ ante diſputantur, & quæ tenebras offundunt menti: nam quæ aliquid utilitatis habent, ad hæc revocantur. Theologia in tres partes dividitur; 1. de Deo agit quo modo eſt in ſe; 2. de Deo quod ad nos, nempe conditore mundi, angelorum, hominum; 3. de rebus, quæ nos ad Deum referunt. Hæc quam clare ſolideque fieri poteſt probanda ſunt, tum ut religionem noſ-

géographie, les cartes de Janſon, de Blaeu, de de l'Iſle & de Samſon ; pour la *géographie ancienne*, Cellarius, Cluvier, Bertius, Briet ; pour la *géographie moderne*, l'abrégé de Samſon, Robbe, Audifret, Chiuſole, du Bois ; pour la *géographie eccléſiaſtique*, Charles de ſaint Paul. On pourra de plus conſulter les dictionnaires de Vareas, Baudran, Ferrarius, Maty & la Martiniere. Il indique pour la *chronologie* les inſtitutions de Strauchius & de Beveregius, Petau, Briet & Uſſerius ; pour l'*hiſtoire*, les abrégés de Petau, de Cellarius, de Turſellin, de Cranzius & de Loſchius ; pour l'*hiſtoire ſacrée* avant Jéſus-Chriſt, Graveſon, Riboty & Noël Alexandre avec les remarques de Roncaglia.

Notre Capucin trace le reſte de la route à ſon éléve. Il l'avertit d'abord de ne ſe livrer à aucune de ces diſputes préliminaires qui n'ont d'autre effet que de répandre des ténébres dans l'eſprit. Celles qui ſont néceſſaires ſe réduiſent à ceci : la théologie eſt diviſée en trois parties ; la premiere traite de Dieu conſidéré en lui-même ; la ſeconde, de Dieu conſidéré relativement à nous, & en tant qu'il eſt le créateur de l'univers, des anges & des

tram muniamus, tum ut hoſtes propulſemus. Argumenta autem ad id efficiendum ex triplici ſonte ſumuntur, divino verbo & ſcripto, & oretenus tradito, & ratione naturæ. Ex his decem loci theologici derivantur; quorum aliqui ſunt proprii theologorum, qui nempe ex verbo Dei & ſcripto, & tradito profluunt: ceteri extranei, qui vel ex ratione, vel ex alio ſonte deducuntur.

Ex quo conſequitur, theologum humana ratione non alia de cauſſa eſſe uſurum, niſi ut dogmata inluſtret, & defendat. Quare diſputatiunculæ illæ, quæ ad id non ducunt, ut ſunt fere omnes ſcholaſticæ, theologo repudiandæ ſunt. Hæc qui plane intelligat, quid de libris ſcholaſticis judicandum ſit, vel nullo monente cognoſcet: ſi enim ad hanc trutinam præcipuos revocabit, quam miſere tempus conſumant, non ſine animi dolore animadvertet. Hæc tamen plane intelligere & memoria tenere neceſſe eſt, propterea quia

hommes ; la troiſieme des choſes qui établiſſent un rapport entre nous & Dieu. Tous ces points doivent être approfondis & prouvés le plus fortement qu'il eſt poſſible, ſoit pour affermir notre créance, ſoit pour repouſſer ceux qui voudroient en ébranler les fondemens. On puiſe dans trois ſources les preuves néceſſaires ; dans les ſaintes écritures, dans la tradition, & dans les préceptes de la droite raiſon. Ces différens argumens compoſent *dix lieux theologiques*, *loci theologici*. De ces lieux, les uns ſont propres aux théologiens, tels ſont ceux qui ont pour fondement les ſaintes écritures & la tradition ; les autres leur ſont étrangers, telles ſont les preuves empruntées des lumieres de la raiſon.

D'où il s'enſuit que le théologien ne doit ſe ſervir des preuves que lui fournit la raiſon humaine, que pour éclaircir & défendre le dogme ; il ne doit donc point s'arrêter à toutes les petites diſputes qui ne peuvent produire cet effet, dans le nombre deſquelles il faut ranger preſque toutes les queſtions des ſcholaſtiques. Quiconque aura bien ſaiſi l'objet de la théologie, verra de lui-même le jugement qu'il faut porter de leurs ouvrages, & ne pourra ſonger ſans douleur à la perte de

nullus, ut Capuccinus ait, theologus adhuc theologiæ corpus omnibus ſuis partibus perfectum condidit : in quo eæ tantum diſputationes ſe offerant, quæ neceſſariæ videantur. Quare ad recentiores theologos, eos nempe, qui fama feruntur, confugiendum eſt. Qui tamen ut aliquo operæ pretio legantur, oportet ordine ſingula, & cum delectu legere : certum veluti certum, probabile tamquam probabile ponere : quod non parvi laboris eſt. Sed compendium laboris faciet theologiæ candidatus, ſi omnia, quæ legerit, in pauca conferat, ac ſcriptis conſignet, quo facilius intelligi, emendari, & memoria teneri poſſint.

Ad extremum docet, ſatis eſſe candidato tractatus de Deo uno, & trino, *de* incarnatione, *de* eccleſia, *de* gratia, *de* ſacramentis *pervolvere, eoſque apprime callere. ubi & quo pacto, ac tempore theologiæ doc-*

temps que ſont les plus accrédités d'entr'eux. Quant aux différens points vraiment néceſſaires, notre Capucin recommande de ſe les graver profondement dans la mémoire. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il n'exiſte pas encore un corps de théologie complet, où l'on ne trouve que les choſes indiſpenſables; ce qui met dans le cas d'avoir recours à ceux des théologiens modernes dont la réputation eſt établie. Pour retirer de leur lecture tout le fruit poſſible, il faut y lire chaque choſe par ordre & avec diſcernement, remarquer comme certain ce qui eſt certain, & comme probable ce qui n'eſt que probable; opération aſſez difficile, qui cependant le deviendra beaucoup moins, ſi l'on a l'attention de faire des abrégés par écrit de ſes lectures. L'on eſt plus à portée, en ſe conduiſant ainſi, de concevoir ſon auteur, & de rectifier ſes propres idées, indépendamment de ce que l'action de la mémoire ſe trouve aidée.

Il dit enfin qu'il ſuffit pour un commençant de lire & de bien poſſéder les traités ſur l'*unité de Dieu*, la *trinité*, l'*incarnation*, la *grace* & les *ſacremens*; & il termine ſa lettre, en diſant de quelle ma-

tor inſigniri poſſit, breviter explicat.

XV. Theologiæ propago eſt jus pontificium, *de quo in hac epiſtola noſter ſermonem facit. Principio exponit, quam male in eo tradendo ſe gerant Conimbricenſes doctores. Nam primo anno inſtitutiones Juſtiniani: Deinde ad tractatum de* clerico venatore, *vel quid ſimile ſe conferunt. Cetera eadem peccant, quæ illi, qui juri civili dant operam.*

Quibus expoſitis, docet Capuccinus talem methodum omnino eſſe ineptam ad faciendum bonum canonum interpretem. Nam qui uni vel alteri tractatui ſtudet, & nihil amplius, plane ignorat quid ſit jus canonicum. Quod ſi eorum aliqui vel judices, vel patroni non adeo inepti evadunt, id uſu fori comparant: interdum lectione DD., non ſtudio illo ſuo canonum, uti probat Capuccinus.

Similiter de antèceſſore juris pontificii dijudicat, Nam ejuſmodi homines nihil præter

niere & en quel temps on peut être élevé au doctorat.

XV. Le droit canon, dont il eſt queſtion dans la quinzieme lettre, tire ſon origine de la théologie. Il eſt impoſſible de s'y prendre plus mal pour l'enſeigner, que s'y prennent les docteurs de Coïmbre ; on voit, la premiere année, dans leur univerſité, les inſtitutes de Juſtinien ; de-là, l'on paſſe au traité *du clerc chaſſeur*, *de clerico venatore*, ou à telle autre niaiſerie ſemblable. Pour ce qui eſt du reſte, leur méthode a les mêmes défauts que celle que l'on ſuit dans l'étude du droit civil.

On voit qu'il n'y a rien qui ſoit moins propre à former un bon canoniſte, & que l'étude de tel ou tel traité particulier ne ſauroit donner la connoiſſance du droit canon. Si quelques-uns de ceux qui ont fait ainſi leurs cours, ſe trouvent remplir les fonctions de juge ou d'avocat d'une maniere à peu près ſupportable, ce n'eſt certainement point à cette maniere d'étudier qu'ils en ſont redevables ; l'uſage du barreau & la lecture leur ont donné ce qui leur manquoit, comme le prouve notre Capucin.

Il porte le même jugement ſur les profeſſeurs. Gratian, les décrétales & ceux

Gratianum, & decretales, *earumque interpretes norunt: non ultra progrediuntur: his ſolis ambitum juris definiri contendunt. Miſeri, qui neſciunt, ſeſe, tametſi canonas bene multos, & doctores memoriter recitent, & contrarios canonas exponant; tamen quod eos ad fontes non referant, hiſtoriamque eccleſiæ, conciliorum, veteremque eccleſiæ diſciplinam cognitam non habeant, juriſperitos tantum eſſe nomine tenus.*

Hæc ut aperte ponat, & plane perſuadeat amico, hiſtoriam juris canonici breviter conficit Capuccinus, ac de jure noviſſimo, præſertim de bullario Romano, *explicat. Ex quo infert, eum, qui in jure canonico progreſſum facere cupit, ab hiſtoria eccleſiaſtica, & geographia principium ducere debere. Qui enim fieri poteſt ut judex, & multo magis canonum interpres germanum eorum ſenſum cognoſcat, niſi hiſtoria eccleſiaſtica, quæ clavis, ut ita loquar, eſt, penitus eruditus ſit? Documento ſint Lupus, Labbeus, Sirmondus, Spelmanus, Beveregius, qui non niſi ex interiori hiſtoria canonas exponunt.*

qui les ont commentés, voilà tout ce qu'ils connoiſſent ; ils ne vont pas plus loin, & ils s'imaginent que toute la ſcience du droit canon eſt renfermée là-dedans. Malheureux qu'ils ſont de ne point ſavoir, que, quand ils ſeroient en état de réciter la plûpart des canons, d'accorder ceux qui paroiſſent contraires, & de rendre compte des différentes interprétations, ils ne ſeroient encore juriſconſultes que de nom, & que, pour mériter de le porter, il faut rechercher la ſource de ces canons, & connoître l'hiſtoire eccléſiaſtique, celle des conciles, & l'ancienne diſcipline de l'égliſe.

Pour convaincre ſon ami de ce qu'il avance, notre Capucin trace en peu de mots l'hiſtoire du droit canonique, & parle du droit moderne, ainſi que du bullaire Romain ; d'où il conclud que celui qui veut faire quelque progrès dans le droit canon, doit commencer par étudier l'hiſtoire eccléſiaſtique & la géographie. Comment, en effet, ſe peut-il faire qu'un juge, &, à plus forte raiſon, un commentateur, puiſſent ſaiſir le véritable ſens des canons, s'ils ne poſſédent point l'hiſtoire eccléſiaſtique qui eſt, ſi l'on peut ainſi parler, la clef ſous laquelle ce ſens eſt

Quare ante omnia hiſtoria eccleſiæ *juris pontificii candidato addiſcenda eſt. Itaque poſtquam tiro hiſtoriam civilem, & inſtitutiones Juſtiniani, modo jam dicto volutavit; ad hiſtoriam eccleſiæ veteris, & novæ applicet ſe: primo breviter, poſt largius. Ubi Capuccinus & epitomas, & hiſtoricos aliquos Latinos enumerat: itemque Calmet, & Fleury, eorum gratia, qui Gallicam, vel Italam linguam norint. Inſimul monens, ut in tabula geographica ſingula, de quibus ſermo eſt, perquirat: & ea de cauſſa geographos nominat. Deinde legenda eſt* hiſtoria juris canonici, *quam Doujatius, aliique ſcripſere. En prolegomena juris hujus, ſine quibus in ſtudio canonum tempus fruſtra conſumes.*

Anno tertio inſtitutiones canonicæ *accurate volvendæ ſunt. Has ex Lanceloto,*

renfermé. On a pour preuve de cette vérité les écrits de Lupus, de Labbe, de Sirmond & de Beveregius, où l'on voit les canons expliqués par l'hiſtoire eccléſiaſtique.

C'eſt donc de l'apprendre que l'étudiant en droit canon doit s'occuper avant toutes choſes. Lorſqu'il connoîtra l'hiſtoire civile, & qu'il aura lu les inſtitutes de Juſtinien, en ſuivant la méthode ci-deſſus indiquée, il étudiera l'hiſtoire de la primitive égliſe & de la nouvelle, d'abord dans les abrégés, enſuite dans les auteurs qui en ont traité d'une maniere plus étendue. Notre Capucin indique ici quelques abrégés & quelques hiſtoriens Latins, ainſi que Calmet & Fleury, pour ceux qui ſavent le François ou l'Italien. Il avertit de nouveau qu'il faut avoir l'attention de s'aſſurer, ſur la carte, de la poſition des lieux dont il eſt parlé ; & il indique à cet égard des géographes. On lira enſuite l'hiſtoire du droit canon par Doujat. Toutes ces connoiſſances forment l'introduction au droit canon, & il faut les poſſéder pour pouvoir ſe flatter de faire quelque progrès.

La troiſieme année ſera employée à lire avec ſoin les principes canoniques, dans

Corvino, Phebæo, Gaſparrio diſcere poteſt. Quos inter, ex Capuccini ſententia, excellit Janus Vincentius Gravina, tum ordine, tum eruditione, tum munditiæ linguæ Latinæ: tametſi Gaſparrius ad forum magis videatur accommodatus. Si vero illi non adſint, Cabaſſutius ſatis eſto.

Jam anno 4. & 5. precipui tractatus juris legendi ſunt, de beneficiis, jure patron. hor. canonicis, reſidentia, ſacramentis, & pœnis. *Sed ita ut ſingula plane intelligantur, & in pauciora redigantur, & ſcriptis mandentur. Quæ qui non faciunt, ut Luſitani non faciunt, operam perdunt, ut ut multa legunt. Tum quo modo extrema anni 5. parte diſputationes ſint faciendæ enarrat.*

Verum quia tirones tam acri judicio non valent, quantum neceſſarium eſt ut ſingula recte intelligant, & componant; admonitionibus quibuſdam muniendi ſunt ante. Hic vero aliqua tradit Capuccinus, quæ Luſitanorum ingeniis, qui anticipatione aliqua laborant,

Lancelot, ou bien dans Cervin, Phebeus, Gaſparrius, &c. Au jugement de notre Capucin, Vincent Gravina eſt préférable à tous ces auteurs, pour l'ordre, l'érudition & la pureté du ſtyle, quoique Gaſparrius paroiſſe plus parfait pour ceux qui ſe deſtinent au barreau. Au défaut de ces auteurs, on pourra ſe contenter de lire Cabaſſutius.

La quatrieme & la cinquieme années ſeront employées à la lecture des principaux traités du droit canonique : tels ſont ceux des *bénéfices* du *droit de patronage*, des *heures canoniques*, de la *réſidence*, des *ſacremens* & des *peines*. Il faut ſur-tout s'appliquer à entendre tout parfaitement, & avoir ſoin de faire des abrégés de ſes lectures. Sans cela, le temps que l'on donne à la lecture, eſt un temps perdu, comme les Portugais en fourniſſent la preuve. Notre Capucin indique enſuite la maniere dont ſe doivent paſſer les diſputes à la fin de la cinquieme année.

Comme les jeunes gens n'ont pas le jugement aſſez formé pour ſaiſir partout le véritable ſens, & pour ranger les matieres dans l'ordre le plus convenable, notre Capucin a cru devoir leur donner quelques avis. Ce qu'il dit eſt ſur-tout utile,

laborant, omnino apta, & vero etiam neceſſaria videri queant. Primo loco explanat quid interſit inter juris pontificii doctorem, & theologiæ moralis; oſtendens, nihil re ipſa intereſſe, ſed modo. Deinde vitia exponit juris canonici & intrinſeca, & extrinſeca, *uti vocat, tum veteris juris, tum novi.*

Vetus hoc boni habebat, quod paucis legibus continebatur: & claris, quibus & facilius, & ſine ulla obſcuritate homines auſcultarent. Hæc bona: illud autem malum, quod illæ leges nimis duræ & ſeveræ videbantur, nec omnino accommodatæ hominum depravationi. At jus novum plurima emendatione digna offert. Nam primo leges & multas, & copioſas continet. Deinde quotidie augetur incredibili vi bullarum, brevium, declarationum congregationis Tridentini interpretis, penitus ut nullus ſit modus, nullus finis earum. Tum pleraque in eo incerta: nam canonum plurimorum, & regularum cancellariæ, & bullarum recentiorum ſine ullo numero immunitates dantur non modo juſtis de cauſſis, ſed ſine cauſſa frequenter. Poſtremo ſingulæ bullæ, uti vocant, tot vocabulis inutilibus onerantur, ut

& même néceſſaire aux Portugais, dont l'eſprit eſt naturellement enclin à des jugemens prématurés. Il établit d'abord la nature de la différence qui ſe trouve entre un docteur en droit canon, & un docteur en théologie morale; elle n'eſt point dans le fond; elle n'eſt que dans la forme. Il expoſe enſuite les défauts tant *intrinſéques* qu'*extrinſéques* du droit canon, ſoit ancien, ſoit moderne.

L'avantage de l'ancien droit canon conſiſtoit à n'être compoſé que d'un petit nombre de loix fort claires; ce qui en rendoit l'intelligence facile, & les mettoit à l'abri de toute obſcurité. Mais cet avantage étoit balancé par leur trop grande ſévérité qui en rendoit l'exécution difficile, en ce qu'elles exigeoient une trop grande perfection, ſans égard à la dépravation humaine. Le droit moderne eſt rempli de défectuoſités, auxquelles il faudroit remédier. Les loix en ſont d'abord fort nombreuſes & fort longues, & la quantité s'en accroît de jour en jour par l'addition preſque incroyable de bulles, de brefs, de déclarations de la compagnie prépoſée à l'interprétation du concile de Trente. Cela devient une mer ſans rivage & ſans bornes. Ce droit eſt encore

credi vix poſſit : ex quo innumeræ decertationes proficiſcuntur damno ſubditorum.

Vitia extrinſeca *in prava conſuetudine interpretum, & præſertim* conſulentium, *uti appellant, conſiſtere, ſatis notum eſt: qui ſingula verba bullarum tam lepide, ne dicam prave, interpretantur, ut nihil ſupra. Hinc iterum innumeræ, eternæque lites magno populorum malo, qui nullum litium, nullum impenſarum finem vident : quæ ſingula Capuccinus exemplis luculentis confirmat. Monens opportunum fore chriſtianorum commodo, ut pontifices Romani leges & paucas, & certas in ordinem revocarent, inutiles abrogarent, regularium immunitates expenderent, &, quæ retineri viderentur, in alium codicem referrent : quæ, ſi quis alius, Benedictus XIV. qui canonum ſcientia præter ceteros valet, præſtare aptus eſſet.*

plein d'incertitudes ; ce qui vient de ce que les immunités de la plûpart des canons, des régles de la chancellerie, & des bulles modernes, s'accordent ſans nombre, non-ſeulement pour de juſtes motifs, mais même ſans motifs. Enfin chaque bulle eſt chargée de tant d'expreſſions inutiles, que cela n'eſt pas croyable ; & l'effet de cette ſurabondance de termes, eſt de donner lieu à une infinité de diſputes, au détriment des ſujets.

Pour les vices *extrinſéques*, ils viennent, à n'en pas douter, de la mauvaiſe habitude où ſont les interprêtes, ceux ſurtout que l'on appelle *conſultans*, de commenter ſi joliment, pour ne pas dire ſi pitoyablement, les moindres mots, qu'il n'eſt rien où ils ne trouvent un ſens : nouvelle ſource de conteſtations ſans nombre qui ruinent les peuples en dépenſes pour des procès dont ils ne voient pas la fin. Notre Capucin prouve ce qu'il avance par des faits, ajoutant qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de la chrétienté, que les papes fiſſent un recueil de loix qui fuſſent en petit nombre & certaines ; qu'ils y miſſent de l'ordre ; qu'ils abrogeaſſent celles qui ſont inutiles ; qu'ils examinaſſent enfin les priviléges des réguliers, &

Ad extremum condoceſacit candidatum, inveterato malo talem medicinam eſſe parandam, ut judex, & patronus legiſlatoris mentem ex vera logica exploret, verba non curet.

De interprete vero & anteceſſore canonum hæc monet. Primo ut bonorum auctorum, dico recentiorum, notitiam habeat. Tum ut ſibi perſuadeat, pleroſque interpretes, maxime Germanos, non auctores eſſe, ſed exſcriptores : quo in numero ſunt Layman, Engel, Piringh, Reisfenſtuel, ceterique. Præferendos autem eſſe ait eos, qui in hiſtoria eccleſiæ maxime verſati ſunt. Cujuſmodi Van-Eſpen : & Giſbert, corpus juris canonici per regulas diſpoſitum : *& Ludovicus du Meſnil jeſuita,* doctrina & diſciplina eccleſiæ à Chriſto uſque ad ſæculum XII., incluſive ipſiſmet ſacrorum

fiſſent un code particulier où ſe trouveroient inſérés ceux qu'ils croiroient devoir être conſervés. Surquoi il dit qu'il ne s'eſt encore trouvé perſonne auſſi capable d'exécuter cette entrepriſe, comme le ſeroit Benoît XIV., à qui l'on ne peut refuſer une connoiſſance parfaite des canons.

Il avertit enfin les commençans que le ſeul reméde que l'on puiſſe apporter au mal; eſt de ne point s'attacher aux mots, mais de chercher à ſaiſir l'eſprit du légiſlateur, à l'aide des préceptes de la bonne logique. C'eſt ainſi qu'il veut que ſe conduiſent & le juge & l'avocat.

Quant au commentateur & au profeſſeur en droit canon, voici ce qu'il leur conſeille. Il faut d'abord qu'ils connoiſſent les bons auteurs ; & ce n'eſt que des modernes qu'il entend parler. Il faut encore qu'ils ſoient intimement perſuadés que la plûpart des commentateurs, ſurtout parmi les Allemands, ne ſont point des auteurs, mais des compilateurs. C'eſt le jugement que l'on doit porter de Laiman, d'Engel, de Pirrhing, de Reisfenſtuel & de beaucoup d'autres. Les auteurs que l'on doit préférer, ſont ceux qui laiſſent voir une grande connoiſſance

codicum, & monumentorum verbis expoſita, Coloniæ 1730; *quem laudat. Tum* concordantias, *uti vocant, Daoiz, qui textus omnes juris utriuſque alphabetico ordine diſpoſuit. Deinde exponit quo modo* adverſaria *ſua ſeu breviaria conficere debeat, quamque facile id facere poſſit; ſparſas res in certa capita reducens, idque magno ſuo bono.*

Ad ultimum docet, quo pacto in foro exerceri debeat ille, qui vel patronus, vel judex eſſe avet. Præcepta eadem fere ſunt, quæ in jure civili tradidit: hoc differunt, quod primo anno in jure civili, tribus poſtremis in jure canonico ſe exerceat neceſſe eſt, ſingula litteris conſignans, quæ neceſſaria ſunt. Quod ſi cauſſas eccleſiaſticas declamitarit, adverſum aliquem, interdum è veſtigio ac memoriter; interdum meditate ex

de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Tels ſont Van-Eſpen, Gibert, dans ſon *corps de droit canon diſpoſé par régles*, & le jéſuite Louis du Meſnil, dans ſa *doctrine & diſcipline de l'egliſe, depuis Jeſus-Chriſt juſqu'au douzieme ſiécle, incluſivement expoſée dans les propres termes des livres ſacrés & des monumens.* Notre Capucin fait l'éloge de cet ouvrage, imprimé à Cologne en 1730. On pourra encore lire les *concordances* de Daoiz, où les textes des deux droits ſe trouvent rangés par ordre alphabétique. Il donne enſuite la maniere dont il faut s'y prendre pour dreſſer ſes brouillards ou abrégés. Le moyen le plus facile, & qui comporte le plus d'utilité, conſiſte à raſſembler ſous des titres déterminés toutes les matieres ſemblables qui ſe trouvent éparſes.

Il indique enfin la route que doit tenir pour ſe former au barreau, celui qui ſe deſtine à l'état de juge ou à la fonction d'avocat. Les préceptes ſont les mêmes à peu près que ceux qu'il a donnés pour le droit civil, avec cette différence bien eſſentielle que l'on ne doit ici s'appliquer que la premiere année au *droit civil*, & que les trois dernieres doivent être employées à l'étude du *droit canon*; ſurquoi

ſcripto ; & amicum aliquem, qui contra reſpondeat, nactus fuerit, tantum profecto brevi proficiet, quantum haud ſcio an ulli, qui ex veteri ratione illa judicem quadraginta annos egerunt.

His fere definitur quidquid Capuccinus tradit. Concludit autem epiſtolam reprehendens Luſitanorum morem, qui juris civilis candidatos ad gradum doctoris canonum evehunt : interdum vero judicem eccleſiaſticum eſſe jubent : contendens, niſi juris canonici peritum neminem ejuſmodi magiſtratum gerere poſſe cum laude.

XVI. Decima ſexta atque ultima epiſtola verſatur in inſtituendis temperandiſque ſcholis, & tradenda ratione, qua ſingularium artium doctores, à grammatica ad

notre Capucin avertit encore de mettre par écrit tout ce que l'on croira digne de remarque. Il conſeille de même de plaider contre quelqu'un ſur une matiere eccléſiaſtique, tantôt ſur le champ & de mémoire, tantôt à tête repoſée & par écrit, & de tâcher d'avoir un ami qui ſe charge de la replique. Surquoi il aſſure que celui qui s'exercera de cette maniere en particulier, fera en peu de temps plus de progrès qu'il n'en feroit pendant quarante ans de magiſtrature, en ſuivant la route ordinaire.

Voilà preſque tout ce que dit notre Capucin. Il termine ſa lettre par une improbation formelle de la conduite des Portugais qui élevent les étudians en droit civil à la qualité de docteurs en droit canon, & qui quelquefois même les établiſſent juges eccléſiaſtiques; ce qu'il regarde comme une lourde mépriſe, prétendant qu'il n'y a qu'un homme entiérement verſé dans le droit canon, qui puiſſe exercer convenablement une pareille place.

XVI. Il indique, dans ſa ſeizieme & derniere lettre, le plan qu'il faut ſuivre pour établir des écoles, & en régler la conduite; il trace en outre la maniere

theologiam uſque, inſtituant juventutem cum operæ pretio. Incipit à grammatica, & docet, quid facere debeant & diſcipuli, & præceptores. Scholarum itidem numerum definit. Maxime vero commendat eis duo: ut præceptores non adoleſcentes, ſed ætate atque ſtudiis contritos eligant: itemque ut diſputationes de grammatica, & philologia publicas faciant, & modum præſcribit: ubi vitia, quæ in ſcholas Luſitanorum, non modo grammaticæ, ſed rhetoricæ, & poetices, irrepſerant, reprehendit.

Deinde de ſingulis diſciplinis ſeorſum loquitur. In philoſophia docet inter alia, qua ratione doctor experimentalem philoſophiam tradere: experimentaque, ut aiunt, ab oculos ponere debet: mathematicus vero ſingulos auctores veteres inluſtrare: qua eruditione Luſitani maxime carent. Tum de publicis diſputationibus præſcribit.

dont tous les profeſſeurs, depuis la grammaire juſqu'à la théologie, doivent inſtruire la jeuneſſe, s'ils veulent que l'on retire quelque profit de leurs leçons. Il commence par la grammaire, & indique ce que doivent faire & les maîtres & les écoliers. Il fixe le nombre des claſſes, & recommande ſur-tout deux choſes : la premiere, que l'on ne prenne point pour profeſſeurs de jeunes gens, mais des perſonnes âgées & rompues à l'étude ; la ſeconde, qu'ils ſoient obligés de diſputer en public, dans la forme qu'il preſcrit, ſur la grammaire & ſur la philologie ; & il remarque à cette occaſion les mauvaiſes pratiques qui ſont en uſage en Portugal, non-ſeulement dans les écoles de grammaire, mais encore dans celles de poëtique & de rhétorique.

Il fait enſuite des remarques particulieres ſur chaque ſcience. Il indique ſur-tout, en parlant de la philoſophie, la maniere dont la phyſique expérimentale doit être enſeignée, & comment il faut procéder aux expériences. Il exhorte le mathématicien à éclaircir tous les anciens auteurs, & à ne point imiter les Portugais qui ne ſe piquent guére de les connoître. Il preſcrit enſuite la forme des diſputes publiques.

Fuſius de inſtituendo medico, & chirurgo diſputat; atque exemplo Gallorum, & Italorum, quo modo, & in ſchola, & in hoſpitio ægrotorum ſe gerere debeat uterque, Luſitanorum commodo exponit: reprehenditque, non ſine aliquo animi dolore, pravam conſuetudinem, quæ apud eos magno ſuo malo inveteravit. Quod ipſum in jure civili, & pontificio præſtat: ubi de antecesſore juris Luſitani, inſtitutionum criminalium, aliorumque, qui apud Luſitanos ne fama quidem cogniti ſunt, diligenter præſcribit.

Similiter in theologia. Ubi & quo pacto adoleſcentes, quo præſbyteri, ac parochi methodo illa, quæ Romæ obtinet, non illa prolixa & moleſta, quam Luſitani ſequuntur, facile & commode inſtitui, polirique queant, enarrat. Quod maxime neceſſarium eis putat, declarans, nullam regionem ſeſe Luſtraſſe, in qua ſacerdotes ſeculares, uti vocant, tanta inſcitia laborent, quanta apud Luſitanos. Præterea commendat, ut

Il s'étend davantage ſur les moyens de former le médecin & le chirurgien ; & il croit avantageux au Portugal que l'on s'y conforme à cet égard aux uſages de France & d'Italie, ſoit pendant les cours d'étude, ſoit pendant le temps de ſervice dans les hôpitaux : il ne peut même s'empêcher de déplorer les maux qui réſultent pour le Portugal des mauvais er-remens que l'on y tient en médecine & en chirurgie. Il dit la même choſe du droit civil & du droit canon ; & il fait voir de quelle néceſſité il eſt pour ce royaume que l'on y ait un profeſſeur en droit national, & un autre pour les matieres criminelles ; choſes ſur leſquelles, ainſi que ſur beaucoup d'autres, les Portugais ne ſe doutent pas même qu'il ſoit beſoin d'être inſtruit.

Quant à la théologie, il croit convenable de ſuivre, dans l'inſtruction des prêtres & des curés, la méthode que l'on ſuit à Rome ; elle eſt facile & commode, tandis que celle de Portugal eſt longue & rebutante. Il croit la réformation à cet égard d'autant plus néceſſaire, qu'il aſſure n'avoir encore rencontré nulle part des prêtres auſſi ignorans que le ſont les prêtres ſéculiers Portugais. Il recommande

præceptores ſingulis annis poſt vacationes, orationem habeant ad auditores, quibus eos ad ſtudia incendant: nam hoc modo & Latinæ linguæ munditia, & oratoria ars facile excoli poteſt, & in pretio haberi. Itemque deſiderat, ut collegia nobilium adoleſcentium ædificentur, in quibus & litteris, & artibus ingenuo dignis perpoliantur ipſi.

Ad extremum de inſtituendis feminis tum in re literaria, tum œconomica, quantum ſat eſt illis, qui rem domeſticam tueri debent, breviter ille, ſed docte, & accurate præcipit; & ad Luſitanorum palatum accommodate admodum.

Habetis, viri ornatiſſimi, quæ homo quidem Italus, ſed rerum noſtrarum ſatis peritus, his ſexdecim epiſtolis noſtratium commodo lucubravit Bene, an male de ſingulis diſciplinis diſputet, res ipſa declarat: idque vos, qui in omni varietate ſtudiorum de ſingulis libris judicium fertis, nullo admonitore cognoſcetis. Si mihi judicium detur, dicam,
Capuccinum

aux profeſſeurs d'exhorter tous les ans leurs écoliers à l'étude dans un diſcours Latin, prononcé immédiatement après les vacances; c'eſt un moyen ſûr, ſelon lui, de s'entretenir dans la pureté du ſtyle, de s'exercer à l'éloquence, & d'en inſpirer le goût. Il ſembleroit deſirer qu'on inſtituât des colléges pour la nobleſſe, où ils puſſent tout à la fois être inſtruits dans les ſciences, & apprendre les exercices convenables à un gentilhomme.

Il parle enfin en termes peu étendus, mais pleins de ſens, de l'éducation qu'il conviendroit donner aux femmes. Deſtinées au ſoin des affaires domeſtiques, elles doivent être inſtruites, juſqu'à un certain point, dans les lettres & dans la morale économique. Ce qu'il dit là-deſſus, eſt préſenté de façon à ne point choquer les mœurs Portugaiſes.

Telles ſont, illuſtres ſavans, les choſes que contiennent les ſeize lettres de notre Capucin. Ces lettres, écrites en vue d'être utile à mes compatriotes, ſont l'ouvrage d'un étranger, mais d'un étranger raiſonnablement inſtruit de l'état où ſont les choſes en Portugal. L'ouvrage met

Capuccinum iſtum neſcio quem, neque enim eum de facie, nec de nomine noſco, & de methodo diſciplinarum recte judicare, & noſtratium vulnera bene cognita habere, eiſque veram medicinam parare. Quod idem doctiorum Luſitanorum, quique ad exterorum rationem privatim diſciplinis dant operam, judicium fuit. Contra vero plerique, maxime regulares, qui ex veteri methodo vel honorem, vel lucrum capiebant, eidem reſiſtere maxima animi contentione. Hinc nacta ſunt eriſtica ſcripta aliqua, quibus invidi illi, & pertinaces hominem de religione, de majeſtate, & neſcio quo alio crimine poſtularunt. Stomacharemini ſi dicerem, quot ineptiis, quot injuriis, immo vero quot contumeliis doctiſſimum hominem, & de Luſitanis præclare meritum, onerarint: andabatarum more cum anonymo ſcriptore pugnantes. Sed in caſſum hæc fuere nam Capuccini, & fautores, & amici tam bene reprehenſorum inſcitiam patefecerunt, petulantiamque totidem ſcriptis perfregerunt, ut doctorum ac prudentum judicio nihil ſupra fieri poſſit. Adeo gratulandum eſt eis, quod occaſio fuere cur ſingula in ſuo lumine poſita ſint: illorum inſcientia, & pervicacia, Capuccini vero & doctrina, &

lui-même à portée de prononcer ſur le cas que l'on doit faire des avis qu'il renferme ; &, accoutumés comme vous l'êtes, à juger ſainement des productions qui paroiſſent en tout genre dans la république des lettres, vous êtes, moins que perſonne, dans le cas qu'on vous donne là-deſſus des lumieres. Pour moi qui ne connois ni la perſonne, ni même le nom de ce Capucin, ſi j'avois un jugement à en porter, je ne balancerois pas à dire que la méthode qu'il indique, me paroît propre à hâter le progrès des ſciences ; j'avouerois de même qu'il connoît tous les défauts qui régnent dans celle que ſuivent mes compatriotes, & qu'il a indiqué les véritables moyens d'y remédier. C'eſt le jugement qu'en ont porté tous les Portugais éclairés, & qui s'appliquent aux ſciences de la maniere dont on s'y applique hors de chez eux. Mais beaucoup d'entr'eux, & les réguliers ſur-tout, ſe ſont élevés contre notre Capucin en faveur de leur vieille méthode, à laquelle eſt attachée la conſidération dont ils jouiſſent, & le profit qu'ils retirent. L'entêtement & l'envie ont préſidé à la compoſition de quelques critiques, où ils ſont

moderatio cognita fuerit. Sed his ſuperſedendum puto. Quod ſi cognovero habere vos de iis certos fieri ſcribam. Interea, litteratiſſimi viri, doctorum commodo inſervire pergite: me amate, & valete. D. Ulyſippone. Idibus januarii CIƆIƆCCLXI.

FINIS.

allés juſqu'à accuſer notre auteur d'impiété, de crime de lèſe-majeſté, & de quelque choſe de pire, ſi cela eſt poſſible. Vous ſeriez indignés, ſi je vous rapportois toutes les ſottiſes, les injures & les calomnies dont ils ont accablé ce ſavant perſonnage, au lieu de reconnoître le ſervice eſſentiel qu'il rendoit au Portugal. C'étoit quelque choſe de riſible que de voir leur acharnement contre un anonyme; eſpéce de combat aſſez reſſemblant avec celui de ces gladiateurs qui combattoient les yeux bandés. Leurs efforts ont été inutiles. Les amis & les partiſans du Capucin ont ſi bien démontré l'ignorance & l'emportement paſſionné de ſes critiques, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter. On leur a donc une ſorte d'obligation, en ce qu'ils ont fourni l'occaſion de mettre la vérité dans tout ſon jour. Au moyen de cette diſpute, leur entêtement & leur impéritie ſont devenus notoires, ainſi que la ſcience & la modération du Capucin. Je n'entrerai point là-deſſus dans un plus grand détail; ſi vous paroiſſez cependant déſirer d'être inſtruits ſur les circonſtances de cette querelle littéraire, je vous en

inſtruirai. En attendant, illuſtres ſavans ; continuez à procurer l'avancement des lettres ; aimez-moi, & portez-vous bien.

A Liſbonne, ce 13 *janvier* 1761.

FIN.